


GUY PÉRON




**Un Cross**  
**sous la Mitraille**

DE PONTANIOU  
AUX MARAIS DE REDON  
EN PASSANT PAR AURAY




1946  
H. RIOU-REUZÉ  
Éditeur  
9, Boulevard de Chézy  
RENNES

GUY PÉRON



**Un Cross**  
**sous la Mitraille**

DE PONTANIOU  
AUX MARAIS DE REDON  
EN PASSANT PAR AURAY



1946  
H. RIOU-REUZÉ  
Éditeur  
9, Boulevard de Chézy  
RENNES

*A la mémoire des Martyrs de Plougasnou.*

*En souvenir aux anciens Internés de la prison  
de Pontaniou.*

*En reconnaissance à tous ceux qui, au péril de  
leur vie, m'ont secouru au moment de mon  
évasion.*

G. P.

## AVANT-PROPOS

---

A la demande de nombreux amis, j'ai extrait de mon journal de route les quelques chapitres qui suivent. Ces pages n'ont aucune prétention littéraire. Je me suis borné à consigner des faits dont je garantis l'authenticité.

Mieux que quiconque, les anciens torturés et internés comprendront ces lignes. Beaucoup de gens se retrouveront dans cette histoire qui a eu pour théâtre trois de nos départements bretons. Pour ne blesser personne j'ai parfois remplacé les noms par des prénoms. Mon seul but est de rappeler aux oublieux que beaucoup ont souffert et sont morts pour que vive la FRANCE libre de toute contrainte étrangère.

---

**PREMIERE PARTIE**

**DANS LES GRIFFES**

## CHAPITRE PREMIER

### Un joyeux départ

Nous venions de quitter le collège. Aussitôt arrivés à la gare nous avons pris d'assaut le train qui, quelques minutes après, dans un élan irrésistible, sifflant, soufflant, crachant, nous ramenait à la maison. L'année scolaire était terminée. Les plus grands en pantalon long, les autres en culotte courte, tous, même les plus timides, le sourire aux lèvres, nous nous penchions aux portières agitant frénétiquement mouchoir ou casquette, les uns disant adieu, les autres au revoir, à notre bon collègue.

Je n'étais pas des moins agités : Trois mois de vacances ! Même lorsqu'on rentre un jour de distribution des prix sans grands lauriers, on est tout heureux à l'idée de passer trois bons mois en liberté, sans maîtres qui grondent, sans surveillants qui punissent.

Nous étions vraiment une bonne équipe de joyeux garçons dans ce compartiment : Morlaisiens, Brestois, Gars de Lanmeur, de Locquénolé, de Plouigneau et d'ailleurs. Hervé Botros était assis en face de moi. Sa compagnie n'était pas désagréable. S'il ne ramenait pas beaucoup de prix, il méritait certainement un diplôme de « Premier chahuteur » à l'étude. Pas mauvais garçon, Hervé, un peu fou. Le

premier dès qu'il y avait un escalandre à faire. Il collectionnait bon nombre de « jours de chambre ». Les anciens du collège savent de quoi je parle. Il n'est pas inutile d'expliquer aux autres que la fameuse « chambre » ressemblait à ce moment à la salle de police du régiment.

Les vingt kilomètres qui séparent de Morlaix sont vite franchis quand on parle et qu'on chante. A la sortie de la gare, nous nous séparions Botros et moi. Nous nous sommes quittés les derniers en nous souhaitant le traditionnel « Bonnes vacances ! » Lui serrant la main en juillet 1935, je ne pensais pas retrouver, neuf ans après en juillet 1944, le jeune collégien d'alors transformé en bourreau au service de l'ennemi.

---

## CHAPITRE II

### L'arrestation

Depuis un certain temps déjà j'avais l'impression que des événements graves se préparaient. Quand on frappait à la porte je demandais à ma mère d'aller ouvrir... nous avons depuis le débarquement beaucoup d'arrestations. Les langues allaient leur train et quand on se mettait le soir au lit on n'était pas certain de se réveiller libre le lendemain. Conscient du danger qui menaçait de plus en plus les membres de la Résistance, dont je faisais partie, je m'étais aménagé dans le bois du Porsmeur, avec la complicité du fermier, M. Normand, une cachette sûre dans un vieux puits asséché. En quelques minutes je pouvais gagner ma retraite, n'ayant que le mur de mon jardin à franchir.

Dans le courant de la semaine plusieurs membres de la Résistance avaient été arrêtés à Saint-Pol-de-Léon, et d'un gardien de prison, j'avais appris que certains d'entre eux avaient été torturés. C'est avec un sentiment assez pénible, une sorte de pressentiment, qu'au matin du 6 juillet, je me rendis à mon travail. Le début de la matinée avait été normal ; nous terminions un inventaire et la perspective d'une journée de congé le lendemain nous était très agréable.

Vers 11 heures 30, j'ai l'occasion de sortir pour faire une course et de rencontrer un de mes anciens



camarades de collègue que je n'avais pas vu depuis un certain temps. C'est un jeune homme de Lanmeur... Hervé Botros. Nous parlons de choses et d'autres : « André vient de se marier, ton tour n'est-il pas proche ? » Il me répond en riant : « J'ai bien le temps, on en reparlera après la guerre » Sur ce, je le quitte et rentre pour terminer mon travail.

A midi, après avoir fermé le magasin et commenté avec différentes personnes l'arrestation d'un de mes collègues, je prends le chemin de la maison. Je rencontre un contrôleur des prix, M. Darcheno et nous parlons d'Y. V., un des employés du magasin, arrêté la veille. Je dis à M. Darcheno que j'ai l'intention de passer à la Feldgendarmerie, l'après-midi, pour connaître les motifs de son arrestation ; je suppose, en effet, qu'il s'agit d'une fausse carte d'identité. Il est environ midi quinze, lorsque je quitte ce monsieur.

Comme je monte la rue Gambetta, j'aperçois une voiture qui descend à assez vive allure. Elle porte la plaque « Feldgendarmerie ». Je n'y prête aucune attention, mais quand elle arrive à ma hauteur, je reconnais à gauche du chauffeur, le camarade de collègue, rencontré dans la matinée. Je le vois poser la main sur le bras de son compagnon et me désigner. La voiture stoppe immédiatement, tandis que très inquiet je continue ma route, faisant semblant de n'avoir rien vu. Deux feldgendarmes sortent de la voiture et me font « psitt ». Je me retourne. Ils sont déjà près de moi. L'un d'eux me demande :

— Monsieur Péron ?

— Oui.

— Carte d'identité ?

Je la lui tends.

— Suivez-nous.

Je les suis.

Dès cet instant, j'ai l'impression très nette que je suis engagé dans une grave affaire. Encadré de mes deux feldgendarmes, je fais environ deux cents mètres à pied et devant le kiosque à musique, la voiture revient nous prendre ; mon camarade n'y est plus. Keller, interprète de la Kommandatur, passe et s'arrête. Il me demande ce que je fais là-dedans. En riant, je lui réponds que je suis arrêté sans doute comme « terroriste », mais que ce ne doit pas être bien grave. Il parle quelque temps en allemand avec mes gardiens et s'en va sans me dire mot. Cela me surprend et m'inquiète. J'arrive à la Feldgendarmerie, dont les gendarmes me sont connus du fait de ma situation dans le commence. Je suis fouillé ; on m'enlève de mes poches ce qui s'y trouve. Le tout est enfoui dans un grand sac. J'interroge l'adjutant-chef :

— Qu'est-ce que j'ai fait et pourquoi suis-je arrêté ?

Il hausse les épaules et me répond en me montrant un papier :

— Ordre d'arrêter M. Guy Perron, pourquoi ? Je ne sais pas.

Une main est déjà posée sur mon épaule. Je proteste :

— Je voudrais voir M. Koenig ou M. Keller.

— S'ils viennent aujourd'hui, je les préviendrai.

On me laisse un pot de lait et on m'enferme au cachot. J'y suis à peine installé que j'entends du bruit dans la cellule contiguë. Quelqu'un demande : « Qui est là ? Je donne mon nom et ajoute que j'ignore le motif de mon arrestation. J'apprends que j'ai pour voisins deux jeunes gens de Saint-Pol, arrêtés sans motif sérieux aux environs de Morlaix. Une conversation s'engage :

— C'est un de mes anciens camarades de collègue

qui m'a fait arrêter, mais j'ignore totalement le rôle qu'il joue dans cette affaire. Souvenez-vous de son nom : Botros, et si vous êtes relâchés prévenez immédiatement mon frère à Saint-Pol que j'ai été arrêté par lui.

La cellule est très sombre. A tâtons, je cherche la paillasse, je la trouve et m'y allonge. Une porte s'ouvre à ce moment et donne un peu de clarté. Nombreuses traces de sang sur les murs et les ouvertures ! Je réfléchis : Un de mes collègues a été arrêté dans la semaine comme il possédait une fausse carte d'identité portant le nom du magasin où nous travaillons ensemble, il n'y a pas de doute possible, on doit me tenir pour responsable de ses faux papiers. Si l'affaire se limite là, il n'y a rien de très grave, mais j'ai le pressentiment que c'est autrement sérieux.

Comme un homme vient de faire sortir l'un des jeunes gens de la cellule voisine, je demande à parler immédiatement à l'interprète. On me promet que dès son retour, il viendra me voir. C'est en effet ce qui se passe.

Quelques heures plus tard, l'interprète de la Feldgendarmerie, Koenig, vient dans ma cellule et laisse voir sa surprise de me trouver en prison. Il ignorait, dit-il, ma présence en ce lieu. Or, quelques secondes après, il déclare que les Allemands ont appris que je connaissais l'endroit où habitait un certain Marienne. Je comprends immédiatement qu'il s'agit de Résistance et qu'il va falloir jouer très serré.

— C'est exact, je connais Marienne que j'ai eu comme client et auquel j'ai parlé il n'y a pas très longtemps. Il habite au bas de la rue Courte. S'ils vont le chercher à cette adresse, ils s'y casseront le nez, car depuis deux ans il a changé de domicile.

On pourra ainsi le prévenir qu'il est recherché et il donnera l'alarme.

Je demande à Koenig si je vais rester longtemps au cachot il me répond qu'il fera son possible pour éclaircir l'affaire et me libérer au plus tôt.

La porte se referme. Je suis de nouveau dans la nuit. Pour empêcher les rats de pénétrer jusqu'à moi, je suis obligé de boucher les trous de ma cellule avec des morceaux de bois. Comme personne ne m'apporte à manger, je bois mon lait. L'après-midi se passe ainsi dans de sombres réflexions. Vers vingt heures, on me fait sortir pour manger. Je mets un certain temps à m'habituer à la lumière. Quand je lève la tête, je vois à une fenêtre un des Feldgendarmes qui m'ont arrêté : il a un sourire en me voyant. (J'ai su depuis qu'on m'avait cherché dans mon quartier pendant une demi-heure et que personne n'avait eu l'intelligence de venir prévenir chez moi). Le repas terminé, je regagne ma cellule et m'allonge de nouveau sur ma paillasse. Je pense alors à l'inquiétude dans laquelle doit se trouver ma mère qui m'attend depuis midi. Je réfléchis pendant plusieurs heures « au pétrin » dans lequel je me trouve, et... je m'endors.

Dans le courant de la nuit mes deux voisins sont remplacés par un autre homme. Je n'ose engager une conversation avec lui, car, il me semble suspect. Je ne dors que quelques heures. L'animation a repris depuis longtemps dans les rues lorsqu'on ouvre ma cellule. Un feldgendarme me tend un balai et me fait signe de balayer. Tout en procédant au nettoyage, je lis quelques-unes des inscriptions gravées sur les murs ; plusieurs y ont été tracées avec du sang. Je me fais rappeler à l'ordre parce que je ne vais pas assez vite. La porte se referme. De nouveau dans l'obscurité !

A dix heures, j'entends un bruit de bottes.

— Péron ?

— C'est ici.

Un tour de clé dans la serrure.

— Komm here.

J'obéis et arrive au premier étage dans le bureau  
de l'officier de la Feldgendarmerie.

---



Hervé Botros

## CHAPITRE III

### Premier interrogatoire

Je suis introduit dans une vaste pièce ; trois hommes s'y trouvent ; l'officier décoré de la plaque de Crimée, crâne rasé, physionomie intelligente, mais dure ; l'interprète Koenig que je connais depuis longtemps et a mon grand étonnement, assis dans un fauteuil, fumant tranquillement une cigarette, mon cher camarade de collège qui m'a désigné à ceux qui étaient chargés de m'arrêter.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Il me regarde en souriant et m'éclaire aussitôt sur ses actes :

— Eh bien ! mon vieux, tu vois, je suis au service de ces messieurs.

J'ai compris. Il va falloir avoir du cran et ne rien « lâcher ». Je lui crache immédiatement tout le mépris que j'éprouve à son égard, mais l'officier qui m'a salué à l'hitlérienne lorsque je suis entré se lève et me fait taire d'un geste. Une pile de dossiers est devant lui, il fouille, en prend un, le lit quelques instants et le tend à l'interprète qui me dit :

— Reconnaissez-vous cette signature ?

Hélas ! Je la reconnais trop bien ; c'est celle d'un de mes camarades de Résistance. Koenig, s'approchant de moi, me dit alors :

— Monsieur Péron, je vais vous traduire la déclaration faite par ce terroriste.

« Je soussigné, Y. V., reconnais appartenir au  
« Mouvement Libération. J'avais comme matricule  
« le n° 124 et comme nom de guerre X... J'ai été  
« mis dans la Résistance par mon camarade Guy  
« Péron qui était en même temps mon chef. »

J'ai compris ; je suis dénoncé, je suis perdu. Les mains dans les poches, en souriant, je brave ; je dis que c'est une véritable comédie, que je ne me suis jamais occupé de résistance et que mon camarade a donné mon nom par jalousie, parce qu'il m'en voulait probablement. A ce moment Botros se lève et prenant la parole s'écrie :

— Mon vieux, inutile de continuer à perdre ton temps en discours. Je sais que tu as une grande gueule. Tu vas pouvoir t'en servir tout à l'heure. Je réussirai à te faire cracher ce que tu as dans le ventre ; nous avons, pour te faire parler, quelques moyens à nous et ils ne sont pas tendres.

Je lui réponds que j'ai rarement vu un dégoûtant de son espèce, que je sais que leurs procédés sont dignes de bandits, qu'il peut employer n'importe quel moyen, mais qu'il ne pourra pas me faire dire ce que je ne sais pas.

— Pourquoi nous raconter tant d'histoires, étant donné que Marienne — tu le connais bien Marienne ? — vient de nous avouer que tu es son remplaçant comme chef de la Résistance pour la région de Morlaix.

— C'est faux, c'est faux. Marienne n'a pu vous donner un tel renseignement ; s'il l'a fait c'est histoire de dire quelque chose.

Le téléphone retentit à ce moment. Botros décroche. Une conversation de quelques minutes s'engage. Quand elle est terminée, les mains dans les



pochés, d'un air important, il dit à Koenig : « J'ai passé un message à mes amis à Rennes, là aussi, il y a du bon travail à faire, mais il faudrait que j'y sois pour les secouer un peu. » Pendant sa communication j'ai réfléchi. Je suis intérieurement fort surpris de ce qu'il vient de m'apprendre ; ils ont dû arrêter Marienne et le faire parler. Quel faux frère s'il m'avait dénoncé comme son remplaçant en qualité de chef de la Résistance, car il n'en a jamais été question ! L'officier Palman interrompt brusquement la discussion, se lève, fouille dans un tiroir et en retire une chaîne et un cadenas. Il vient à moi et me lie solidement les mains derrière le dos. On me fait sortir ensuite du bureau. Arrêt de quelques minutes sur le palier. Botros essaie quelques casquettes allemandes accrochées au portemanteaux ; aucune n'est à sa taille. Les gardes me poussent devant eux et me font descendre dans la cour. Une 402 Peugeot est là. Où vont-ils me conduire ? Deux hommes arrivent avec mitraillette, fusil et grenades dans les bottes. Je suis recouvert d'un grand tapis. On me fait asseoir dans le fond de la voiture. J'entends la grande porte s'ouvrir. Le moteur tourne et nous partons pour une destination inconnue.

Où peuvent-ils bien m'emmener ? A la prison peut-être... mais non, car la route est bonne et ne monte pas. Nous roulons pendant une vingtaine de minutes sur le plat puis brusquement je sens, aux cahots de la voiture, que nous avons quitté la route goudronnée pour nous engager dans un chemin défoncé, tout en virages. J'ai la certitude que Botros, pour des raisons que j'ignore, ne sera pas tendre pour moi. Je l'ai remarqué aussitôt quand il m'a dit tout à l'heure avec un sourire aux coins des

lèvres : « Nous avons des moyens à nous de te faire parler. »

La voiture vient de s'arrêter, les portières s'ouvrent. Je me sens accroché par deux hommes qui me tirent et me font monter des escaliers. Je dois pénétrer dans une maison. La porte se referme. J'attends quelques minutes ; quelqu'un me débarrasse de la couverture. Je suis dans une salle à manger.

---

## CHAPITRE IV

### L'Inquisition

Palman s'est assis à la table. Un adjudant-chef s'installe devant une machine à écrire. Koenig se prélassa dans un fauteuil et allume une cigarette.

La porte s'ouvre brusquement. Botros entre. Il a sous le bras un nerf de bœuf et une trique. Il s'approche et me regardant avec un sourire, me dit :

— Maintenant, mon vieux, tu vas parler ou nous allons voir !

— Je vous ai dit tout à l'heure tout ce que j'avais à vous dire. Je ne sais rien et ne parlerai pas.

Palman tend alors la clef à Botros qui me détache les mains, me fait asseoir par terre, les genoux pliés, m'attache de nouveau les mains, me fait passer les genoux entre les coudes et m'immobilise en passant une trique entre les deux. Dans cette position il est impossible de faire un mouvement !

Botros frappe en criant : « Avoue que tu fais partie de la Résistance. » Les coups pleuvent sur le dos, les fesses et les jambes. Je hurle de douleur et quand il s'arrête, je m'écrie : « C'est par jalousie que mon camarade m'a dénoncé. Il devait avoir des raisons personnelles que j'ignore de m'en vouloir et en m'accusant il espérait me voir disparaître. » Je ne pense pas ces paroles, mais il me faut à tout prix fournir des explications. Botros, n'attend d'ail-

leurs pas la fin de celles-ci. Les coups redoublent. Je l'entends parler de « carte de libération » librement signée. Je me tords comme un ver. Il frappe tellement fort que j'ai l'impression que les os de la colonne vertébrale vont craquer.

Koenig, d'un air apitoyé, me dit :

— Avouez, Monsieur Péron. Il nous est très pénible d'avoir à employer de tels moyens.

Il est évident qu'ils ont toutes les preuves de mon affiliation à la Résistance. Inutile de continuer à nier. L'essentiel est de ne pas dénoncer les copains ; je n'engage ici que ma responsabilité. Je me décide soudainement à parler :

— Arrêtez, arrêtez. Oui, je reconnais que je fais partie de la Résistance. J'ai été engagé par le Docteur Léon dans le Mouvement « Libération », il y a quelques mois. Connaissant les opinions gaulistes de mon camarade Y. V., je l'y ai mis également. Je connais Marienne et je sais que depuis un certain temps, il s'occupait de résistance. Voilà, je vous ai tout dit, je ne sais plus rien. D'ailleurs mes occupations professionnelles ne m'ont jamais laissé suffisamment de temps pour m'occuper de toutes ces choses. Je commence mon travail à 9 heures pour finir à midi ; je le reprends à 14 heures et termine à 18 heures. Vous pouvez contrôler tous mes actes en dehors de cela, même mes sorties le dimanche. Vous constaterez qu'à part le sport et le théâtre, je n'ai pas d'autres occupations. Je n'ai jamais commis d'attentat. Je n'ai jamais eu d'attitude hostile vis-à-vis de l'armée allemande. Messieurs Koenig et Keller qui me connaissent de longue date reconnaîtront, s'ils sont loyaux, que je leur ai rendu de nombreux services. Le fait de leur avoir serré la main en public m'a valu d'être traité

quelquefois de « collaborateur », ce dont je me suis jamais soucié d'ailleurs. »

Koenig répète immédiatement à Palman ce que je viens de dire. Quand il a terminé, mon bourreau reprend son nerf de bœuf :

— Tu es grand ami du Docteur Léon, tu lui as souvent rendu visite et tu lui téléphones régulièrement ; tu sais où il est caché en compagnie de Marienne. Ils sont dans les parages de Carhaix et tu connais l'endroit exact. Répond's ! Réponds, « sa-laud » ! Je te garantis qu'avec moi tu parleras.

Les coups pleuvent à nouveau, drus. Botros est effrayant : les yeux brillent d'une lueur mauvaise, la sueur ruisselle de sa grosse figure poupine. J'ai l'impression d'avoir affaire à un monstre.

Tout en criant et en pleurant je lui dis que Léon est assez intelligent pour ne pas coucher plusieurs fois à la même place et qu'il ne m'avertit pas de son changement. Exténué, je pousse plusieurs cris perçants et perds connaissance. Cela dure quelques minutes. Quand je reviens à moi, Botros me pose immédiatement une autre question :

— Où se trouvent les dépôts d'armes et de munitions ?

— Je n'en sais rien et ne m'en suis jamais occupé.

Il continue à frapper en me demandant :

— Où se trouvent les postes émetteurs ?

Je ne réponds pas. Un de ses coups m'a cinglé la figure, m'a déchiré la lèvre et cassé deux dents. J'ai du sang plein la bouche. Je sens que le côté gauche de mon cou est enflé.

— Que faisais-tu au « Fumé », le jour de la réunion des chefs de la Résistance ?

— Je ne nie pas, j'y étais ; mais c'est une simple coïncidence. J'allais chercher du pétrole chez la

propriétaire et j'ignorais totalement qu'il y eût réunion ce jour-là. Vous avez arrêté et torturé la patronne. Si elle vous a dit que j'étais ce jour-là chez elle, elle n'a pu prétendre que j'avais assisté à la réunion. Je vous jure que je dis la vérité.

Koenig demeuré muet jusqu'alors, prend la parole :

— Ne jurez pas Monsieur Péron, vous êtes tous les mêmes. Vous jurez tous de n'avoir rien fait, ensuite vous parlez...

Botros me cite alors une quantité de noms d'hommes de Morlaix et de la région me demandant si je les connais et s'ils font partie de la résistance. Je sais que plusieurs en font partie : un rédacteur de la Manufacture, deux vétérinaires de Morlaix, Gil et Emile (deux camarades de sport pour lesquels ils ont des photos). Il insiste particulièrement sur un certain Bob de Plougasnou. Je ne connais pas ce dernier et pour les autres il faut à tout prix ne rien dire. Les souffrances que j'endure sont pourtant atroces. N'importe ! Botros continue à frapper de toutes ses forces. En plus de la lèvre et du cou, j'ai les oreilles en sang.

— Je sais que tu es chef de bande, donne-moi le nom de tes hommes. Tu ne vas pas me raconter que tu n'avais qu'Y. V. dans ton groupe !

— Je jure que ce que je dis est vrai ; nous n'étions que deux. Pourquoi mets-tu tant d'acharnement à me frapper ? C'est du beau pour un ancien copain, tu es une belle fripouille.

— Que veux-tu mon vieux, c'est mon métier. Toi, tu es dans un camp, moi je suis dans l'autre et encore estime-toi heureux d'être tombé ici. Mon kommando n'est pas là en ce moment, mais si tu avais eu affaire à lui on t'aurait fait autre chose que cela et tu te serais mieux rendu compte de la

façon dont nous traitons ceux qui se disent « patriotes ».

Sur ces paroles, il quitte la salle quelques instants. Je profite de son départ pour dire à Koenig combien ce procédé de faire torturer un Français par un autre Français est épouvantable. Je demande à l'officier de la Feldgendarmérie :

— Seriez-vous heureux d'être traité un jour de la même façon par un de vos amis allemands ?

Botros rentre. Je crache de mépris sur le tapis en le montrant. Il s'empare de nouveau de son nerf de bœuf, me bascule sur le côté gauche et me frappe à toute volée en s'écriant :

— Nous ne sommes pas pressés, nous avons le temps jusqu'à six heures ce soir.

Je ne sais si ses dernières paroles l'ont rendu fou furieux, mais il se met à me frapper entre les jambes en hurlant :

— Donne-moi le nom des résistants que tu connais.

Aucun son ne sort de ma gorge. Je pense à ces camarades que je suis allé solliciter et auxquels j'ai fait signer la petite carte jaune où ils jurent sur l'honneur de suivre le Général de Gaulle. Ma conscience m'interdit de citer les noms. Je les vois arrêtés, torturés, m'accusant de leurs souffrances. A deux reprises, je murmure faiblement : « Mon Dieu, mon Dieu ». A cette invocation, Botros répond par des coups plus violents :

— Nous ne sommes plus au collège de Saint-Pol pour écouter des histoires de curés.

Koenig, lui aussi, prend la parole :

— Le bon Dieu est en permission, il a autre chose à faire qu'à s'occuper de vous.

Les coups pleuvent toujours à la même cadence. Je me demande avec angoisse si je vais pouvoir

tenir longtemps. Mon pantalon est plein de sang et en plusieurs endroits a pénétré dans les chairs. Botros continue avec le même acharnement. A un moment je hurle de douleur : plusieurs coups ont porté sur le bas ventre ; je souffre horriblement. Je montre mes poignets coupés par les chaînes. L'officier fait signe qu'on me détache et comme Botros veut continuer à frapper, Palman donne l'ordre d'arrêter.

J'ai mille peines à déboutonner mon pantalon. « Ah ! les vaches ! Si je suis mutilé pour la vie et si je sors vivant de cette histoire, ils me la paieront cher. » Koenig se penche au-dessus de moi, hoche la tête et parle en allemand à l'officier. Pleurant de douleur et de rage, je m'écrie : « Vous êtes plus barbares que les barbares. »

— Je vous jure, M. Péron, sur mon honneur de soldat, que nous n'avons pas voulu vous faire cela.

Je ne me rends pas très bien compte de l'heure. Palman, Botros et Koenig sortent de la salle à manger. Je reste allongé sur le tapis, incapable de faire un mouvement. L'adjutant-chef qui tapait à la machine à écrire me garde. Je l'ai déjà rencontré au « Chaperon rouge ». Il se penche sur moi et me demande si je ne souffre pas trop.

— C'est très mauvais de faire partie d'une bande de terroristes et il n'est pas correct de frapper les Allemands dans le dos.

— Il n'est guère plus correct de torturer les gens comme vous le faites.

J'essaie de me redresser en m'accrochant à la table : le gardien me donne un coup de main. Je m'allonge ensuite sur le divan mais je ne puis rester dans cette position. Je m'y mets successivement sur le dos et sur le ventre, mais sans plus de succès. Je fais le tour de la pièce m'appuyant aux meubles,



passe devant la glace et regarde ; je suis effrayé de mon état, je me reconnais à peine, j'ai une mine d'assassin. Ma tête commence à bourdonner, mes jambes faiblissent. L'adjudant-chef arrive à point pour me recevoir dans ses bras au moment où je tombe. Il m'allonge sur le tapis et me tend un verre de calvados en disant : « Je vais demander pour vous un peu de café. »

Comme il ouvre la porte j'entends dans la pièce voisine une voix de femme et plusieurs voix d'enfants. Je dois être probablement au domicile de Botros. A un angle de la pièce se trouvent plusieurs coupes de tissus et doublures issues vraisemblablement du stock de ce dernier. Sur les murs, des gravures de manifestations bretonnes. Près de la glace, une grande carte de la Bretagne et au-dessus, un petit fanion noir et blanc avec hermine : le fanion des autonomistes bretons. Je grave tout cela dans ma mémoire afin de pouvoir un jour, si je reviens libre, retrouver le lieu. Mon gardien n'est pas encore revenu. Une mitrailleuse chargée est posée à côté de moi. J'entends mon tortionnaire parler et rire dans la pièce voisine. J'ai à ce moment une velléité de prendre cette arme que je connais bien (c'est une mitrailleuse parachutée) et de me précipiter au milieu de mes ennemis. Une rafale et je les supprime tous !... Non ! Je pense aux otages qui pourraient être pris, à ma famille qui serait inquiétée. Je pense... et me résigne.

Durant mes tortures le souvenir des camarades, de mon père, homme sans peur et sans reproche, m'a aidé à tenir. L'Évangile des Rameaux a surgi à ma mémoire, et j'ai offert mes souffrances pour mon pays...

Vers le milieu de l'après-midi, ces messieurs rentrent. Koenig me demande :

— Est-ce bien tout ce que vous avez à dire ?

— Oui, je vous ai tout dit. Je ne sais rien de plus. Si vous recommencez à me faire souffrir, je répondrais n'importe quoi. Je vous demanderais seulement une chose, tuez-moi tout de suite ou donnez-moi une arme pour que le fasse moi-même.

— « Non, répond Koenig, votre interrogatoire est terminé. Je vais vous en donner lecture. »

J'entends à peine ce qu'il me raconte et je griffonne ma signature au bas de trois feuilles imprimées rédigées en allemand, sans savoir au juste ce que je signe.

Palman s'approche. Il a en mains une pièce de tissu : « Ça va M. Péron ? » et me montrant la coupe : « Stoffe gut ? » Il pousse le cynisme un peu loin ! Je me contente de hocher la tête sans répondre, et pour leur prouver que malgré la souffrance un vrai Français tient le coup, je me lève moi-même et fait deux pas dans la pièce. Mes forces me trahissent et je m'écroule défaillant. Quelqu'un m'empoigne sous les bras et m'entraîne dehors où je reste longtemps sur l'herbe sans connaissance et sous la pluie. Le grand air me fait beaucoup de bien : je reviens à moi peu à peu. J'ouvre les yeux pour voir penchés au-dessus de moi quatre jeunes enfants qui me regardent curieusement. Une femme blonde, les cheveux relevés sur le cou, sort de la maison entre Koenig et Botros. Elle dit en me désignant, me croyant sans doute évanoui :

— Des gens comme ceux-là qui se mettent dans la Résistance parce que c'est la mode ou pour gagner de l'argent, il ne faut avoir aucune pitié. Ils ont voulu mettre le feu plusieurs fois à notre maison ; nous avons assez souffert d'eux...

Je me sens alors assez de force pour me redresser sur les coudes et répondre :

— Madame, je me contente de l'argent de mon travail. Je n'ai jamais accepté un sou de la Résistance. Ce que je fais, je le fais pour mon pays. Je ne suis pas un « salaud » et un « vendu » comme celui-là, ( je désigne Botros qui à ces mots s'avance vers moi d'un air menaçant).

L'officier intervient et me redemande si cela va mieux. Je réponds par l'affirmative. On m'installe comme à l'aller recouvert d'un tapis au fond de la voiture. Je les entends parler d'un arrêt à Lanmeur pour acheter des cerises (tiens ! ce n'est donc pas chez Botros que j'ai été frappé). Ils disent également que les Anglais bombardent Perros-Guirec. Les cahots de la voiture me font affreusement souffrir, mes blessures qui s'étaient fermées s'ouvrent de nouveau et saignent. Je laisse échapper quelques gémissements mais une pensée me reconforte. Léon et Marienne sont depuis longtemps hors de leurs griffes et ne risquent rien. J'ai réussi à ne pas parler.

---

## CHAPITRE V

### De Plougasnou à Brest

Nous nous arrêtons un moment, à Lanmeur je suppose, puis après un certain temps qu'il m'est difficile d'évaluer, la voiture stoppe. On me traîne au bord de la route. Plusieurs officiers et soldats s'y trouvent. J'ai les yeux entr'ouverts, je suis tellement faible que je ne me rends compte de rien. Je sens cependant qu'on me fouille, qu'on m'enlève ma montre et qu'on veut prendre ma chevalière. Je plie les doigts et l'officier Palman, que je reconnais, ne peut m'enlever cette dernière. J'entends quelques ordres brefs donnés en allemand. Je suis pris par les bras et les jambes par quatre soldats qui après avoir traversé un jardin, pénètrent dans une maison, montent un étage et me laissent choir dans une pièce vide, sur le plancher.

Physiquement je ne ressens plus rien ; c'est comme si j'avais été anesthésié. Mon esprit par contre est resté très lucide. Je vois plusieurs Allemands penchés sur moi avec des regards curieux. Quelqu'un entre, un officier probablement car les talons claquent. Je reste là, immobile, gardé par un soldat mitrailleuse au poing. Peu de temps après, un officier vient me voir. Ce doit être un médecin ; il est accompagné d'un infirmier. Il me déshabille et je constate à quel point Botros m'a brutalisé. Depuis la cage thoracique jusqu'aux mollets je suis

tout noir ; mes genoux ont enflé dans des proportions inquiétantes. J'ai les parties qui me font horriblement mal. Je n'ai pas mangé depuis 24 heures et je me sens très faible. L'infirmier, avec beaucoup de ménagements, me soulève et m'entoure d'un pansement humide. Il me donne également des cachets. Je les avale. Ils sont très mauvais et ont beaucoup de peine à descendre. Par gestes je lui fais comprendre que j'ai faim. Il me répond en m'indiquant 6 heures à sa montre.

Il y a environ un quart d'heure qu'il est sorti quand une sirène retentit. Je dois être dans un camp puisqu'il y a alerte. Une escadrille de bombardiers passe au-dessus de nous ; au prix de gros efforts je réussis à me mettre debout et je regarde par la fenêtre. Je vois à droite et à gauche deux grands postes de repérage. Les Allemands fuient en tous sens : « Ah, si les bombardiers pouvaient leur lâcher quelques pruneaux sur le « coin de la figure » ; je crois que j'aurais la force dans un moment de pagaille de tenter l'évasion. Hélas ! les avions ne font que passer. Un bruit de pas dans l'escalier ; je m'allonge de nouveau ; c'est la soupe : une assiette de flocons d'avoine, deux morceaux de pain et de la confiture. Je dévore plus que je ne mange.

La nuit vient assez rapidement. Je ne dors pour ainsi dire pas, ne pouvant changer de position qu'au prix d'efforts inouïs.

Au matin avec beaucoup de difficultés je me mets debout. Je regarde par la fenêtre et je vois à droite un clocher dont la croix renversée me rappelle le clocher de Plougasnou. En regardant les maisons des environs et la mer que j'aperçois sur ma gauche, je conclus qu'effectivement je suis à Plougasnou, à seize kilomètres de Morlaix sur la côte. Un soldat m'apporte un bol de « jus » et un

morceau de pain. Les sentinelles se relèvent de deux en deux heures.

Plusieurs de mes gardiens regardent mes blessures et trois d'entre eux me disent que ces procédés sont inhumains et les écœurent. Je dois reconnaître que sur la dizaine d'hommes qui m'ont gardé j'ai trouvé sept à me le dire ou à me le faire comprendre : j'ai appris que certains d'entre eux avaient assisté cependant à des scènes de tortures et même frappé des camarades, morts depuis.

Comme je termine mon déjeuner, j'entends du bruit dans l'appartement voisin. Ma porte est entr'ouverte. Je passe la tête et distingue dans la pièce d'en face trois jeunes gens, dont Emile Gegaden. Nous nous connaissons depuis longtemps. Je le regarde pendant plusieurs minutes en lui faisant quelques signes ; mais j'ai l'impression qu'il ne me reconnaît pas. Pour avoir l'occasion de lui parler, je demande à descendre aux water. Comme prévu, puisqu'il n'y a qu'un gardien pour les deux chambres, on nous fait descendre tous les quatre. Je profite pour glisser quelques mots au jeune Gegaden : « C'est sur dénonciation que je suis arrêté ; en outre c'est Botros qui m'a sauvagement torturé. »

Gegaden me raconte brièvement comment les Boches sont venus en pleine nuit, il y a quelques jours, cerner la ferme de ses parents. Il fut arrêté avec sa sœur, son frère et Y. V. caché chez lui, roué de coups par les soldats... séparé de sa famille dont il est sans nouvelles.

Les deux autres jeunes gens sont les frères Prigent qui, eux aussi, ont reçu leur part de coups de trique. Notre gardien trouvant que la conversation a duré longtemps s'approche et nous donne l'ordre de nous taire. Nous remontons l'escalier en silence. Je gagne ma chambre à droite, les autres



L'interprète KOENIG

une chambre à gauche. Leur barbe indique qu'ils sont prisonniers depuis un certain temps.

Ne pouvant rester continuellement allongé, je passe une partie de ma journée à marcher dans la pièce. Vers 15 heures, je reçois la visite d'un officier, heureux dit-il, de voir un vrai « Terroriste. » Une discussion s'engage entre nous au sujet du mot. « Il ne faut pas confondre les patriotes et les terroristes. Ces derniers sont pour nous des bandits, pillant à droite et à gauche et n'appartenant à aucune organisation de résistance. » Il répond que tout cela est pareil, que nous ne sommes pas fidèles à l'armistice signé par le Maréchal Pétain et que nous sommes prêts à frapper les Allemands dans le dos. Par contre, eux se sont montrés jusqu'à présent très corrects envers la population française. Je lui fais observer que les Allemands ont violé depuis longtemps les clauses de l'armistice en organisant le travail forcé en Allemagne : qu'ils ont commis et continuent de commettre les pires atrocités. Je lui cite l'exemple tout récent de Carhaix où ils ont pendu huit jeunes gens avec des raffinements de cruauté épouvantables. Comment s'étonner après de tels actes de nous voir aider les alliés ? Pour ma part je me suis mis dans la Résistance avec l'idée de me battre contre eux, mais en uniforme et au grand jour comme je l'ai déjà fait pendant la campagne de Belgique et de France.

— Désirez-vous quelque chose ? Puis-je faire quelque chose pour vous ? demande l'officier.

— Merci, je n'ai besoin de rien.

— Ce n'est pas beaucoup rien.

— C'est suffisant.

Comme il va sortir, je l'arrête :

— Une seule chose m'intéresse. Je serais heureux si vous m'autorisiez à envoyer quelques mots à ma mère pour lui dire que je suis en bonne santé.



— Je ferai le nécessaire demain et vous apporterai un morceau de papier et un crayon.

Je passe une nuit un peu meilleure, mais je grelotte de froid car on ne m'a pas donné de couverture ; les nuits de juillet entre deux et cinq heures sont fraîches.

Pendant la matinée je débloque une fenêtre et vois la mer à perte de vue. Tout autour de la maison, des barbelés et quelques pancartes « Achtung Minem ». Au large, je reconnais un phare situé à l'ouest des « Triago ». La maison où je suis domine Trégastel et Le Diben. Je pense aux bonnes journées passées l'an dernier en famille.

Dans le courant de l'après-midi, l'officier revient me voir :

— Que feriez-vous si l'on vous disait que vous venez de vivre un cauchemar et qu'on vous autorise à rentrer à la maison ?

Pourquoi me pose-t-il une telle question, puisque nous savons lui et moi qu'il est impossible de me relâcher ainsi ? Je me paie le culot de répondre que mon premier geste serait de supprimer mon très cher camarade Botros, n'ayant jamais vu un être aussi écœurant. Le considère-t-il celui-là comme un bon Français et serait-il heureux, lui, Allemand, d'être martyrisé par un ses anciens camarades de collègue, en vue de la dénonciation d'autres camarades ? Il ne répond pas et sort. Il n'a pas été question du papier, ni du crayon.

Je l'entends tenir le même langage à mes voisins et chose curieuse, le jeune Gégaden vient dans ma chambre. On fait donc une différence entre le cas de deux frères Prigent et le nôtre. Gégaden est désolé car l'officier leur avait dit hier à tous trois qu'ils allaient être relâchés. Personnellement je suis heureux de ne plus être seul. Nous allons pouvoir parler à notre aise ; ce silence prolongé, si

pénible à ma nature expansive, commençait à me peser. Emile me raconte la façon dont les Allemands ont pillé sa maison et brutalisé sa famille. Sa jeune sœur Yvonne, âgée de vingt ans, n'a pas voulu se séparer de son fiancé et elle a subi les mêmes traitements que les hommes. Que sont-ils devenus ? Botros est à la base, une fois de plus, de tout cela.

« Quand je pense, dit Gégaden, qu'il était aux fiançailles de mon frère et qu'il y a quelques mois il mangeait chez nous en compagnie de son père et de sa mère... » Je le laisse dire et raconte ensuite mon arrestation, la manière dont ce cher Hervé m'a caressé. Je suis sévère pour celui qui m'a dénoncé ; bien que torturé il aurait dû penser qu'en donnant mon nom il risquait de faire arrêter, si je parlais, une trentaine d'autres.

Nous continuons à bavarder et tandis que dans le courant de l'après-midi Gégaden s'est allongé et dort, j'essaie de m'asseoir sur une brique près de la fenêtre. J'y parviens avec difficultés. La nuit vient. Mon compagnon se couche à l'étage supérieur du lit et nous nous endormons...

Ce matin, un gros bombardier a piqué sur Trégastel. Il est arrivé sans bruit ; j'ai bien cru qu'il allait foncer sur nous. Les servants des postes de D. C. A. ne sont pas encore revenus de leur surprise qu'il a viré de bord. Il est 11 heures. Un adjudant-chef vient de pénétrer dans la pièce, une feuille de papier à la main. Il lit un instant et dit : « Péron, Gégaden, suivez-moi. »

Nous descendons et trouvons, à côté d'un poste d'écoute, une voiture qui attend. Nous y montons. L'officier qui nous a fait deux visites vient nous recommander à la surveillance d'un gros oberfeldwebel qui est là, mitrailleuse au poing. Nous embar-

quons deux sous-officiers qui vont en permission et... en route !

Nous traversons Plougasnou. Sur la place du bourg, je reconnais plusieurs personnes, entre autres M. Darcheno, le dernier auquel j'ai parlé avant d'être arrêté. Aucune, hélas ! ne me remarque. Dommage ! Mes parents ne sauront pas que je suis passé à Plougasnou.

L'auto marche assez mal, c'est un gazogène ! Depuis deux jours les mécaniciens ont essayé de la faire partir. Plus d'essence ! Plus d'autos ! Finie, la guerre éclair !

Nous nous arrêtons au bas de la côte de Lanmeur, près du café « Au Transvaal ». Gégaden demande à aller aux waters. L'adjutant-chef parle aux permissionnaires et laisse sa mitraillette près de moi, chargée. Je retrouve à ce moment ma première idée d'évasion ; j'hésite pendant quelques minutes puis renonce. Je crains d'être trop faible et me demande si ce n'est intentionnellement qu'on me laisse à deux reprises une arme à portée de la main. Le chargeur est peut-être vide ! Attendons une occasion plus favorable.

Nous arrivons à Morlaix vers 13 heures. Arrêt devant la Feldgendarmerie. Plusieurs personnes que je connais passent près de la voiture, mais impossible de faire le moindre geste. A un moment cependant je vois un homme arriver de loin en vélo. Je me mets près de la portière. Il passe et me reconnaît. Il continue sa route jusqu'au Pont Tournant, revient sur ses pas, regarde de nouveau et va se poster près de la pharmacie du quai. Un feldgendarme arrive et surveille les abords de la voiture. Je ne puis bouger, mais je regarde Jean intensément ; d'autres personnes passent encore et deux d'entre elles me reconnaissent également. On m'a vu le 11 juillet à Morlaix : c'est déjà quelque chose.

Sur les entrefaites l'officier de la Feldgen-  
merie, Palman, se présente et demande : « Ça va,  
Péron ? » Je réponds en inclinant la tête : « Oui. »  
Il ajoute avec un sourire : « Vous êtes un grand  
filou. »

Puis, il me tend une valise sur laquelle je lis  
mon adresse écrite par ma mère. Je l'ouvre ; elle  
contient du linge, une boîte de sardine, un paquet  
de cigarettes, du pain, quelques groseilles de mon  
jardin et tout ce que les Allemands m'avaient pris  
lors de mon arrestation. Ce n'est pas sans émotion  
que je regarde toutes ces choses que ma mère a dû  
préparer le cœur gros. Bientôt je n'aurai peut-être  
plus besoin de colis !

La voiture repart, s'arrête un moment devant  
l'Hôtel d'Europe, puis prend la direction de Brest.  
En passant devant la quincaillerie Buron, je vois  
un de mes camarades de sport. Je passe la main à  
la portière et lui fais signe. Il lève le bras, il m'a  
reconnu. Je voudrais dire un mot mais un des gar-  
diens lève le poing en criant. Je rentre la tête entre  
les épaules dans l'attente d'être assommé, mais le  
coup ne part pas.

La voiture marche très mal et dans la côte qui  
suit Saint-Thégonnec, nous sommes obligés de des-  
cendre pour la pousser. Le chef me dispense de cette  
corvée. Je me contente de suivre à dix mètres der-  
rière. Là encore je pense à une évacion possible,  
mais une fois de plus ne tente rien car on aurait  
vite fait de me rejoindre et de m'abattre. Après  
beaucoup d'efforts la voiture arrive en haut. Nous  
sommes doublés par une camionnette dans laquelle  
je reconnais un peintre de Morlaix. Il nous regarde  
en passant mais ne me voit pas. Nous traversons  
Landivisiau et nous arrivons à Landerneau pour  
déposer les permissionnaires. Au moment de repar-

tir, impossible de démarrer. Panne qui dure une heure !

M. Mével qui a été mon professeur au collège passe à quelques mètres de nous. Je lui fais à trois reprises différentes : « psitt ». Il ne m'entend pas. Quelques sportifs stationnent non loin, j'en reconnais trois qui font partie des « Gâs d'Arvor ». Je tourne ma valise de leur côté en leur montrant mon insigne de Club des « Gâs de Morlaix ». Ils comprennent immédiatement que nous sommes prisonniers. L'un d'eux me fait signe d'écrire. Par gestes je lui fais comprendre que cela est impossible. Le moteur vient de recommencer à tourner. Nous poursuivons notre route sur Brest. J'ouvre mon paquet de cigarettes, autant en profiter, puisque les gardiens nous y autorisent. Je partage mon morceau de pain avec Emile. Depuis hier soir 17 heures, nous n'avions rien mangé. J'offre ensuite une cigarette au conducteur du camion qui accepte. Nous profitons de cette occasion pour fumer désormais sans demander la permission.

J'oubliais de dire qu'à Morlaix nous avons embarqué un jeune homme se disant de Brest. En cours de route il essaie de lier conversation, mais je fais signe à Gégaden de ne rien dire. Il ne m'inspire pas confiance. Vers 18 heures, nous sommes à Brest ; nous arrêtons quelques minutes au « Petit Paris ». Notre voiture croise un abbé que je connais. Hélas ! lui non plus ne me voit pas. A la feldgendarmerie, le Brestois descend. Nous nous dirigeons ensuite vers Kerinou. Comme la voiture ne peut monter un petit raidillon, nous le gravissons à pied et croisons quantité d'ouvriers qui finissent leur travail. Ils nous regardent passer d'un air apitoyé. Nous arrivons enfin dans une grande cour, devant de beaux bâtiments neufs. Ancienne

école sans doute ou communauté religieuse car une statue de la Vierge domine la porte d'entrée.

Une traction-avant stationne devant le perron ; une femme brune s'y trouve et nous regarde passer. Nous pénétrons dans une pièce où travaillent, assis à des bureaux, plusieurs Allemands.

Comme communauté de bonnes sœurs, c'est réussi ! A l'uniforme je reconnais le personnel de la Gestapo : écusson noir au veston et sur le calot ou la casquette, tête de mort et deux tibias. Tous ont des têtes de bandits. Une conversation s'engage entre nos gardiens et ces individus. L'un d'eux téléphone : Il est question de nous. Une porte s'ouvre : j'aperçois un long couloir et une dizaine de portes de fer, des cellules probablement !

L'un des hommes à tête de mort s'approche de nous et nous fait signe de le précéder. Emile passe devant. Je le suis. Comme je descend péniblement les deux escaliers, je me sens violemment poussé d'un coup de pied. Je suis à peine revenu de ma surprise qu'une porte se referme et me voilà de nouveau seul en cage, séparé de mon compagnon. J'attends quelques minutes et frappe sur une cloison pour savoir si Gégaden est de l'autre côté. Hélas ! non. Ma cellule est remplie de mouches ! Pour passer le temps je fais la chasse. J'hésite à m'allonger sur la paille, il m'est si difficile de me remettre debout. Je déchiffre des inscriptions sur les murs : quelques noms connus et entre autres celui de Moguerou, Chef de la Résistance à Saint-Pol-de-Léon, me frappent. Beaucoup de ceux qui ont passé dans cette cellule y ont laissé des traces. Les vers d'Alfred de Vigny, extraits de la « Mort du Loup », retiennent particulièrement mon attention :

*Gémir pleurer, prier est également lâche,  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans  
[parler.*

Un peu plus loin, une autre inscription : « Mon Dieu, ayez pitié des imbéciles et châtiez nos bourreaux. »

Pas un bruit dans la prison ; je tousse plusieurs fois, seul l'écho me répond. Va-t-on me laisser toute la journée sans manger ? Comme il me reste un petit morceau de pain, j'ouvre une boîte de sardines et en dévore le contenu. Demain, on verra bien.

A 20 heures, un bruit de pas résonne dans le couloir. Un civil à l'air inquietant entre accompagné d'une femme portant une assiette remplie de légumes et un verre d'eau. Ce repas me fait énormément de bien. Mes geôliers n'ont fait qu'entrer et sortir. Je continue à lire les noms et les dates inscrits sur les murs et je constate que tous ceux qui m'ont précédé dans cette cellule n'y sont restés que quelques jours, cinq au maximum. Ce n'est donc qu'une halte.

Le jour baisse ; un merle est venu se percher sur un arbre au-dessus de ma fenêtre. Il siffle jusqu'à la nuit tombante. Je m'allonge et m'endors. Je suis réveillé en sursaut par des hurlements. Je me redresse et écoute attentivement. J'ai l'impression que quelqu'un crie dans la cour. J'entends encore des plaintes de plus en plus faibles, puis rien. Je ne suis guère rassuré et reste pendant une heure à l'écoute. Fatigué, je me rendors.

Dans le courant de la journée suivante, j'entends marcher dans le couloir. Les pas s'arrêtent devant ma porte. Je vois un œil qui par le judas me sur-

veille. Cela dure cinq bonnes minutes. J'entends parler dans le couloir de « terroristes ; » sans aucun doute je suis l'objet de la conversation. Vers 6 heures, on vient me chercher. On me prend ma valise et je monte au bureau où je trouve Gégaden. Lui aussi a entendu les cris dans la nuit et n'a pu fermer l'œil...

Un officier de la Gestapo arrive. A ses épaulettes torsadées je reconnais que c'est un commandant. Il prend une paire de menottes, nous les passe aux poignets, prend son pistolet et l'arme. Nous descendons dans la cour, montons dans une traction-avant où se trouve le civil d'hier, mitrailleuse au poing. Nous passons à l'hôpital et repartons suivis d'une ambulance. En cours de route je vois quelques têtes connues. Je lève le bras droit pour montrer mes menottes. Emile, attaché par le poignet gauche doit suivre le mouvement. Le gardien s'est aperçu du manège et nous prie de rester tranquilles. Nous arrivons à la fameuse prison de Pontaniou. Les ouvriers de l'arsenal, voyant les deux voitures, se sont arrêtés. Le commandant, d'un air menaçant, leur fait signe de circuler ou de rester avec nous. Je vois sortir de l'ambulance un blessé sur une civière. Nous entrons dans la cour et passons au bureau.

11 juillet au soir. — Combien de temps resterons-nous ici ?

---



## CHAPITRE VI

### A Pontaniou, au fil des jours...

Plusieurs Allemands en uniforme noir se trouvent dans la cour. On s'occupe d'abord du blessé que l'on emmène. Puis vient notre tour. On nous fouille entièrement. Un adjudant qui me paraît être l'interprète me demande si nous n'avons rien dissimulé de dangereux. Je lui réponds que j'ai déjà été fouillé à la Feldgendarmerie et que je n'ai absolument rien sur moi. Il me fait lever les bras et tâte malgré tout. J'ai un moment d'émotion car, entre Landerneau et Brest, j'ai réussi à dissimuler dans la doublure de mon veston un billet de mille francs. J'ai décousu également mon gilet pour y glisser un autre. Emile à qui j'ai passé un billet a agi de même ; mais il l'a camouflé à l'intérieur de sa ceinture. Si une occasion de fuite se présente, cet argent nous sera très utile.

Le boche tâte toujours, passe la main sur une des cachettes mais ne rencontre rien. Un adjudant-chef qui crie comme un sourd arrive, il baragouine quelque chose en nous désignant. Il est petit, gros, porte des petites lunettes rondes ; son crâne est rasé comme un œuf : le type parfait du Prussien. Il donne l'ordre de nous mettre immédiatement en cellule. Nous longeons un grand couloir où il y a de grosses portes massives armées d'énormes barreaux. Arrêt devant celle qui porte le n° 12, le

gardien qui nous accompagne tire les deux verrous et ouvre à l'aide d'une grosse clef. Nous sommes introduits dans un petit vestibule ; deux nouvelles portes en fer. Autre bruit de verrous. Nous sommes poussés dans un réduit noir. L'adjudant tourne un bouton et nous voyons enfin. Le gros chef nous rejoint, nous jette deux couvertures, nous montre les consignes qui sont affichées au mur, nous désigne une tinette en nous disant : « pour pisser. » La porte se referme et quand le bruit des pas s'est assourdi, je dis en riant : « Evidemment, ce n'est pas une assiette ! »

La cellule ressemble à celle que j'ai vue dans le film « Volpone ». Elle est voûtée comme un caveau. Pontaniou ? Si j'ai bonne mémoire, cette prison ne fut-elle pas construite par Vauban ?

Nous pouvons parler librement : « Une chose compte, mon vieil Emile, avoir bon moral ; c'est l'essentiel. Nous sommes dans le « pétrin », il ne faut pas s'en faire. Par nous-même nous ne pouvons plus rien. »

Nous conversons ainsi quelque temps, puis malgré l'interdiction et craignant de nous les voir enlever, fumons les dernières cigarettes du paquet. Nous restons debout près du trou d'air pour que la fumée se dissipe rapidement.

Dehors, une sentinelle fait le va-et-vient, martelant le pavé de ses lourdes bottes. Après avoir installé nos paillasses sur le bas flanc de la cellule, nous essayons de dormir, bercés par la mélodieuse musique du garde-chiourme. Le petit soupirail ou trou d'air qui est au-dessus de nos têtes, ne laisse pas pénétrer la lumière, mais par contre la brise marine du soir nous donne quelques frissons. Malgré tout, nous réussissons à nous endormir et la nuit est relativement bonne.

12 juillet. — Nous sommes réveillés en sursaut par la voix gutturale d'un gardien qui nous fait lever précipitamment et sortir. Comme nous voulons nous habiller, il nous pousse en « rouspétant ». Je comprends la raison de son mécontentement : il fait grand jour. Il doit être tard : nous aurions dû être debout depuis longtemps !

Nous traversons le grand couloir et arrivons au bureau. On me sépare de Gégaden et je pénètre seul dans une pièce au plafond très bas. L'adjudant-chef est confortablement assis dans un fauteuil. Il a devant lui une dizaine de crêpes et une jolie tasse de porcelaine où le café fume. Un premier bureaucrate, une feuille à la main, me demande :

— C'est bien vous, Monsieur Péron ?

— Oui

Je lui donne alors tout mon état-civil. Il regarde un grand tableau et prenant un morceau de craie, me met un numéro sur le dos. Ce geste me fait penser aux bagnards.

Quelqu'un est allé prendre ma valise, Le bureaucrate l'ouvre, me donne du linge et mon nécessaire de toilette. Il m'enlève ma montre et mon portefeuille qu'il vide. Il compte l'argent devant moi et inscrit la somme sur un livre. Je lui fais remarquer que j'ai deux bons d'épargne de 10.000 francs. Il faut peu de choses pour étonner ces messieurs, car les autres s'approchent pour les regarder. Il me tend un porte-plume et je signe sur le livre où il a porté lui-même le montant de ce que je possède : « Quand vous sortirez, on vous rendra votre argent et toutes vos affaires. Nous sommes toujours corrects, nous. » Au lieu de répondre, je profite de son excès d'amabilité pour lui demander de conserver ma valise, mais un ordre bref vient de l'adjudant

et je dois déguerpir sans avoir eu l'autorisation de la prendre.

En arrivant dans le couloir je vois à l'œuvre une corvée de nettoyage ; des prisonniers de tout âge et de tout rang, nu-pieds, armés de balais, frotent dur. On me dirige vers la cellule n° 1. Le gardien voudrait me faire travailler immédiatement, mais quand les détenus s'aperçoivent de mon état, l'un d'eux prend la parole et déclare qu'ils vont faire ma part de travail. Je serais de toute façon dans l'impossibilité de me baisser comme ils le font. On m'enferme alors seul dans la cellule 1, où j'entends quelqu'un qui m'appelle :

— Eh ! dis donc le bleu, quel est ton nom ?

— Guy Péron, de Morlaix.

— Sans blague ! mais je te connais bien. Ici, Roger Bothuan. Si tu te souviens, je t'ai acheté une culotte de cheval il y a peu de temps. Je suis directeur d'école à Kerlouan. J'ai ici avec moi, Fave de Guissény et un parisien qui est arrivé depuis quelques jours et qui nous fait bien rire. Qu'est-ce que tu as fait pour être ramassé ?

En attendant le retour des autres, je raconte rapidement à Roger mon histoire sans oublier de lui signaler Botros.

Dès que j'ai fini Bothuan me narre la façon dont ils ont été, Fave et lui, dénoncés par une femme, mais les Boches se sont cassés le nez, car ils n'ont rien découvert. Il a subi plusieurs interrogatoires, mais, il n'a pas été torturé. Il est simplement détenu comme suspect.

— Mon vieux, tu as de la veine, tu es tombé dans la meilleure cellule. Vous avez une fenêtre. Les types qui vont rentrer tout à l'heure sont très chics, entre autres le père Duperrier qui est là depuis un

mois et a, malgré ses cheveux gris, un moral épatant.

J'ai l'occasion de constater cette affirmation peu de temps après. Je fais connaissance des deux hommes qui seront mes compagnons de cellule pendant dix jours. Le premier, Duperrier, a la cinquantaine, le crâne bien dégarni ; c'est un parisien replié à Scrignac où sa femme est Receveuse des Postes. Il a déjà été ramassé une fois parce que son poste jouait la « Marseillaise » le jour où les Américains ont débarqué en Algérie et a été repris il y a un mois à la suite d'une dénonciation. L'autre est un brave cultivateur de Crozon, nommé Derrien. Lui a été pris en plein travail à son champ, comme otage, parce qu'on avait coupé un câble dans la commune. Naturellement il a été baptisé immédiatement « terroriste ».

Je leur montre mes blessures. Nous parlons des gens récemment arrêtés. J'apprends ainsi qu'Alexandre Marzin, de Morlaix, m'a précédé dans cette cellule et qu'il était exactement dans le même état que moi. Duperrier me parle ensuite du dernier convoi qui vient de quitter la prison et dans lequel se trouvaient l'abbé Tanguy, M. Trévidic, bref, les Saints-Politins récemment pris. L'attitude courageuse de l'abbé Tanguy l'a particulièrement frappé ; il leur a remonté le moral pendant son séjour à la prison.

Notre conversation est interrompue par la distribution de la soupe : une assiette de trognons de choux et une vieille boîte de conserves remplie d'un liquide tiède qu'on appelle « jus ». « Voilà pour 24 heures » me dit Duperrier, qui est le vétéran du rez-de-chaussée. Bien que ce ne soit pas fameux, je mange ma gamelle de bon appétit, puis nous reprenons notre entretien. Duperrier qui a son franc parler, me critique ouvertement l'organisa-

tion de la Résistance : nous avons, selon lui, embri-gadé beaucoup trop de jeunes qui ne savent tenir leur langue.

A 5 heures, distribution de jus. Duperrier et Derrien prennent leurs couvertures et m'en tendent une. Allons ! jusqu'à demain matin la porte ne s'ouvrira plus. La nuit tombante nous surprend, encore assis sur une pierre et discutant de choses et d'autres.

Bothuan a réussi à conserver sa montre et communique l'heure à toute la prison en tapant avec sa fourchette sur le mur de la cellule voisine qui transmet à la suivante, et ainsi de suite.

« Le supplice va commencer » me prévient Duperrier. Derrien et lui montrent leurs bras et leur cou ; couverts de piqûres de puces ! J'ai bientôt l'occasion de constater que ces animaux, logeant par centaines dans les paillasses, non seulement empêchent de dormir, mais transforment la nuit en véritables supplice. Je suis allongé depuis quelques minutes et je les sens qui montent de tous les côtés ; j'ai mis une serviette sur mon polochon. Brusquement je lève la tête et j'en vois une quinzaine qui s'éclipsent. Elles sont énormes et piquent avec frénésie. Il en sera ainsi pendant tout mon séjour à Pontaniou.

13 juillet. — C'est Duperrier qui au matin me tire de mon sommeil. « Allez, le bleu, debout. Il faut quand le gardien entre, que les couvertures soient pliées et que nous soyons tous les trois debout, au garde-à-vous. Nous allons ensuite dans la cour, torse nu, à la pompe. Il faut te débrouiller pour être prêt dans les premiers, car, la toilette ne dure que quelques minutes et il faut en plus vider la tinette. Pour aujourd'hui, tu seras dispensé de cette corvée, mais regarde bien comment nous faisons car demain ce sera ton tour. »

J'entends des bruits de pas dans le couloir. Les autres cellules s'ouvrent ; les verrous de la nôtre sont également tirés et quand nous sommes une quinzaine alignés dans le couloir central, nous sortons dans la cour. Trois robinets pour nous laver. Chacun se précipite de son côté. Le temps de se passer un peu d'eau sur la figure et déjà le sifflet retentit nous invitant à rentrer. Pour les autres détenus qui n'ont pas le privilège d'avoir une lucarne, c'est le seul moment de la journée où ils voient le ciel.

La prochaine fois je me débrouillerai mieux. Je n'ai même pas eu le temps d'essuyer le savon que je me suis mis un peu partout. Le lavage des tinettes est très curieux. Les prisonniers se hâtent pour vider ces engins dans un temps record afin d'avoir quelques secondes pour se laver au moins les mains. Je profite de cette première sortie pour causer à Bothuan, à Fave et au parisien.

Aussitôt rentrés, Duperrier et Derrien, toujours en courant, vont chercher le « jus ». Ce sont eux qui le distribuent au rez-de-chaussée où nous sommes vingt-six. Par eux on connaît les nouvelles car les derniers arrivés doivent communiquer immédiatement les nouvelles militaires, qui vieilles d'une semaine, sont fraîches ici... J'apprends que trois hommes de ma connaissance sont là : Edouard Leroux, un commissionnaire de Morlaix, Gloaguen, secrétaire de mairie et Guivarch, tous deux de Ploujean. Le petit déjeuner se compose d'eau chaude légèrement teintée sans sucre et de deux morceaux de pain, du gros pain allemand, une véritable pâte sur laquelle est râclée une légère couche de graisse végétale. Je dévore immédiatement mes deux morceaux de pain. Quand Duperrier rentre, il me dit en riant : « Mais vous avez mangé votre ration de

toute la journée ! Nous ne touchons que ces deux morceaux par 24 heures. »

Dans le milieu de la matinée la porte s'ouvre. Nous rectifions rapidement la position. L'interprète interroge : « Il y a un Péron blessé ici ? » Je réponds affirmativement. Il me conduit à l'infirmerie où l'on m'enduit les fesses d'une épaisse pommade noire et les recouvre de gaze et d'albu-plaste. Pendant qu'il me raccompagne je lui demande un morceau de papier et un crayon pour écrire à la maison. Duperrier m'indique un canevas à développer : « Ne pas donner aux Allemands l'impression qu'on est malheureux, laisser entendre que la nourriture est bonne, mais, qu'un supplément ne ferait pas de mal. » Duperrier, vieux pensionnaire, connaît toutes les ficelles du métier. Il a même dissimulé un couteau sous un banc. C'est une affaire ! pour manger, nous n'avons que des cuillers ou des fourchettes !

Dans l'ensemble le moral de nos deux cellules est épatant. J'ai le plaisir vers midi de recevoir un petit paquet de la Croix Rouge. Quelle aubaine ! Duperrier, lui, reçoit régulièrement deux colis par semaine. Depuis mon arrivée j'ai vécu de sa charité. Mon colis contient une demi-livre de sucre environ, des biscuits, un morceau de pâte de fruit, un pain d'une livre coupé en deux et garni de bonnes tranches de lard. « C'est le colis hebdomadaire » me dit Duperrier. Je l'avalerais bien dans la journée ! Derrien reçoit le sien dans l'après-midi. Comme il n'est pas exactement le même, nous décidons de mettre nos denrées en commun. L'après-midi passe assez rapidement ; nous mangeons peu, mais mangeons continuellement pour passer le temps. Le soir vient ; je suis contraint de me plier à la discipline de la cellule : pour ne pas empester l'atmosphère nous allons au water à la nuit tombante.



C'est un des événements de la journée ; les camarades prennent largement leur temps ; moi, hélas, je ne puis poser les fesses sur les bords de la tinette et suis obligé de m'arc-bouter au mur. A part les puces, une nuit sans incidents.

14 juillet. — Le lendemain en nous donnant le jus, Duperrier s'écrie : « Gueûleton à midi les gars, Fête Nationale. » Sacré Duperrier, il en a de bien bonnes ! Il ne s'est pas trompé. Nous sommes mieux servis que d'habitude : quelques trognons de choux coupés en morceaux et c'est tout. Le maigre repas et compensé par le plaisir que nous éprouvons à prendre une bonne douche. Elle me donne l'occasion d'exposer mon postérieur en public. Mes genoux ainsi que mes cuisses commencent à se « dégonfler ». Le liquide qui s'y trouve descend petit à petit dans les mollets.

Aux douches j'ai aperçu M. Nédélec, de Saint-Martin, E. Leroux et M. Pinchon, de Penzé. En l'honneur du 14 juillet je donne un concert dans la cellule. Tout mon répertoire y passe. Entre 7 et 8 heures arrêt. Je me suis décidé à consacrer tous les jours une heure à la chasse. Je mets bas le pantalon et, au travail ! Le résultat est d'ailleurs magnifique et c'est par vingtaines que nous attrapons les monstres qui nous dévorent. Je n'ai pas trop à me plaindre ; ma « bidoche » les intéresse moins que celle de Duperrier et de Derrien qui sont littéralement dévorés. Minuit sonne à un clocher des environs. Fatigué d'être mangé je me couche par terre, persuadé que les puces sont nichées dans les planches, résultat satisfaisant car la nuit est meilleure.

15 juillet. — Je commence à m'inquiéter sérieusement de ne recevoir ni nouvelles, ni colis, de la maison. J'arpente la cellule de long en large en

murmurant : « Qu'est-ce qu'ils « foutent », qu'est-ce qu'ils peuvent bien « foutre ». Voilà huit jours que je suis ramassé et personne n'a trouvé le moyen de me faire parvenir un colis. Il n'est pas difficile de savoir que je suis ici à Brest. Ma lettre a dû parvenir à destination ». Duperrier s'efforce de me rassurer : « Les communications sont difficiles ; tes parents ont dû s'égarer sur de fausses pistes, etc... »

J'écris une seconde lettre à un ami de Brest, lui demandant de prévenir ma famille que je suis prisonnier à Pontaniou, que j'attends avec impatience des nouvelles et un colis pour améliorer l'ordinaire. A la demande de Derrien je pousse quelques romances ; cela passe le temps. Par la petite fenêtre de notre cellule nous voyons tous les matins les « fricoteurs » de l'Organisation « Todt » faire leur petite promenade. Je continue à chanter quand ils passent ; l'un d'eux s'arrête et me dit : « Vous chantez bien, Monsieur. »

— Je chanterais bien mieux si j'étais dehors.

— Encore quelques semaines de patience et la guerre sera finie.

Lorsque Duperrier et Derrien rentrent de la soupe je leur raconte ce petit incident qui fait l'objet de notre conversation pendant la fin de la journée. Alerte vers 18 heures. Les sirènes mugissent de tous côtés. Personne ne dit rien ; j'ai l'impression qu'aucun de nous n'est crâne. Nous sommes situés juste au-dessus de l'arsenal. Un immense bâtiment qui touche à la prison a flambé complètement au cours de bombardements. Si les Alliés se mettent à nous lancer des trois ou quatre tonnes, on va rigoler ! Je demande à Duperrier où sont les abris mentionnés sur les consignes. « Eh bien ! nous y sommes ; pour ceux du premier, du deuxième et du troisième ce sont les cellules du bas, les

abris. Quand il y a bombardement tout le monde descend ici. »

Je me suis regardé ce matin dans le carreau de la fenêtre. Ma barbe me donne un air respectable. Mes fesses sont complètement guéries. Je fais de temps en temps quelques mouvements de culture physique pour m'assouplir les reins. La chemisette que je porte depuis quinze jours commence à être dégoûtante. Chaque fois que le gardien vient je lui demande de m'en prendre une dans ma valise. Il fait celui qui n'entend pas et s'en va.

16 juillet. — La nuit a été relativement bonne. C'est aujourd'hui dimanche. Il fait beau. J'entends les cloches de Brest qui sonnent à toute volée ; je pense à la messe de neuf heures à Saint-Martin de Morlaix, ma paroisse, à toute ma famille, aux copains. Je me remémore la promenade que j'ai faite il y a quinze jours avec un de mes camarades résistant, au Dourduff. Je ne pensais pas à ce moment être en cage deux semaines plus tard.

17 juillet. — Nous avons changé de gardien aujourd'hui. Le vieux singe a dû partir en permission. Quelle veine ! Son remplaçant est beaucoup plus chic. Il nous donne au moins le temps de nous laver correctement. Dans le courant de la matinée on nous prévient qu'il faut nous préparer pour la séance de rasage. Tout le matériel est sur une table dans le couloir de la prison. Chacun prend un rasoir à son choix et après s'être bien savonné coupe la barbe qui commence à être drue. Je conserve mes moustaches.

Décidément, la journée passera vite. Nous montons en effet dans la cour pour une promenade. Pas moyen de dire un mot, mais nous voyons le ciel et respirons à l'aise. Nous sommes une vingtaine à la queue leu leu, les mains derrière le dos. Je recon-

nais un pharmacien et un hôtelier (Lebourch) du Huelgoat, Gloaguen, Guivarch, Nédélec... Nous nous faisons des signes de temps en temps, lorsque le gardien tourne le dos et même glissons quelques mots. La cour est entourée de murs très hauts. La promenade dure environ dix minutes, puis c'est de nouveau le cachot. Je chante pour terminer la journée.

18 juillet. — En rentrant du « jus » ce matin, Duperrier, nous a annoncé qu'il avait entendu parler d'un départ. D'après ses calculs et son expérience on ne peut nous conserver longtemps dans la prison, étant donné que les cellules sont pleines. Il faut donc s'attendre d'un moment à l'autre à « mettre les voiles ».

J'ai eu avec Duperrier une petite discussion. Malgré ses opinions un peu différentes des miennes, nous nous entendons sur bien des points : c'est un type intelligent et pas méchant pour deux sous ; je reconnais qu'il a souvent raison et que parmi les braves bourgeois qui défendent actuellement leur porte-monnaie, il y a moins de héros que dans le peuple, qui est toujours prêt à donner sa vie pour un idéal. Nous avons discuté aussi de la Bataille de Belgique et comme il voulait à tout prix faire rejallir la responsabilité de la défaite sur le Haut Commandement, je lui ai démontré par  $a + b$  qu'à l'incompétence des chefs, s'ajoutaient souvent l'indiscipline des soldats. Après la conversation nous nous sommes endormis et ce soir-là, je n'ai pas senti les puces.

20 juillet — Aujourd'hui le garde-magasin est venu me chercher il m'a conduit au quatrième, sous le toit et m'a permis de prendre une chemise dans ma valise. Comme il savait quelques mots de français je lui ai demandé s'il pensait que la guerre

allait durer encore longtemps. Il m'a montré ses cheveux blancs et m'a répondu qu'il était bien pressé de la voir finir, qu'il était grand-père et qu'il était impatient de revoir ses enfants et petits-enfants. Il m'a ensuite glissé un morceau de pain dans la poche et je suis redescendu.

En sortant pour la soupe de 11 heures, j'ai vu quelques valises dans le couloir et j'ai reconnu la mienne avec son inscription sportive C. D. M. J'ai dit à Duperrier :

— Rien d'étonnant que nous partions aujourd'hui ou demain.

Mes présomptions se transforment en certitude, quand vers 16 heures, je vois un adjudant-chef pénétrer dans la cellule. Il consulte une liste et appelle : « Péron, Derrien. » Nous le suivons dans la cour et là nous trouvons une vingtaine de prisonniers nus. Comme les autres nous nous déshabillons. Un major arrive. Pas de doute, nous allons passer une visite médicale. On fait l'appel nominatif : nous sommes 19. Le major, un petit vieux qui a une sale tête, passe devant chacun de nous et se contente de nous demander si nous ne sommes pas malades. A quelqu'un qui l'est vraiment il répond : « Les terroristes ne doivent pas avoir de maladie. » Je me demande à quoi rime cette visite.

Nous nous rhabillons et l'adjudant nous prévient : « Vous allez ce soir quitter la prison qui n'est pas un endroit sûr ; on craint pour vous les bombardements. Tenez-vous prêts, d'un moment à l'autre nous viendrons vous prendre. Le moins de bagages possible, une petite valise sera tolérée. » Nous rentrons dans notre cellule et avertissons aussitôt les voisins que nous allons partir. Au moment de quitter Duperrier je lui remets ma chevalière pour qu'il la fasse parvenir à ma famille. Puis

nous nous embrassons. Un dernier salut de la main à Bothuan, Fave et aux autres et nous voilà réunis dans le couloir central de la prison. Nous allons signer un cahier où se trouve mentionné ce que nous laissons en partant et qui sera remis à la Croix-Rouge. Nous nous mettons ensuite en rang et attendons. Je fais équipe avec le pharmacien, Lebourh et E. Gégaden. Tous les quatre nous avons de l'argent et notre premier sujet de conversation est une fuite possible. A un moment comme nous ne sommes pas en ordre, le sous-officier qui le matin m'a donné un bout de pain, me bouscule brutalement. Il a suffi qu'un supérieur arrive pour que l'infirmier devienne un vrai « Boche ». Le chef de la prison survient et l'on nous distribue des provisions de route.

Le voyage sera long car nous touchons deux pains entiers, un quart de graisse et un saucisson, ce qui équivaut à peu près à huit jours de nourriture en cellule. Nous allons donc au moins jusqu'à Paris. L'interprète intervient à propos pour nous renseigner. D'après les renseignements qu'il a obtenus il croit savoir que nous prenons la direction, les uns de Fresnes, les autres de Villeneuve-Saint-Georges. Son boniment doit être le même à chaque départ. Quand il dit que nous ne sommes pas en lieu sûr dans la prison à cause des bombardements j'ai envie de lui rire au nez, mais je trouve plus prudent de l'écouter sérieusement : il pourrait m'en cuire de me moquer de lui.

Dans la cour nous trouvons une dizaine de feldgendarmes armés de mitraillettes, de grenades et de fusils. Ils sont commandés par un adjudant-chef et attendent. Ce sont sans doute eux qui vont nous convoier car ils sont tous casqués. Une cinquantaine de prisonniers allemands sont alignés par trois. Ils partent, eux, pour les camps discipli-

naires. Brusquement tous les talons claquent. Le capitaine commandant la Feldgendarmerie entre. Il passe l'inspection des différents groupes et s'en va. Nous sommes alors entassés dans des camions boches qui en quelques minutes nous conduisent à la gare. Les quais sont déserts et les habitants qui occupent les immeubles avoisinants ont dû fermer leurs fenêtres et se camoufler chez eux. Le commandant et les différents officiers et sous-officiers de la Gestapo sont là surveillant le départ. Deux femmes que j'ai reconnues pour être Morlaisiennes viennent se joindre à nous. Nous sommes donc vingt-et-un.

A 21 heures, le train s'ébranle. En route pour une destination inconnue ! La dernière peut-être...

---

## CHAPITRE VII

### En convoi

Après quelques minutes de silence j'entame la conversation avec l'un de nos deux gardiens, grand blond qui me semble avoir environ vingt ans ; mais il ne comprend pas le français et me répond à peine ; l'autre au bout du compartiment a la grosse face d'un paysan de chez nous.

Nous sommes donc huit : Moncouteau, Guivarch, Gloaguen, Audrain, un algérien, nos deux gardiens et moi. Le train roule lentement ; à droite et à gauche les gens nous regardent, curieux ou indifférents, à leurs fenêtres, tel ce jeune homme bavardant tranquillement avec son copain. Je voudrais bien être à sa place ! Arrêt d'une heure environ à Landerneau. Impossible de voir qui que ce soit dans la gare dont les quais sont déserts.

Un boche passe bras dessus, bras dessous avec une petite garce du pays. Le couvre-feu est pourtant à dix heures, mais pour certaines filles l'heure ne compte pas. Nous sommes tous anxieux de la direction que nous allons prendre. Allons-nous vers Morlaix ? Pas de lumière dans le wagon. Le train stoppe brusquement. Gloaguen demande l'autorisation de descendre aux pissotières. Le boche d'un geste lui fait signe de pisser par la portière. Il n'en a pas le temps. Le train « redémarre » pour stopper de nouveau une demi-heure après. Le grand



blond qui est à ma gauche nous permet de descendre alors un par un ; il arme son fusil et nous le tient dans le dos, nous faisant comprendre qu'au moindre mouvement il tire. Impossible de fermer l'œil le reste de la nuit. Nous sommes assis sur des banquettes rembourrées en noyaux de pêches, serrés les uns contre les autres, nos gardiens font semblant de dormir, mais, l'un d'eux nous surveille du coin de l'œil. Nous échangeons quelques réflexions banales ne sachant s'ils comprennent le français. M<sup>me</sup> Jeanne ouvre la porte du compartiment voisin. Elle n'a pas froid aux yeux et nous demande comment ça va. Elle se trouve à côté de nous en compagnie de sa bonne Marie-Louise, d'Edouard Leroux et de Nédélec.

Au petit jour nous constatons que nous sommes à Quimper, à environ 1 kilomètre de la gare. Je reconnais en face de moi le champ de courses et le stade Saint-Denis où j'ai disputé plusieurs championnats d'athlétisme. M<sup>me</sup> Jeanne interpelle immédiatement un employé de gare, lui explique que nous sommes des prisonniers venant de Brest et que nous voudrions faire prévenir la Croix-Rouge de notre passage.

« Je vais à bicyclette », nous dit-il... En attendant son retour, nous payant d'audace nous passons dans le compartiment voisin où se trouvent l'adjudant-chef de la Feldgendarmerie, commandant le convoi et son sous-officier. Ils n'ont pas l'air terribles. Marie-Lou parle très bien allemand. Elle a su par de menus services gagner la confiance de l'adjudant-chef. En attendant la Croix-Rouge nous faisons une belote avec des cartes boches.

Vers midi une infirmière est signalée remorquant une poussette ; elle s'approche du wagon, essoufflée. Marie-Lou sert d'interprète entre elle et l'adjudant qui consent à ce que nous soyons ravi-

taillés : pain, saucisson, pâté et même cigarettes. Nous sommes tous en liesse et remercions chaleureusement cette brave infirmière qui nous annonce son retour pour une heure avec du renfort et même... du pinard. C'est en effet toute une légion de jeunes filles de la Croix-Rouge qui, quelque temps après, s'avance vers nous : pommes de terre, miel, pinard, conserves de toutes sortes, un paquet de gauloises à chacun. Rien ne manque. Nous exultons. Après les privations de la prison, c'est magnifique. Nous poussons l'audace jusqu'à descendre de nos compartiments pour les aider. J'insiste près de Marie-Louise pour que l'adjudant et le sergent aient leur part d'attribution. Ils refusent tout d'abord, puis acceptent. Il n'en est pas de même des gardiens de notre compartiment qui s'obstinent dans leur muflerie.

Nous profitons de la complaisance des demoiselles de la Croix-Rouge pour leur glisser « en douce » nos noms et adresses. Les boches regardent, écoutent et ne disent rien. Ils sont pour le moment occupés à autre chose ; ils mangent et leur dinette leur fait oublier le gros pain noir et le maigre saucisson. Le ravitaillement afflue toujours : pâte de fruits, encore des conserves, et pour terminer le repas un viandox bien chaud. Les Quimpérois sont généreux. Si nous revenons un jour, nous les remercierons. Quand toutes les caisses sont vides le petit régiment de la Croix-Rouge s'en va, nous promettant de revenir le soir..., si nous sommes encore là. Lui parti, nous allons à tour de rôle nous laver dans un ruisseau qui coule à proximité.

J'ai fait prévenir de mon passage plusieurs personnes de la ville, entre autres un camarade d'athlétisme, Jo Quémener. A quatre heures, le convoi manœuvre, fait marche arrière et s'arrête

en gare. La Croix-Rouge reparait aussitôt, nous distribue crayons, papier, enveloppes. J'écris immédiatement à ma famille de Carhaix, la rassurant sur mon sort, lui disant que la santé est relativement bonne et que le moral est excellent, ce qui est vrai. Quemener arrive sur les entrefaites. Il semble atterré de mon état. Avec l'autorisation du sous-off., nous conversons ensemble pendant quelques minutes.

Peu de temps après son départ, l'adjudant est appelé au bureau allemand de la gare et vertement réprimandé pour les libertés qu'il accorde. Il revient mécontent, nous fait dire par Marie-Lou que nous exagérons un peu et nous demande de nous tenir tranquilles si nous ne voulons pas l'obliger à supprimer toutes les permissions. Ces menus incidents m'ont donné un violent mal de tête. Fort heureusement quelques minutes avant notre départ une jeune fille m'apporte un petit colis de Quemener et un tube d'aspirine.

Il est 21 heures. La locomotive vient de nous accrocher et doucement nous filons vers le sud. La nuit tombe ; les Quimpérois nous regardent passer sous leurs fenêtres. Nous longeons l'Odet qui roule ses eaux limpides dans sa riante vallée entre les saules. Nous nous assoupissons tous, y compris nos deux gardiens. Ils dorment inclinés, la tête dans leur coin. Je murmure en les désignant : « Le repas a été copieux, il serait si facile, sans les tuer de les assommer, de s'emparer de leurs armes et de bondir dans le compartiment voisin désarmer les deux autres. » Personne n'a l'air décidé à courir ce risque.

Nous allons entrer dans le Morbihan où, dit-on, la Résistance est très forte. Bercés par cet espoir mes camarades s'endorment. Je reste éveillé, prêt à toute éventualité. La région que nous traversons

est boisée, propre à un coup de main. Tout-à-l'heure peut-être le train va stopper et des buissons vont surgir nos libérateurs. Le convoi a dû en effet être signalé et la Résistance avertie. Il commence à faire nuit hélas ! et rien ne vient. Fatigué, j'incline la tête sur Moncouteau et m'endors également. Ce sera peut-être pour demain.

Rosporden ! C'est le nom prononcé par un employé de la S. N. C. F., qui agite sa lanterne. Le train manœuvre ; nous accrochons des wagons et partons. La lune vient de se montrer discrètement et de ses lueurs blanches inonde la campagne. Je reste le nez contre la vitre à regarder défilier le paysage. Petit à petit le convoi réduit sa vitesse. Il y a eu casse par ici. Rien que des maisons écroulées ou incendiées. Pas de doute, nous sommes dans les parages de Lorient. Cette supposition m'est bientôt confirmée. Nous entrons en gare. Je réveille les autres et nous regardons ce pitoyable spectacle de la ville détruite découpant les silhouettes de ses pans de maisons au clair de lune. Nous passons sur un pont métallique et c'est de nouveau la campagne.

Lassé d'être debout, je me rasseois et m'endors. Au réveil — si l'on peut appeler cela réveil étant donné que nous n'avons fait que sommeiller — chacun de nous se tourne et se détourne pour chercher une position favorable au repos, détend une jambe contractée et heurte celle du camarade d'en face qui grogne.

Nous nous trouvons sur une voie de garage en bordure d'un petit bois de sapins. A gauche, un grand pré au fond duquel on aperçoit une mare. La grande ligne passe un peu plus loin. Nous sommes tout étonnés de constater qu'un convoi entier de « Todt » nous précède. Il y a peut-être une vingtaine de wagons sur lesquels sont chargés

grues, treuils, bétonnières, diézels ; deux wagons de voyageurs abritent les ouvriers français et belges et leur famille. Les vrai O. T., les boches en uniforme, sont armés de fusils et montent la garde, pipe à la bouche. A cette troupe hétéroclite nous donnons aussitôt le surnom de « romanos ».

Nos gardiens à tour de rôle vont se laver à une mare. Puis ce sont les prisonniers boches ; l'adjudant nous autorise à faire de même et chacun à notre tour nous y allons. A un employé de gare passant à bicyclette près du convoi nous demandons de signaler notre présence à la Croix-Rouge d'Auray et de bien lui expliquer que nous sommes vingt-et-un prisonniers français venant de la prison de Pontaniou. Peu de temps après une petite dame brune ( la femme du chef de gare) arrive avec soupe, viande et pommes de terre ; elle est aidée de deux employés : « Vous ne repartirez pas cette nuit, nous disent-ils car la ligne est coupée. »

Les nouvelles des opérations militaires qu'ils nous donnent remplissent notre cœur d'allégresse. Ils affirment également que nous n'arriverons jamais jusqu'à Paris tant les communications sont difficiles. Je prends un des employés à part et lui exprime notre désir à tous de rester le plus longtemps possible en Bretagne où nous serons toujours bien secourus. Il répond que notre présence va être signalée à la Résistance dont il fait partie et qu'ils vont mettre tout en œuvre pour nous bloquer dans le charmant petit coin où nous nous trouvons.

L'après-midi, M<sup>me</sup> Jeanne et Marie-Lou vont avec l'adjudant-chef jusqu'à la ville. Elles reviennent tard dans la soirée et nous disent en riant que les Alréens les ont regardées d'un air sévère les prenant pour des « poules à boches ».

Durant mon insomnie provoquée par les gardiens qui circulent, je me rappelle les inscriptions lues sur les murs de la Feldgendarmerie à Morlaix et sur ceux de la Gestapo à Bonne-Nouvelle. Il fait beau le jour... mais la nuit est très fraîche. Quelques-uns parmi nous ont des couvertures, ce n'est pas mon cas. Pour me protéger les jambes j'enfile un second pantalon. J'ai un peu moins froid. A l'aube, nous nous réveillons transis. Les prisonniers boches sont déjà dehors et se chauffent dans le petit bois de sapins autour d'un grand feu qu'ils ont allumé. Je vois au milieu d'eux le pharmacien, Lebourh et quelques autres. Ils sont dehors : pourquoi pas nous ? Nous les imitons et allons nous chauffer.

Le soleil monte à l'horizon. Journée splendide en perspective ! C'est dimanche : je voudrais suivre ces jeunes gens et jeunes filles qui en costumes clairs et robes à fleurs se rendent à la messe. Ils ne savent pas probablement que nous sommes de pauvres prisonniers et nous classent dans la même catégorie que les « romanos » de la Todt.

Le « jus » arrive vers huit heures. L'équipe de service a changé. Plusieurs jeunes gens et jeunes filles de la Croix-Rouge font la distribution. Je cause à un étudiant, charmant jeune homme, René Caudel. Je le prie de signaler ma présence dans le convoi au Directeur du « Pauvre Diable » d'Auray qui préviendra ma famille de mon passage. Il me promet de faire la commission.

Après la toilette, je m'entretiens assez longuement de résistance et surtout d'évasion avec Lebourh et le pharmacien, tous deux du Huelgoat. Nous nous racontons mutuellement les motifs et les circonstances de nos arrestations. Pour ce qui est de l'évasion, nos vues sont partagées. Lebourh, comme moi, est d'avis de ne pas quitter la Breta-

gne et de tenter l'évasion avant Nantes. Le pharmacien, lui, trouve qu'il est stupide pour le moment de s'enfuir ; si nous fuyons nous allons exposer le convoi à de sévères sanctions ; tous ceux qui resteront perdront la grande « liberté » qu'ils ont actuellement. Je réponds que l'endroit où nous sommes est admirablement placé, que nous pourrions nous faire aider par la Résistance très forte ici, surgissant de nuit à l'improviste et permettant notre évasion. Cela n'irait certes pas sans risques. Mais qui veut recouvrer sa liberté ne doit pas craindre le péril.

Le pharmacien nous quitte un moment. Lorsqu'il revient il réunit tout le convoi et dit textuellement :

— Je viens de me mettre d'accord avec l'adjudant-chef pour que tout le temps passé ici nous ayons pleine liberté. Je me suis porté responsable du convoi et me suis engagé à ce que personne ne s'évade. »

Il va tout de même un peut fort de donner sa parole et la nôtre sans nous avoir consultés. Notre conversation a dû le « travailler » : comme il a cru faire pour le mieux je ne dis rien, mais je préviens Lebourh que si je ne m'évade pas pendant l'arrêt du train, je reprendrai mes droits dès la reprise de la marche. J'estime en effet que l'évasion est un devoir. S'il plaît à quelques-uns de retourner en cellule, c'est leur affaire !

Un abbé muni d'un brassard vient nous voir apportant des cigarettes. René Caudel nous donne les dernières nouvelles de la Radio et nous promet un communiqué écrit pour le soir. « J'accroche » l'employé de gare qui m'a dit faire partie de la Résistance. Je le renseigne sur le nombre de gardiens ; la nuit dernière deux sentinelles gardaient nos wagons et deux Todt en faction plus loin surveillaient leur convoi. Après avoir noté ces divers ren-

seignement dans sa mémoire, l'homme déclare que ses copains et lui tenteront vraisemblablement quelque chose cette nuit.

Après le repas, nous allons nous allonger sous le petit bois. Le soleil chauffe dur, mais sous les arbres nous sommes confortablement installés; un vent léger agite les branches. Nous sommes répartis en petites colonies; chacun a pris son coin de bois. Parmi les prisonniers boches, il y a en effet des Russes blancs, des Autrichiens, des Tchèques. Ils sont là pour indiscipline, vol, désertion. Un sous-officier, marin, de très bonne mine, se tient à l'écart. D'un coup de couteau, il a tué un de ses copains — histoire de femmes. — Il est, paraît-il, condamné à vingt ans de prison. Un certain Youp et un marin, tous deux condamnés à mort, discutent au milieu d'un cercle d'auditeurs. Pour des futurs fusillés, ils n'ont pas l'air de se tracasser.

Marie-Lou écoute d'une oreille attentive toutes les conversations et nous les rapporte. En ce moment elle lave la chemise et les chaussettes de l'adjudant-chef; elle lavera ensuite notre linge à la maison de garde située à trois cents mètres cependant que sa patronne répare les chaussettes. Certains de nous lisent, d'autres jouent aux cartes. La plupart allongés en rond discutent. Moncouteau me prête sa couverture et pour rattraper le sommeil de la nuit, je m'écarte un peu des groupes et je dors.

Je suis réveillé vers six heures : « A la soupe, Péron. » Nos anges gardiens sont là et ont commencé la distribution. René Caudel nous apporte le communiqué imprimé : Coup d'état en Allemagne, Hitler a été raté de peu. — Commencement de révolution. — Avance rapide des Russes en Prusse-Orientale. — Ces nouvelles nous mettent en appétit. Je dis à Moncouteau de les faire connaître aux



boches. Il faut démoraliser le convoi. Il s'y prend très adroitement. De mon côté, je vais prévenir deux femmes de la « Todt » qui répandent aussitôt la nouvelle chez les « romanos ».

Tout le convoi est immédiatement au courant des événements. L'adjudant-chef et l'officier des « Todt » confèrent entre eux. Ils semblent assez inquiets. L'adjudant n'a d'ailleurs pas caché son désir de nous voir quitter le coin. A six heures trente, nous sommes informés que le départ est ajourné. Nous n'en soufflons mot aux boches qui baragouinent à l'écart. Peu avant sept heures le chef réunit ses hommes. Conseil de guerre d'une dizaine de minutes ! Quelque chose a-t-il filtré ? Je n'en sais rien. En tout cas la garde est doublée et une patrouille part en expédition dans la campagne. Les « Todt » placent des pétards signaleurs dans les parages du convoi. Ils ont tous une peur bleue des « terroristes ». Nous nous sommes installés sur le côté gauche de la voie, en plein soleil. Après avoir terminé le repas chacun de nous pousse sa petite romance récompensée par une embrassade des jeunes filles de la Croix-Rouge. Ces petites fantaisies ne nous empêchent pas de suivre le manège de nos gardiens assez soucieux.

Je rejoins la bande de camarades réunis sous les pins. Le soleil commence à descendre ; c'est le meilleur moment de la journée. Un cercle s'est formé autour d'un marin et d'un soldat qui font de véritables tours de force et d'adresse. Ils sont aussi prisonniers. Le marin, garçon admirablement bâti, fait le clown de façon remarquable ; l'autre, un petit gringalet, se désarticule et fait des acrobaties dignes du cirque Pinder. Tout le convoi, « romanos » compris, se trouve bientôt réuni autour des deux phénomènes et chacun applaudit à leurs exploits. On pourrait se demander en nous

voyant ainsi rire si nous sommes bien des prisonniers. Vers dix heures trente, comme la nuit vient, l'adjudant-chef d'un coup de sifflet met fin à nos ébats et donne l'ordre de rentrer au bercail.

Désirant être allongé quelques heures pour passer une bonne nuit, je demande d'aller trois compartiments plus loin où il n'y a personne. Marie-Lou traduit ; le chef accepte. Je prends donc ma valise et vais m'installer. Je sommeille déjà quand je me sens violemment tiré par le bras. Mon jeune gardien est là. Il me raconte quelque chose et me fait comprendre, me montrant six doigts, qu'il veut nous avoir tous sous la main. Le chef arrive fort à propos pour clore la discussion et me laisser où je suis.

Le jeune acrobate de tout-à-l'heure vient quelques instants après me rejoindre accompagné d'un copain (son gardien). Ils ont tous deux une bonne tête. Ce sont des Autrichiens. Ils parlent quelques mots de français. Je leur raconte les traitements qu'on m'a infligés en tant que « terroriste ». Ils me répondent : « Très mauvais pour nous la Gestapo aussi. Nous avons été incorporés de force et nous sommes pressés de rentrer dans notre pays. » Le petit est de Vienne ; je fredonne quelques airs de Strauss, il m'accompagne en allemand. Sa voix est juste et bien timbrée. Nous faisons plusieurs duos. Dans le compartiment voisin les camarades ne dorment pas. Nous les entendons applaudir. Nous ne chantons pas dans la même langue, mais chacun de nous met son cœur dans la magnifique musique que sont les chants viennois. Nous terminons notre petit concert par : *Bonne nuit, Maman, bonne nuit*. Nous regardons par la portière dans le vague en chantant cette mélodie toute simple (*bonne nuit, Maman, bonne nuit*) ; c'est sur cet air nostalgique que je m'endors pensant à ma

chère maman, qui là-bas, dans la solitude de sa maison vide, se demande certainement où je suis à cette heure. Les étoiles brillent dans le ciel sans nuages ; je prie Sainte-Anne, toute proche de nous, de donner du courage aux miens et de conserver la force de volonté qu'elle m'a donnée le 7 juillet. J'en aurai besoin.

Nous sommes tous tirés du sommeil par un ronronnement assourdissant. De grosses formations anglo-américaines passent avec un bruit de tonnerre. Bientôt les projecteurs s'allument en direction de Lorient et de Saint-Nazaire et la D. C. A. entre en action. Pendant une grande heure les avions alliés se succéderont sans interruption. Quelques-uns, isolés, passent plus bas que les autres ; nous cherchons en vain à les apercevoir et nous nous demandons par moment s'ils ne vont pas se délester sur nous de quelques bombes. Ils filent vers le sud, Bordeaux probablement. Cette démonstration de forces impressionne considérablement les gardiens. Ils ont tous compris depuis longtemps qu'ils n'étaient plus capables d'opposer une résistance efficace à l'aviation alliée.

L'adjudant nous interdit de bouger, mais si pour une raison quelconque nous sommes repérés et bombardés, je ne lui demanderai par la permission de fuir. La dernière vague passe vers trois heures du matin. Quand tout est redevenu calme, chacun reprend son sommeil.

Au réveil il fait encore frais. Rien d'extraordinaire pendant la matinée. A dix heures cependant quelques chasseurs surgissent. Ils passent à trois cents mètres du convoi au ras des arbres, sans nous voir. A quelques kilomètres de là nous les entendons mitrailler, un poste probablement, car quelques minutes après nous voyons une épaisse fumée monter vers le ciel. A l'arrivée des avions

nos gardiens n'ont pas eu à donner d'instructions ; eux comme nous ont pris la poudre d'escampette dans le bois. Celui qui est à côté de moi n'a cependant pas perdu le nord et en criant en allemand, a armé sa mitrailleuse. L'alerte passée, l'adjudant nous compte rapidement ; il en manque un que nous ne tardons pas à dénicher, allongé, transi de peur, sous un wagon, c'est un algérien !

Le reste de la matinée se passe sans incidents. En même temps que la soupe, la femme du chef de gare nous donne l'assurance que nous passerons la journée ici. Une machine est en effet arrivée pour nous remorquer, mais il n'y aura pas de charbon. Le curé est venu nous voir hier, nous a distribué quelques livres. Je commence à lire, mais ne puis fixer mon attention. Pendant que les autres conversent je vais m'asseoir à l'écart sur un tronc d'arbre et ne pense qu'à une chose : m'évader !

L'après-midi alors que nous sommes éparpillés sous le petit bois, Youp, le condamné à mort, s'éclipse : on ne le reverra plus. Depuis la veille au soir nous étions au courant de ses intentions d'évasion. Je suis un des premiers à me rendre compte de son départ, mais ne souffle mot à personne. Les prisonniers allemands parlent entre eux. Tout a été bien combiné. Eux aussi savent que leur camarade vient de partir ; les sentinelles de leur côté doivent être dans le coup, car, pendant que Youp fuyait à droite, elles surveillaient la gauche du convoi. Une heure se passe. Un employé de gare arrive et me prévient que lui et ses camarades vont tenter quelque chose cette nuit. Il nous recommande de nous tenir prêts à fuir rapidement et même, si besoin est, à donner un coup de main. J'ai à peine le temps de lui glisser quelques mots qu'il est parti. Entre temps l'adjudant qui s'était absenté rentre. Il jette un coup d'œil à droite et à

gauche et s'aperçoit bien vite que Youp n'est pas à côté de son copain, le marin. Il interroge les sentinelles. Ensemble, ils font une petite patrouille à l'intérieur et autour du bois ; rien. Même manège de l'autre côté de la voie. Résultat identique ; toujours rien. Le chef interroge également les différents groupes de prisonniers : ils n'ont rien vu ; ils dormaient ou jouaient aux cartes... La comédie est assez bien jouée. Tout le monde à présent est au courant de l'évasion. Quelles seront les sanctions... Après tout c'est un prisonnier boche qui a fui, nous n'avons rien à y voir.

Pour le moment le chef ne fait pas grand bruit. Mais par groupes de trois, les gardiens partent dans différentes directions. La soupe vient à point changer le sujet de nos discrètes conversations. Les patrouilles rentrent... bredouilles naturellement. Depuis une heure et demie, l'évadé a pu faire du chemin. Première mesure disciplinaire, — il fallait s'y attendre — nous recevons l'ordre de rentrer immédiatement dans les compartiments. Avant de monter je vais, mine de rien, demander à un des réfugiés que nous remorquons depuis Rosporden de charger la maison de garde d'avertir la Résistance qu'elle ne bouge pas, car, il y a du nouveau. Inutile, en effet, que ces braves gars viennent se faire casser la figure et peut-être nous la faire casser, en tombant sur une garde solide ! Pourvu que la commission soit faite !

Marie-Lou vient nous prévenir que le chef est furieux : « C'est nous, prétend-il, qui avons conseillé à Youp de fuir. Tout a été combiné avec la Croix-Rouge à laquelle nous passons des lettres sans sa permission. C'est de notre faute si le convoi ne part pas, etc., etc... » Marie-Lou avec beaucoup d'à-propos et de naturel lui répond que Youp étant Allemand intéresse très peu les prisonniers fran-

çais et qu'un condamné à mort comme lui n'était pas assez surveillé. L'adjudant se rend parfaitement compte de ses torts, mais il lui faut des responsables et il lui paraît normal de nous désigner. Guivarch et le grand brestois sont appelés dans le compartiment voisin et subissent un véritable interrogatoire. L'adjudant veut à tout prix que pendant la nuit le Ploujeannais et le Boche aient discuté d'évasion. Guivarch se défend comme il peut, mais devant la mauvaise foi évidente de son interlocuteur, il n'a pas grand chose à faire. Il reconnaît avoir parlé à Youp pendant l'alerte de la nuit passée, mais c'est tout ! Rien à faire. Le « juteux » est buté. Guivarch revient assez inquiet des suites possibles de l'affaire. Nous le rassurons de notre mieux.

A l'heure de s'installer pour la nuit, je me paie l'audace — histoire de voir la réaction du chef — de demander à dormir où j'étais la nuit passée. Marie-Lou traduit mais je me fais renvoyer brutalement. Je reste donc dans le compartiment et me place à côté de Moncouteau. Nous sommes les seuls dans notre compartiment, Moncouteau et moi, à être au courant de l'attaque préparée par la Résistance. La Maison de Garde a bien été prévenue. Aura-t-elle le temps de décommander l'attaque !

Le jour baisse. Je n'ai pas l'idée de dormir. Les autres se sont installés. Nous sommes tous tirés de l'assoupissement où nous étions, par un cri perçant, dans le wagon d'à côté. Je serre très fort le bras de Moncouteau en murmurant : « Ça y est, ce sont eux. Ça va barder. Attention, pas de bêtises, ne bougeons pas ! » Nos deux gardiens se sont dressés immédiatement et ont armé leurs mitraillettes. Un peu de confusion règne dans les autres compartiments. Rien ne se passe. Fausse alerte. Un

dormeur qui était allongé dans le filet à bagages est tombé et a poussé un cri. Nous nous sentons « accrochés » un moment après et nous filons du petit bois ; nous y étions pourtant bien ! Je m'endors.

25 juillet. — Il fait grand jour quand je me réveille. Nous sommes arrêtés dans une petite gare, à Malansac. Les boches sont descendus pour se laver. Pour nous la question ne se pose plus. C'est un prisonnier allemand qui s'échappe, ce sont les prisonniers français qui subissent les conséquences. Le chef de gare français de Malansac, n'est guère aimable pour nous. Il ne doit pas être très germanophile. Le convoi l'embête, il voudrait le faire filer sur Redon. Ses désirs se réalisent ; à dix heures nous y arrivons.

Beaucoup de pagaille dans cette gare. Les cheminots allemands semblent débordés. L'un de nos gardiens se moque du chef de gare allemand qui passe à proximité. L'autre ne prend pas bien la plaisanterie. Une dispute s'engage entre eux. Nous rions tous, l'adjudant compris. Sur les entrefaites un sous-officier de la gare vient trouver le chef du convoi, lui demande sa feuille de route et lui parle un instant. Moncouteau dit qu'en voyant la destination, le boche a souri : « Nous ne sommes pas encore arrivés ! » Une sirène mugit à ce moment ; les employés et les civils se hâtent vers les abris. L'adjudant-chef malgré les conseils de son collègue de la gare, nous interdit de bouger. Après tout, mourir ici ou ailleurs... Quelques bombes sur la gare nous permettraient peut-être de fuir ! Ce raid n'est pas pour nous. La fin de l'alerte vient de sonner et nous tranquillise. M<sup>me</sup> Jeanne, comme d'habitude, veut faire prévenir la Croix-Rouge, mais rien à faire, le chef de gare s'y oppose.

J'imité un camarade qui se rase et me débarrasse d'une barbe de quinze jours. Si l'occasion de fuite se présente, j'aurais moins l'air d'un bandit. Quand je reviens dans le compartiment, bien rasé, bien peigné, le sous-officier me demande si j'ai l'intention de faire une promenade en ville cet après-midi. Avec un sourire, je réponds : « Peut-être. » Il a dû par la suite songer plusieurs fois à ma réponse. Nous quittons Redon vers midi et filons sur la grande ligne Quimper-Nantes.

Soleil magnifique ! Nous nous sommes mis aux portières et regardons le canal de Nantes à Brest rouler ses eaux calmes dans une large plaine. Le bétail pour se préserver des rayons ardents du soleil s'est allongé près des haies et rumine paisiblement. Sur la route quelques cyclistes passent nous faisant des signes amicaux. Plus que jamais s'impose à mon esprit l'idée de fuir. Etre libre !!! Pouvoir courir dans cette riante campagne. Etre un homme comme les autres ! Le train roule... roule... Il ne marche pas bien vite ; 35 à 40 kilomètres à l'heure peut-être, direction Nantes. A Auray j'étais décidé à ne pas quitter ma chère Bretagne ; il ne faut pas que je la quitte. Moncouteau est assis dans un coin, le nez contre la vitre. Je le regarde et lui dit en souriant :

— Bonne vitesse pour sauter !

Il hoche la tête :

— J'aime autant que ce soit un autre que moi.

Je suis tout agité. A ce moment précis ma résolution est prise. Je peux dire franchement que si une force supérieure m'a empêché sous la torture de dénoncer mes camarades, j'ai senti la même force me pousser irrésistiblement à l'évasion. Sans perdre un instant je noue bien fort mes lacets de souliers. Je passe dans le compartiment voisin et



demande un morceau de papier à Marie-Lou pour aller aux waters. Simple tactique ! J'entre dans la seconde moitié du wagon. Le premier compartiment est occupé par deux prisonniers allemands, sans arme par conséquent ; le second par un belge de l'Organisation Todt qui venait mendier sa nourriture quand nous étions à Auray et qui sourit en me voyant approcher. Le convoi vient de s'engager dans une tranchée ; je me mets à la portière de gauche. Rien à faire pour sauter de ce côté là ; je me romprais les os sur l'autre voie. M<sup>me</sup> Jeanne s'est penchée elle aussi à la portière un peu plus loin et m'interpelle :

— Vous êtes en promenade ?

J'incline la tête. J'ai peur que l'adjudant ne me fasse réintégrer le domicile. Je me penche à la portière de droite. Le train a ralenti. Nous passons sur un pont métallique. Des bombes sont tombées pas très loin et ont creusé de vastes entonnoirs. La voie monte faiblement. Les deux locomotives sifflent et « grognent » en arrachant le convoi. A l'aide du genou je baisse la fermeture de sécurité et doucement je tourne le loquet de la serrure. Le Belge a suivi le manège. Nous nous regardons, sérieux, les yeux dans les yeux. Il a compris tout de suite que je veux m'évader.

Que va-t-il faire ? Appeler et prévenir les boches... Non. Il ne fait rien. Je lis dans son regard et devine sa pensée : Lui aussi hoche la tête semblant me dire que je vais commettre une folie. L'expression de ma physionomie doit lui prouver que ma résolution est irrévocable : sans un mot il se lève et va s'accouder à l'autre fenêtre. Je pousse légèrement la portière : ça va ! J'ai à ce moment conscience que de la partie qui va se jouer dépend ma vie. Et le train continue à rouler.

« Je n'ai qu'une chance sur cent d'en sortir », et pourtant j'ai confiance. Je ne pense ni à la chute, ni aux balles ; à rien sinon à l'action. Je suis maintenant sous un pont. Les machines amorcent un virage. Je vois le chauffeur qui se penche et regarde en arrière. Le remblais à droite est couvert d'acacias et de ronces. Ni barbelés, ni fils de fer ; une chance ! C'est là que je vais rouler. Au bas du remblai beaucoup de broussailles et en face une petite colline piquée d'arbustes au feuillage touffu. Le coin est idéal pour le saut de la mort. Ce n'est plus qu'une question de secondes... et le train roule toujours. Je recommande mon âme à Dieu, une pensée pour ma mère et tous les miens : ça y est. Brusquement j'ai repoussé la portière et après m'être ramassé moi-même je bondis les bras en avant. Pendant le saut dans le vide, une seule idée : me relever et courir à toute vitesse dans le sens opposé à la marche du convoi. Je touche terre violemment. Je roule plusieurs fois sur moi-même. J'entends des cris, un strident coup de sifflet et le « taca-taca-tacata » des mitraillettes. Je suis déjà debout ; rien de cassé ; rien de foulé.

D'un bond je saute une haie ; un petit sentier longe la voie, je m'y précipite en courant. Le convoi a dû stopper, car, j'entends les « tious » caractéristiques et je sens les balles siffler de tous côtés dans les branches. Ma course me fatigue ; j'ai de la bave qui coule des deux côtés de la bouche. Tout en courant, d'un revers de manche, je l'essuie. Catastrophe ! Une rivière : elle est heureusement à sec. Je prends mon élan et je saute. Je manque l'autre berge et m'enfonce jusqu'aux genoux dans la vase. Impossible de m'en dépêtrer. Les coups de feu se rapprochent : « Sainte Anne, sauvez-moi ! » Je ne puis récupérer mes souliers qui restent au fond des trous, mais à force de volonté je réussis

à accrocher quelques herbes et à sortir de cette mauvaise passe. Je prends quelques secondes pour rouler mon pantalon recouvert d'une boue grasse autour de mes mollets et je l'entoure de mes chaussettes. Les coups se font de plus en plus rapprochés. Le train semble revenir en arrière ; il faut repartir. Une petite maison : un homme et une femme en sortent demandant ce qui se passe. Tout en courant, je les interpelle : — Où fuir ? Ne dites pas que vous m'avez vu !

J'entends vaguement qu'ils sont réfugiés et ne connaissent pas le pays. Les balles sifflent toujours. J'escalade une petite colline. Malédiction ! Je tombe sur un mur de ronces. Je me retourne pour repartir d'un autre côté. Trop tard : le convoi est derrière moi à ma hauteur. Je vois un des gardiens épauler. J'entends un sifflement. Je lève les bras et me laisse tomber. Manqué ! La balle éclate à dix centimètres de mon pied. A l'aide des mains et des bras j'écarte ces épaisses ronces dont les épines me blessent et je continue ma marche. Repris, je serais tué comme un chien ! Je pense aux miens et je continue ma progression. Il faut à tout prix gagner la partie. Je suis bientôt obligé de ramper ; les fouillis de ronces qui m'entourent sont infranchissables. Je tombe dans un trou d'où seule ma tête émerge. J'ai toutes les peines du monde à en sortir ; mes pieds me font mal, mais il faut aller de l'avant.

J'arrive enfin à quelques mètres d'une route, au sommet de la colline. L'endroit est découvert. Toujours en rampant, je m'approche d'une petite barrière de bois : je l'ouvre. Je suis sur une route. Je me redresse et part en courant. Je passe dans un petit hameau : hommes, femmes et enfants me regardent effarés. Je tourne à droite sur le parapet du pont de chemin de fer sous lequel j'ai passé

tout-à-l'heure. Trois hommes sont assis. Ils portent des brassards de Défense Passive :

— Où fuir, les gars ? Je suis prisonnier, je viens de sauter du train ; les boches me poursuivent.

— Descends à droite sur les bords du canal. Tu peux te cacher dans le marais ; s'ils n'ont pas de chien, ils ne te trouveront pas.

— Ne dites pas que vous m'avez vu.

Je reprends ma course m'efforçant de régulariser mon souffle et mes foulées. J'aperçois bientôt une plaine couverte de roseaux. Je dévale la colline, mais après avoir fait quelques mètres dans les hautes herbes, je tombe épuisé. Je reste un bon moment ainsi, conscient seulement de mon extrême fatigue. Je crois qu'en parcourant ces trois kilomètres de cross, j'ai battu bien des records !

J'entends soudain un chien aboyer. M'aurait-on suivi ? Tout semble calme. Je m'enfonce dans le marais. Les roseaux sont très hauts : je puis rester debout. J'avance doucement en les écartant et les refermant aussitôt derrière moi. Malgré les douleurs très vives ressenties aux mains, à figure et surtout aux pieds, je ne puis m'empêcher de penser aux histoires invraisemblables que je lisais il y a une dizaine d'années : il était question d'Indiens et de Gauchos dans la pampa ! Ce n'est pas la pampa, ce ne sont plus les indiens, mais la situation est la même ! Je suis au milieu du champ. Depuis le hameau les coups de feu ont cessé. Les oiseaux chantent. J'entends un paysan qui crie pour faire avancer son cheval. Je tombe évanoui.

Le bruissement des roseaux agité par le vent me réveille. Je m'approche en rampant de la lisière du marais. Un homme, à vingt mètres de moi, assis sur une faucheuse, travaille, c'est lui que j'ai entendu tout-à-l'heure. Je lui fais : « psitt... psitt... »

Il regarde de mon côté, me fixe un instant, puis sans plus s'occuper de moi reprend son travail. N'osant m'aventurer sur terrain découvert je lui fais signe d'approcher, mais il continue comme s'il ne m'avait pas vu. Cette attitude m'inquiète. Les Allemands me suivent peut-être ; lui les a vus et pour ne pas me signaler ne répond pas. Je gagne l'extrémité du marais. Je sors des roseaux et j'aperçois un champ entouré de deux talus d'arbustes. Deux secondes d'hésitation !... et en courant, à toute vitesse, je le traverse dans toute sa longueur. De l'autre côté, une grande plaine toute nue. Je fais environ trois cents mètres en rampant dans un ruisseau à sec m'aidant des coudes et des jambes. J'arrive près d'un arbre d'où l'on peut surveiller tout le coin. Un dernier effort, et après m'être assuré de ma solitude dans les parages, je me hisse jusqu'au sommet : « Parfait mon observatoire ! » Le tronc a été scié à mi-hauteur et forme siège ; les branches assez touffues doivent me cacher. De là, j'aperçois le pont métallique et la ligne de chemin de fer où le convoi a passé tout-à-l'heure. La Providence m'a bien conduit. J'ai sauté à droite du train et après trois kilomètres de course, je me retrouve à gauche. Quelle heure peut-il être ? Je m'essuie le visage. Un train passe sur la voie. « Ça y est ! La première manche est gagnée. Le convoi me croyant mort ou loin dans la campagne a filé. » J'appuie la tête contre les branches et m'endors.

---

DEUXIEME PARTIE

**LIBRE !!!**

## CHAPITRE PREMIER

### Les braves gens

Des cris perçants me réveillent. Deux enfants et une vieille femme passent sous mon observatoire, gardant des vaches. Il doit être assez tard, car le soleil commence à décliner. Fini le repos, il faut agir et agir avec prudence. Je descends de l'arbre et interpelle la femme. Elle a un mouvement de recul :

— Ne craignez rien, Madame, je viens de m'évader d'un convoi de prisonniers. Comment puis-je gagner les fermes qui sont en face ?

— Mais vous ne pouvez pas passer, Monsieur, il y a le canal qui vous sépare de Fégréac ; longez les roseaux et vous allez voir à votre droite la ferme la plus proche.

Je lui demande quelques renseignements sur les gens de cette ferme et lui fait promettre ainsi qu'aux deux gosses de garder secrète notre rencontre.

— Ne craignez rien, Monsieur, les enfants ont leur père en Allemagne, ils ne diront rien.

Je pars en hâte vers l'endroit qu'elle m'a indiqué et aperçois à travers les arbres les cheminées de la ferme. Je m'en approche prudemment. Qui vais-je trouver ? Il faut se confier à quelqu'un. Allons !... à la grâce de Dieu.

Je pénètre dans la cour. Un homme en bras de chemise chauffe un four à pain. J'avance vers lui et lui raconte mon histoire. — Il a bien entendu les coups de feu. — Tout en m'écoutant il continue son travail. Une femme arrive portant dans une brouette quelques paniers remplis de pâte. Leur pain doit être bon et me fait envie. Je découds la doublure de mon veston et en retire un des billets de mille francs :

— Tenez, soyez rassuré ; je suis un « terroriste » pour les Allemands, mais pas pour vous.

La glace est rompue entre nous. J'ai gagné leur confiance. La femme dit à son petit garçon qui vient d'approcher de me conduire à l'étable par derrière la maison. Je suis le gosse et par un petit jardin nous pénétrons dans le cellier, puis dans la cuisine. Un bon verre de « goutte » me ravigote ; le pain, le beurre, la viande sont déjà sur la table. Je bois successivement plusieurs verres de cidre. Je suis très altéré. A l'aide d'une aiguille, j'enlève une par une les épines qui me sont entrées dans les pieds et les mains. Je me lave la figure et me peigne. Déjà plus présentable ! Je demande la carte du département. Je situe le village le plus rapproché, Séverac, dont je ne suis qu'à trois kilomètres et détermine la route qu'il va me falloir suivre pour arriver à Vannes où je pourrai me cacher. Question primordiale avant de m'aventurer sur une route : les papiers d'identité. Je suis, en effet, sans porte-feuille, donc sans papiers et il me faut quitter la région le plus rapidement possible. Si le chef du convoi a signalé mon évasion à Redon ou à Pontchâteau par téléphone, demain la campagne peut être battue par la milice ou la Gestapo.

Une amie de mes logeurs, mise dans le secret, vient m'apporter une vieille paire de souliers bien pro-



pres ; les trous ne se verront pas trop, car, la fermière me fait cadeau de chaussettes noires. Toujours sur recommandation de ces braves gens j'écris au curé de Sévérac, lui demandant, dans l'impossibilité où je suis de me déplacer, d'avoir l'obligeance de venir me voir. Comme référence je lui parle du collège de Saint-Pol et de mon ancien supérieur, actuellement Evêque de Poitiers.

La nuit tombe ; les deux domestiques rentrent. Le bruit de mon évasion circule déjà aux alentours. Pour la sécurité de mes logeurs et la mienne, il est nécessaire que je parte demain matin. Ne voulant à aucun prix leur créer d'ennuis, je veux passer la nuit dans le bois voisin. Ils s'y opposent. Pendant le repas mon plan de départ est préparé. La réponse du curé arrive sur les entrefaites. Il ne peut se déplacer, mais m'attend demain matin à l'école des filles. Après avoir raconté mes aventures, vers dix heures, je monte me coucher dans le grenier où l'on m'a dressé un lit de foin. Monsieur Juin — tel est le nom de mes logeurs — m'indique une porte de sortie sur la campagne en cas de danger. Braves gens !... Ils savent cependant qu'ils courent des risques terribles en m'hébergeant, mais je n'ai senti ni hésitation, ni réticence chez eux. C'est beau !... Ils rachètent par leur dévouement et leur mépris du danger l'égoïsme dégradant de beaucoup de Français. Pas de manière, pas de grands mots, mais une hospitalité simple, familière, qui fait grand bien au malheureux évadé que je suis. Après une fervente prière de remerciements, je sombre dans un sommeil lourd, mais réparateur. Le plus gros du travail a été fait.

Le soleil est déjà haut quand je me réveille. Alons debout !... Le combat pour la liberté continue. Tout le monde est sur pied depuis longtemps dans

la maison. Le mari et les domestiques sont partis aux champs. La patronne s'approche un grand bol de café au lait et une bonne tartine. Pendant le déjeuner elle me prépare quelques victuailles pour la route. Je suis prêt. Avant de partir, je me fais bien expliquer la route jusqu'à Sévérac. Pas de boches à moins de cinq kilomètres dans la campagne, sauf à Sévérac, où ils vont sans cesse à la gare pour le ravitaillement. Au moment de quitter j'insiste près de la femme pour qu'elle accepte de l'argent. Inutile ! Son beau-frère est prisonnier en Allemagne et, en de telles circonstances elle voudrait pour lui, la même sollicitude qu'elle m'a témoignée. Après avoir chaleureusement remercié mes hôtes, je quitte la ferme sans être vu et à travers champs, je gagne le moulin qui sur la colline est mon point de repère.

Bientôt, j'aperçois le clocher de Sévérac. Je n'ose m'aventurer sur la grand'route ; aussi pour parvenir au village qui me paraissait à deux kilomètres je dois mettre un temps considérable et sauter bien des talus. J'arrive à côté de la gare. Emotion ! Des charrettes en sortent, conduite par des boches. D'un air détaché je les frôle. J'entre dans le village. Je passe devant l'église et me dirige vers l'école des filles que je reconnais au signalement donné. Une bonne sœur vient m'ouvrir. Je lui dis être attendu par le curé. Elle me fait entrer dans un petit parloir et peu de temps après la porte s'ouvre. Le curé de Sévérac entre : soixante-cinq ans environ, grand, assez large, cheveux blancs, un bon regard. J'ai tout de suite la certitude d'avoir affaire à un brave homme :

— Asseyez-vous, mon ami. Que puis-je faire pour vous ?

Je lui raconte toutes mes aventures qu'il écoute sans rien dire. Quand j'ai fini, après quelques ins-

tants, il me dit : — Rien ne prouve la véracité de votre récit. Beaucoup de mauvais sujets courent actuellement les campagnes, font les pires méfaits et se prétendent patriotes. Ecoutez ! Je connais quelques personnes à Morlaix, entre autres deux notaires qui ont des parents ici : citez-moi quelques noms et je verrai si vous me dites vrai.

Pas besoin de réfléchir beaucoup, au hasard je nomme les deux notaires les plus proches du magasin où je travaille. La figure du bon curé s'épanouit. Il me répond : « Ce sont ceux que je connais. »

Une fois de plus la Providence m'a conduit où il fallait. Et maintenant au travail ; comment établir de faux papiers ? Le prêtre n'a jamais eu l'occasion de s'occuper de choses pareilles ; il faut des cachets, une photo, des signatures, autrement dit, mentir sur toute la ligne. Mentir pour tromper les boches, n'est pas mentir ! C'est bien ainsi que l'entend le curé qui va demander à un Lorientais, Directeur des Cours Pigier et replié avec sa femme à Sévérac, de venir l'aider. Je recommence mon histoire, insistant sur la nécessité où je me trouve de quitter Sévérac le plus rapidement possible.

Question primordiale : la photo !... Impossible de trouver un photographe ici. Il faut donc chercher un appareil. Le curé décide entre temps de me cacher dans le fond du jardin du presbytère. La cachette est parfaite. Les deux murs du jardin forment un angle et deux haies de lauriers bien fournis me dissimulent au regard des curieux. Je reste ainsi une demi-heure environ, puis le lorientais vient, accompagné de sa femme. Ils m'apportent à manger, à boire et même à lire. Ils sont désolés de ne pas trouver d'appareil photographique. La femme et moi après un instant d'embarras émettons la

même idée : trouver dans le pays un jeune homme me ressemblant et pouvant me donner sa photo. Plusieurs noms sont cités ; ils discutent tous deux, me regardent de face et de profil et tombent d'accord pour reconnaître que le jeune homme me ressemblent le plus dans les environs est un monsieur de Séguzan. La photo est là, une heure après. Avec beaucoup d'indulgence je reconnais qu'il y a un petit air de ressemblance ; pour moi l'essentiel est de présenter sans hésitation, sur la demande de la police allemande et même française, une carte d'identité. J'ai eu confiance en mon étoile jusqu'ici, il faut aller de l'avant et sans crainte.

Le curé arrive, sort d'une de ses immenses poches une bouteille fort sympathique contenant un excellent muscadet, qui me réchauffe et me met « en forme ». Le secrétaire de mairie lui aussi a été alerté. Je monte au bureau du Lorientais qui se nomme M. Glaunec où se trouve déjà le secrétaire muni de ses cachets. Nous faisons le brouillon de ma fausse carte. Il faut un nom courant. Marchand est adopté. Je deviens donc Marchand Pierre-Marie, représentant de commerce, né le 11 juin 1919 à Sévérac (Loire-Inférieure), domicilié à Vannes. Ça marche ! La carte est établie, signée par M. Glaunec qui de ce fait devient maire de Sévérac.

Sur la carte des P. T. T. du département, l'itinéraire après avoir été discuté est définitivement établi... Un seul passage sur la Vilaine — les ponts étant gardés — celui de Cran. Après cela, longer la rivière en évitant Rieux où il y a des boches.

Nous trinquons tous trois ensemble avant mon départ, à la réussite de l'expédition. Le lorientais propose de me piloter à travers les petits chemins pour gagner la grand'route assez loin du bourg. J'accepte. Une vigoureuse poignée de main à tous

ces braves gens et nous sommes dehors. Nous passons à l'école pour remercier et dire « au revoir » au curé, mais il n'y est pas. Dommage ! Pas le temps d'attendre. Nous avons pris un petit sentier et marchons à bonne allure. Il est seize heures. Je compte marcher jusqu'à la nuit ; mon projet est d'être ce soir à Questembert ; le tout est de passer la Vilaine et cela dépend de la marée. J'aperçois sur ma gauche trois immenses pylones ; mon guide m'explique que déjà bien avant la guerre ce poste était le centre de radio le plus puissant de France pour l'émission et la réception des messages des navires. Il est actuellement occupé par les Allemands ; raison de plus pour ne pas nous en approcher de trop.

Nous venons de déboucher sur une route ; j'écoute les quelques recommandations et conseils de mon guide, surtout en ce qui concerne Rieux. Il me faut après le passage longer la berge de la Vilaine pendant deux kilomètres et piquer droit sur Béganne. J'ai tracé l'itinéraire sur la carte. Allons, en avant !... Une chaleureuse poignée de main à mon compagnon et je file. Le ciel est nuageux, il y a de l'orage. Si la pluie tombait, mes souliers ne tiendraient pas le coup longtemps. J'ai coupé ce que nous, Bretons, appelons un « penbaz », solide gourdin ; si le boche qui m'arrête est seul, gare à son crâne ! Je marche à bonne allure en sifflant. Je me sens tout heureux d'être libre sur la route. Je croise quelques charrettes, quelques troupeaux gardés par des enfants. Je traverse plusieurs hameaux sans m'arrêter. De temps en temps j'interroge : « Le passage de Cran ? » Dernier renseignement : « A un kilomètre. » Je vois bientôt en effet la Vilaine. Ses bords vaseux me rappellent un peu la rivière de Morlaix, mais, elle est plus large et de

chaque côté de ses berges s'étendent de vastes marécages où paissent, malgré les poteaux empêchant l'atterrissage d'avions, d'importants troupeaux de vaches, de chevaux et plusieurs compagnies d'oies.

J'arrive sans difficulté au passage. L'eau n'est pas très haute. Vais-je pouvoir traverser ? Je sonne à la maison du passeur. Une dame me répond, figure sympathique ; je lui raconte mon histoire persuadé que pour un évadé on fera l'impossible ! C'est d'ailleurs ce qui est fait. Un jeune homme vient me dire d'attendre une demi-heure. Je m'allonge au bord de l'eau dans un petit coin entouré de roseaux. J'avais cru tout à l'heure entendre un grondement répété ; maintenant dans la tranquillité de cette campagne je n'ai plus de doute, c'est le grondement sourd du canon de Normandie qu'on entend vers le nord. Le passeur me le confirme en venant me dire que l'on peut embarquer :

— Depuis quelques jours le bruit se rapproche, c'est bon signe.

Eh ! c'est bon signe pour lui et surtout pour moi, mais je ne puis m'empêcher de songer aux ravages que va subir notre belle Normandie. La France une fois de plus devient un champ de bataille ! Je grimpe dans la plate et me mets à l'arrière. La chaîne enlevée d'un coup sec m'éclabousse de vase. « Retirez-la tout de suite, me conseille le passeur, car elle tache. » Recommandation superflue. Mon costume en a déjà vu suffisamment et je ne tiens pas à le salir d'avantage. J'enlève méticuleusement la vase.

— C'est le coin des évasions par ici, me confie l'homme tout en ramant. Je passe des prisonniers évadés assez souvent ; ils gagnent presque tous le Morbihan. Vous n'avez rien à craindre, je suis discret. J'ai l'habitude.

J'ai confiance en lui. Par mesure de sécurité je lui affirme cependant que je gagne Redon. Sait-on à qui on a affaire ? La barque glisse sans bruit sur la Vilaine, déportée légèrement par la marée montante. Nous accostons bien vite à l'autre berge. Je paie, je saute de l'embarcation après avoir remercié et laissant Rieux à ma droite, je longe la Vilaine, effrayant des oies qui avec des cris perçants battent des ailes et se détachant à peine de terre par un vol lourd vont chercher refuge au milieu de la rivière. Tout en marchant je fredonne quelques chansons, celle du film *Le Chemineau* me revient continuellement à la mémoire :

*« Marche libre, libre...  
La grand'route a ses bons moments,  
Marche libre, libre, libre,  
Marche librement ».*

Après deux kilomètres j'abandonne les rives de la Vilaine et rejoins la route de Béganne. Peu de monde. Tous, hommes et femmes sont aux champs : c'est la moisson. Je m'arrêteraient bien quand je les vois s'appuyer à leur faux pour boire avidement un beau cidre jaune, mais pour moi le temps est plus précieux que le cidre. Je traverse Béganne et continue ma route. Je me suis fixé comme but d'être à Vannes demain ; j'y serais. J'ai enlevé mon veston pour avoir moins chaud. Les paysans et les habitants des villages me regardent passer d'un air curieux. J'ai inventé une petite histoire pour les gens qui me questionnent. (Je suis représentant de commerce, j'arrive de Nantes où mon patron m'avait envoyé pour affaires et où les récents bombardements m'ont bloqué. Les trains ne fonctionnant pas et craignant d'être contraint d'y attendre encore longtemps, je préfère rentrer à pied à Van-

nes.) A quelques Nantais réfugiés qui me posent des questions précises sur Nantes, je réponds que je ne connais pas bien la ville n'y allant que pour affaires.

A un tournant de route j'aperçois l'église de Caden. Le soleil a baissé et je commence à être très fatigué. A deux kilomètres du village je vois en bordure de la route un château dans les arbres. Je m'approche ; je vais tâcher de trouver un gîte pour la nuit. Quelques enfants jouent dans un parc. Je demande à l'un d'eux de me conduire à sa maman. C'est à sa grand-mère qu'il m'adresse. J'ai mis les pieds chez le maire du pays. La brave dame voudrait bien me donner l'hospitalité mais « on est à l'étroit ». Elle m'invite à manger mais je sens bien qu'elle ne tient pas à ma présence. J'accepte deux verres de cidre. Quelques voyous armés ont passé au début de la semaine dans la contrée et ont fait bêtises sur bêtises. Ils se disaient évidemment membres de la Résistance. Après le passage de tels ostrogoths je dois trouver normal que les habitants ne soient plus très hospitaliers. C'est ce que me fait comprendre cette dame qui me conseille d'aller dormir dans un pailler sans demander l'avis des paysans, car, ils refuseraient probablement de m'héberger.

Je suis quand même obligé de reconnaître en arrivant à Caden que le pays n'est guère accueillant. Près d'une fenêtre quatre hommes écoutent la radio de Londres. Je m'approche d'eux, mais quand je parle de loger et de manger, ils se séparent et me laissent seul. Après m'être fait indiquer un restaurant — qui est d'ailleurs fermé — je demande l'hospitalité à tous ceux que je rencontre, mais, chacun a un prétexte pour refuser. Le curé même, qui cependant paraît brave, refuse de me recevoir : par ces temps où il n'y a que des terroristes sur les



routes, il ne peut héberger un inconnu. Si je leur racontais mon histoire, tous ces gens me recevraient probablement à bras ouverts ! Mais la prudence m'interdit de parler.

Le boulanger du pays consent à me loger dans le foin au-dessus de son écurie, mais, il exige que je lui laisse mes papiers d'identité. Je casse la croûte légèrement : un morceau de pain et un œuf ; je grimpe à l'échelle, je creuse un trou dans le foin et je m'y blottis. Cela me rappelle les grandes manœuvres quand nous allions d'Evreux à Sissonnes à cheval, et quelques-uns de nos cantonnements de guerre. On est encore mieux ici que sur la plage de Braydunes, à attendre l'embarquement pour l'Angleterre. Allons !... dormons, demain la journée sera rude. Il faut du repos.

Au réveil mon étonnement est grand, alors que tout ébouriffé et rempli de foin, j'ouvre la porte de l'écurie, de voir tous les volets clos. Il fait pourtant grand jour. J'allais dire : « pas un chat dans la rue, » mais, j'aperçois deux qui en courant passent devant moi. Cette énigme est éclaircie peu de temps après. Le pays suit l'heure solaire ! La question de redormir ne se posant pas, j'attends six heures en flânant. Dès que le boulanger ouvre sa porte je bois un café bien chaud, reprend mes papiers et en route vers Limerzel !

Le temps est beau ! Questembert n'est plus loin. Un peu de courage ; je passe vers dix heures à Limerzel où je m'arrête dans un débit pour boire une « chopine de cidre ». Depuis Sévérac, je n'ai pas encore rencontré un Allemand. C'est une chance ! A partir de Questembert, il y aura probablement du changement. Un de mes anciens camarades de régiment est marchand de tissus dans cette dernière localité ; c'est chez lui que je me rends. Sa mère me reçoit. Pas de chance : il est parti se

camoufler. Je passe dans la salle à manger et là, à l'abri des oreilles indiscrètes, je narre mes aventures à M<sup>me</sup> Dubot. Je suis très fatigué ; par moments mes yeux se ferment. Pas un instant la mère de mon camarade ne doute de mes paroles. Elle est navrée de ce que son fils ne soit pas là pour me voir et m'invite immédiatement à me reposer. C'est avec joie que j'accepterais son invitation, mais, je suis convaincu que si je m'allonge je m'endormirai et qu'au réveil je serai encore plus fatigué.

Maintenant que j'approche de Vannes, il importe avant tout de changer de physionomie. J'emprunte donc des lunettes et vais chez le coiffeur qui me transforme le crâne en brosse. Malgré tous les efforts que M<sup>me</sup> Dubot déploie, je ne parviens pas à obtenir de photos d'identité. Grosse difficulté, pour filer sur Vannes ; nous ne trouvons pas d'occasion. Mon hôtesse me propose son vélo et vient avec moi chez le garagiste pour le faire réparer.

Prenant un air de circonstances, j'invente une histoire : « Ma mère vient de mourir ; j'arrive de Nantes à pied, il faut absolument que je sois demain à Quimper. » La réparation se fait immédiatement et à quinze heures trente je suis prêt. Ma fatigue a disparu. Dans moins d'une heure, je serai à Vannes en sécurité. Je serre bien fort les mains de M<sup>me</sup> et de M<sup>me</sup> Dubot, qui sans me connaître ont été si dévouées.

J'enfourche la bécane et en route... Pendant tout le voyage, je croise des convois qui montent et qui descendent. Ils filent à toute vitesse, surtout ceux qui descendent chargés de troupe et de matériel. Ils ont d'autres soucis que celui de m'arrêter...

---

## CHAPITRE II

### Détente dans l'attente

Au moment de quitter Questembert un jeune homme m'a averti de faire attention, car, en vérifiant les papiers des cyclistes, les boches raflaient leur machine. Aussi, je demande à tous les cyclistes que je croise : « Est-ce qu'on rafle les vélos ? Est-ce qu'on vérifie les papiers ? » Tout le long de la route, j'obtiens des réponses négatives. Je m'arrête cependant à l'entrée de Vannes et je pose à deux paysans quelques questions de sécurité : Tout va bien, ils ont pris hier quelques vélos, mais pas aujourd'hui.

Je pénètre dans la ville qui est calme et trouve aussitôt le magasin que je cherche. C'est une maison appartenant à mon patron de Morlaix. Je connais la directrice. Tout ira bien. Je ne veux pas faire voir dans le magasin mon costume sale et mes souliers percés. Je monte donc directement aux appartements de la gérante et je sonne. La bonne vient m'ouvrir m'annonçant que la patronne n'est pas là et ne rentrera que pour souper. Ne sachant que faire, je me résigne à attendre expliquant à la jeune fille qui m'introduit dans une salle à manger que je viens de Paris, envoyé par mon patron, mais, que faute de moyens de transports, il m'a fallu faire l'auto-stop et parfois même une partie de la route à pied, qu'à un arrêt, je fus victime d'un vol ; ma

valise a disparu avec tout mon linge. Mes explications données, la bonne s'en va. Je m'assois dans un fauteuil confortable, si confortable qu'à peine assis je m'endors.

La maîtresse de maison n'arrive que vers dix-neuf heures. Je viens de me réveiller. Après m'avoir regardé un instant, elle me reconnaît. Je la prie de refermer la porte derrière elle et à voix basse, je lui résume en grandes lignes mon histoire. Au cours du repas, nous pouvons parler plus longuement. D'un commun accord, nous adoptons le plan que je lui propose. Pour le personnel je vais être un contrôleur commercial, venant de Paris, vérifier livres, inventaires, et stocks. Cela me sera d'autant plus facile que je suis au courant en partie de leurs affaires et que je connais les gérants des différentes succursales. L'explication de mon piteux état, j'en suis certain, d'en parler au personnel. Le principal est que ma présence paraisse normale à tout le monde. Vers vingt-et-une heures mon hôtesse s'en va, logeant chez des amis en dehors de Vannes. Elle m'a offert spontanément non seulement la nourriture, mais encore une chambre. Je la remercie très sincèrement. Ce n'est plus le foin de la nuit dernière ! J'ai l'impression de me retrouver au milieu de gens civilisés, après avoir mené une vie de nomade. La situation se présente bien.

La nuit a été mauvaise : j'ai rêvé de mon évasion. Je me suis éveillé en sursaut entendant des cris et des balles siffler. Les camarades du convoi me sont apparus plusieurs fois. Pendant la matinée, la Directrice réussit à me procurer une paire de chaussures — à semelles de bois naturellement — neuf, ça fait de l'effet ! Elle m'apporte également chemise et chaussettes. En faisant ses courses elle a demandé à plusieurs photographes s'il est possible

d'obtenir rapidement des photos d'identité : il faut au moins un délai de quatre jours. Je décide de partir pour Auray, espérant avoir plus de chance. Les boches arrêtant plus facilement un homme seul, je demande à la gérante de bien vouloir m'accompagner.

Avant de partir je fais connaissance du personnel : quatre femmes et deux hommes. Je raconte ma petite histoire de la veille : « Je suis parti de Paris, il y a trois semaines, après être passé par Granville et Rennes. Je vais rester quelques jours à Vannes, puis rentrer à Paris, en faisant un crochet par Morlaix. » Je parle des différents chefs de service de notre centrale d'Achat de Paris, comme si effectivement je venais de les quitter. Je crois n'avoir jamais aussi bien joué la comédie. Ma sûreté m'étonne : je puis dire n'importe quel mensonge sans ticquer.

Nous filons sur Auray. Les 17 kilomètres sont vite parcourus. Nous nous arrêtons au « Pauvre Diable », où ma compagne s'entretient un moment avec un grand monsieur que je suppose être le Directeur. Après lui avoir dans la cour résumé mon aventure elle me présente à lui.

— Le jeune Caudel m'avait dit qu'un Péron, de Morlaix, était prisonnier, mais j'ai cru qu'il s'agissait de votre frère ; j'en ai averti Paris immédiatement. J'avais confectionné un superbe colis pour vous ou plutôt pour lui, mais le train est parti et je n'ai pas eu la possibilité de vous le faire parvenir.

Je montre au Directeur la carte d'identité qui me sert à affronter la police française et « ce qui est plus grave, la Feldgendarmerie ».

— Vous aurez beaucoup plus de difficultés à vous faire photographier ici qu'à Vannes. Je vais vous accompagner chez le Commandant Manceau ;

ayez confiance en lui, il vous aidera de son mieux, comme il a aidé beaucoup d'autres. »

Au moment de sortir la femme du Directeur survient. Elle s'apitoie sur le sort de ce pauvre M. Péron, dont nous sommes en train de parler, qui n'a même pas pu être ravitaillé. Je réussis à discuter tout en gardant mon sérieux.

Une visite à l'hôtel de « La Tour d'Auvergne », dont le Commandant Manceau est le gérant, ne donne aucun résultat, car, le Commandant est en voyage. Je reviens donc au « Pauvre Diable » et dicte à la dactylo une lettre que j'adresse à mon frère de Carhaix. Elle est ainsi conçue : « Le colis parti de Morlaix le 10, après être passé à Brest se trouve actuellement dans la région d'Auray. Venez en prendre livraison le plus rapidement possible. Vous ne regretterez pas le déplacement. » J'ai soin de faire signer ce message par le Directeur.

Avant de quitter Auray, j'aurais bien voulu revoir Caudel, la femme du chef de gare et les braves gens qui m'ont secouru pendant mon séjour dans le bois de sapins, mais la prudence me commande la plus grande discrétion. Moins nombreux sont les gens au courant de ma situation, moins grands sont mes risques d'être repris. Après avoir fait quelques achats, nous reprenons le chemin du retour.

La nuit suivante, impossible de dormir. Fatigué de me tourner et de me retourner dans mon lit, à minuit, j'enfile mon pantalon, passe mon veston et bourrant ma pipe, je m'installe dans un confortable fauteuil de cuir, en attendant le sommeil. Il y a trois heures que je rêve ainsi. J'ai fumé pipe sur pipe et sans dormir, songé à bien des choses. Au convoi principalement. J'ai beau raisonner, j'ai peur que les boches ne se soient vengés de mon départ sur mes camarades. Trois heures un quart, sonnent à la Cathédrale. La chambre est une véri-

table tabagie. Je me décide à me recoucher. A peine allongé, je m'endors.

Je passe une partie de la matinée au bureau où je fais semblant de m'intéresser au courrier reçu de Paris, ainsi, qu'à la marche de l'affaire ; puis accompagné de la gérante, je visite le magasin et les réserves. Nous sortons vers 11 heures. Il faut à tout prix que je me fasse photographe aujourd'hui. Le hasard nous conduit chez Decker. Decker ?... Ce nom me dit quelque chose. Ça y est ; j'ai trouvé ! J'ai connu un Decker, photographe à Evreux, Son fils faisait de la préparation militaire au 7<sup>e</sup> Chasseurs. Tous deux m'ont dit avoir des parents photographes également à Vannes. Nous entrons. La factrice confirme aussitôt mes suppositions. Je me présente à M. Decker père, qui va sortir. Nous parlons un bon moment ensemble de son frère et de sa famille dont il est sans nouvelles. Je lui raconte dans quelles conditions, débarquant d'Angleterre, j'ai quitté Evreux en flammes au mois de juin 1940. Tout cela est entrée en matière, pour lui demander les photos dont j'ai besoin aujourd'hui :

— Monsieur Decker, il m'arrive une histoire peu banale ; la Feldgendarmerie m'a arrêtée hier au moment où j'arrivais à Vannes et a confisqué ma carte d'identité dont la photo lui a semblé trop ancienne. Muni d'une nouvelle photo je dois me présenter au bureau de ces messieurs. Je suis donc actuellement sans papiers et de ce fait je risque à tout moment d'être inquiété. »

Monsieur Decker ne s'occupe plus du magasin, mais il passe la consigne à son fils qui a pris sa succession et qui à titre exceptionnel fera un effort. Je passe au studio : très aimablement le fils Decker promet de faire tout son possible pour livrer les photos dans le plus bref délai. On me fait asseoir.

Je tiens à me faire photographier avec des lunettes. Monsieur Decker me parle de faux jour, du regard qui n'est plus naturel. Je ne me laisse pas intimider ; je tiens à avoir des binocles sur ma photo étant donné que je suis décidé à les porter. Après avoir remercié vivement, nous sortons. Comme je vais franchir la porte l'employée me demande :

— A quel nom, Monsieur ?

Zut ! Impossible de me rappeler mon faux nom. Que dire ? Pour gagner du temps, je fais répéter la question.

— Durand, Mademoiselle. C'est d'ailleurs Madame qui viendra probablement prendre livraison de la commande, et je désigne la Directrice qui m'accompagne.

Aussitôt dehors nous ne pouvons nous empêcher de rire. Ce n'est pas méchant comme histoire !

Après le repas, je risque une promenade jusqu'à Couleau. Je ne fais qu'aller et venir. Les boches s'ébattent dans l'eau. Leur compagnie ne me dit rien qui vaille. Je reconnais l'endroit où accompagné de mes parents, j'ai pique-niqué, il y a quelques années. Le reste de la journée se passe sans incidents. A 18 heures, je suis en possession de mes photos. La nuit est excellente.

Le lendemain à 8 heures, je file en direction d'Auray, muni de mes photos. C'est aujourd'hui le grand Pardon de Sainte-Anne ; les pèlerins s'y rendent de tous côtés. Après cinq kilomètres de route, je rejoins un cycliste. J'engage la conversation en lui demandant s'il va au Pardon. Non, il se rend à Pontivy. Nous parlons le long du chemin et arrivons à Auray. Comme nous venons de passer le pont à un tournant surgissent quatre feldgendarmes commandés par un feldwebel, casqués, mitrailleurs sur l'épaule, donc en service. Celui qui est en tête nous regarde venir de loin. Va-t-il nous arrêter



pour vérifier les papiers ? Avec ma photo du jeune homme de Sévérac, je serais en mauvaise posture... Nous sommes à leur hauteur. En passant près d'eux, tout en parlant, j'éclate de rire bruyamment comme si je racontais une histoire. Intérieurement, je suis moins joyeux. Ça y est ! Nous avons passé. Je pousse un profond soupir de soulagement.

Je me rends tout de suite au « Pauvre Diable », où je trouve le jeune homme qui s'est occupé de nous quand nous étions prisonniers. Il est stupéfait de me voir :

— Si vous vous souvenez, je vous ai dit le soir où nous sommes partis sans crier gare que je n'avais pas l'intention de quitter la région d'Auray. J'ai tenu ma parole et bien que j'aie sauté du train dans la Loire-Inférieure, je reviens parmi vous... »

Il est tout heureux et m'invite à dîner le soir.

Le Directeur du « Pauvre Diable » prend mes photos et part chez le Commandant Manceau, accompagné de Caudel. Il revient peu de temps après avec quelques amis et après avoir pris un Cinzano nous nous mettons à table. Je suis content : j'aurai ma vraie fausse carte à 14 heures. Le repas est excellent. Alors que nous dégustons une vieille Bénédicte, trois coups sont frappés à la porte. Une dame entre : M<sup>me</sup> Manceau. Elle arrive, ma carte dans son sac. Cette fois, je puis circuler sans crainte ; j'ai en mains des papiers d'identité en règle avec cachets de la Préfecture et tout, et tout... J'en profite aussitôt et accompagne mes amis dans une promenade que nous faisons jusqu'à une vieille tour, appelée à Auray, la tour du Loch. Un étroit escalier assez raide, en colimaçon, donne accès à une petite plate-forme surmontée d'une croix de fer. Mes compagnons ne m'ont pas trompés ; la vue par ce temps serein est magnifique. Tout au loin à droite le ciel bleu laisse deviner la mer et les recoins

charmants du Golfe du Morbihan. En face, la route de Vannes et la coquette église de Pluneret ; enfin, à gauche, la majestueuse basilique de Sainte-Anne domine toute cette région du Morbihan qu'elle protège. A cette heure la foule des pèlerins doit faire monter vers le ciel le cantique si populaire des Bretons : *Sainte-Anne, ô bonne Mère, toi que nous implorons...*

« Voici notre maison » m'indique Caudel. Un toit de tuiles rouges me permet de la situer rapidement. Elle est en Saint-Goustan, petite paroisse reliée à Auray par un pont et dont les vieilles bâtisses s'étagent sur une colline. Avec ses deux clochers si proches l'un de l'autre, Saint-Goustan a des allures de petite ville ! La marée remonte la petite rivière qui coule à nos pieds. La flottille des chalutiers repliés de Lorient se balance sur l'eau bleue. L'ensemble du paysage est charmant. Chacun de nous regarde sans parler.

« Allez-vous y rester encore longtemps ? » C'est une des femmes qui n'a pas eu le courage de monter qui nous interpelle assise au pied de la tour. A regret nous descendons de ce magnifique observatoire et nous continuons notre promenade. Par un petit chemin nous arrivons sur le port. Un de mes nouveaux amis m'explique qu'il y a là les restes d'un château-fort dont je ne tarde d'ailleurs pas à voir les murailles. D'une sorte de balcon, à la grande joie des femmes, je singe le petit « César » haranguant la foule et le grand Führer s'égosillant au micro. Comme nous terminons la promenade, Caudel me présente à un homme en tenue de marin, son père, figure aussi sympathique qu'énergique. Il tient absolument à ce que j'aie rendu visite à sa femme. Je prends donc congé de mes compagnons et le suit.

Nous montons quelques ruelles étroites et arrivons à la maison où je fais connaissance de M<sup>me</sup> Caudel et d'André, frère cadet de René, ainsi que du père Meny, propriétaire, âgé de 85 ans et que tous appellent « grand-père ». Je constate immédiatement que j'ai affaire non seulement à de braves gens, mais encore à de vrais patriotes, ayant tout perdu dans les fameux bombardements de Lorient et attendant avec impatience les alliés qu'ils aiment malgré tout. A 19 h. 30, René enlève quelques livres sur un bureau et je suis tout stupéfait de voir apparaître un petit poste de T. S. F. à écouteurs. C'est grâce à cet appareil que René, tous les jours distribue aux quatre coins de la ville le communiqué tapé à la machine par la secrétaire de son père. Je fais connaissance également des autres locataires de la maison. Pendant le repas nous parlons de choses et d'autres. René m'a en effet recommandé d'attendre que le « grand-père » soit couché pour raconter les péripéties de mon évasion à ses parents. Ce n'est pas que le Père Meny ne soit pas patriote. Bien au contraire, il l'est plus qu'un jeune de vingt ans et à ce titre irait peut-être raconter confidentiellement à quelques amis qu'il a sous son toit un évadé. Vers 11 heures, j'ai fini mon histoire. Toute la famille a écouté avec un grand intérêt. Je monte me coucher.

La nuit a été excellente. Aussitôt levé, en compagnie de René, je vais au « Pauvre Diable », puis, à 11 heures, je me présente à l'Hôtel de « La Tour d'Auvergne ». J'ai la chance d'y trouver le Commandant Manceau. Je suis introduit dans une grande salle où se trouvent trois hommes et deux jeunes filles. Le commandant est grand, fort, bonne figure, regard énergique, cheveux blancs, tenue presque militaire, culotte de cheval, chemise et cravate kaki. Comme je marque un instant d'hési-

tation en lui disant que j'aimerais avoir un entretien particulier, il me répond en souriant : « Vous pouvez parler sans crainte ; voici deux de mes officiers, ma fille et son amie nous servent d'agents de liaison.

Les mains que je serre ne sont pas molles. Je sens chez ces cinq personnes un cran qui me fait plaisir. Je recommence une fois de plus mon histoire et insiste particulièrement auprès du Commandant pour que Morlaix soit prévenu de la conduite de Botros à mon égard. Le commandant tout au long du récit a pris des notes sur un petit morceau de papier. Parfait ; c'est clair, net est précis. Le papier est soigneusement plié et l'amie de Mademoiselle Manceau, en souriant le glisse à l'intérieur de sa ceinture. Elle doit en vélo le porter à quelques kilomètres à un autre agent qui doit se rendre à Quimperlé. Quelle simplicité dans tous les actes de ces papatriotes se réunissant à la barbe des Allemands et travaillant sans souci du danger pour leur pays. On ne croirait pas l'hôtel réquisitionné par des officiers boches !

Le commandant prend, en effet, sur le haut d'une armoire une carte d'état-major qu'il étale tranquillement, l'étudie avec ses deux adjoints. Dès qu'ils ont terminé je demande s'il n'est pas possible d'avoir un costume :

— Vous irez de ma part chez Monsieur Mileaud ; on comprendra tout de suite et l'on vous servira. »

Je remercie vivement Monsieur Manceau des grands services qu'il me rend :

— Il faut bien s'entr'aider ; d'ici quelques jours, il y aura du nouveau, peut-être même dans la région. Si vous avez besoin de quelque chose n'hésitez pas à venir me voir. J'ai encore beaucoup de

travail ; il est déjà midi et demie. Suivez-moi, je préfère vous faire sortir par l'office. »

Je serre chaleureusement les mains qui me sont tendues et suit le Commandant. Il ouvre la porte, jette un coup d'œil dans la rue. Rapidement je file. Quelques jours plus tard je devais constater l'utilité de ne pas être sorti par la porte principale.

Je rentre à Vannes avec l'idée bien arrêtée de mettre tout en œuvre pour faire punir ce bandit de Botros.

---

## CHAPITRE III

### Libération

Le jeudi 3 août, vers 13 heures, j'étais à table, lorsque des coups de feu claquent dans la rue. Je bondis à la fenêtre disant à la gérante : « Je vois les Allemands courir vers le bas de la rue du Mené, mitrailleuse au poing. Qu'y-a-t-il ? » La bonne qui était en courses entre précipitamment. Deux attentats viennent d'être commis au centre de la ville. Les rues sont barrées et l'on recherche deux individus cachés dans la rue du Mené. Je descends rapidement au bureau et m'emparant de deux barèmes qui sont à portée de ma main je fais semblant de les consulter. Les coups de feu se rapprochent. Ils semblent claquer dans les jardins qui surplombent la rue derrière les remparts. Je ne suis guère rassuré : c'est stupide, je me sens continuellement visé : « J'espère que les fuyards n'auront pas la mauvaise idée de se réfugier ici ! » Pour plus de sûreté je vais fermer la grande porte du couloir et reviens prendre ma place ; dix minutes après les coups de feu ont cessé.

Une employée arrive nous disant que tout est redevenu calme, que les hommes qui avaient été arrêtés sont relâchés. Je respire et remonte trouver la gérante qui est restée dans sa cuisine. Je l'ai à peine rejointe que trois coups violents sont frappés à la porte : « Ce doit être mon mari » dit-elle. J'ou-

vre. Je ne sais si je change de couleur, mais mon cœur bat très fort, tandis que face à moi, ma compagne devient pâle comme une morte : un adjudant-chef de la Feldgendarmerie se trouve sur le palier accompagné d'un civil, croix gammée à la boutonnière, un papier à la main. Cette fois je suis perdu ; j'ai été découvert ou dénoncé !

— Nous venons réquisitionner votre voiture.

— Messieurs, je ne suis ici que de passage ; adressez-vous donc à Madame.

Nous descendons tous quatre jusqu'au bureau. Veine ! la voiture est depuis quelques jours à Rennes. Ces messieurs sortent en maugréant. Nous remontons à la salle à manger ; mon hôtesse se laisse choir sur une chaise. Elle tremble comme une feuille ; l'émotion a été forte !

L'air devenant malsain en ville, j'enfourche ma bicyclette et me dirige sur Conleau. Beaucoup de baigneurs comme d'habitude. Je prends mon premier bain dans la piscine où l'eau est tiède, puis m'installe sur le sable. Une charmante jeune fille au maillot vert tire les cartes. Je m'approche et demande en riant :

— A quelle date les Américains seront-ils parmi nous ?

Elle me regarde surprise et souriant me répond :

— Les cartes disent beaucoup de choses, mais ne répondent pas à cette question.

— Eh bien ! je vais vous le dire, Mademoiselle. Nous sommes aujourd'hui jeudi ; avant dimanche les alliés seront parmi nous.

— Vous êtes au moins un parachutiste pour parler de la sorte.

— Non, c'est mon petit doigt qui me l'a dit. Vous verrez que je ne vous ai pas menti. »

D'après les paroles du Commandant Manceau, avant dimanche les troupes américaines seront à Vannes. J'en suis convaincu.

Un peu plus loin, je lie connaissance avec trois athlètes des « Korrigans » de Vannes. Ils vont à 18 heures à l'entraînement. Après un second bain excellent, je les suis au stade municipal. J'y trouve l'athlète Marca, que je connais et qui me dit :

— J'ai l'impression de vous avoir vu déjà sur des terrains de sports

— Cela m'étonne ; je fais de l'athlétisme depuis deux ans à Paris et viens pour la première fois en Bretagne. (Un mensonge de plus, un mensonge de moins, cela ne compte plus !)

Comme je manifeste le désir d'essayer la piste, Marca me prête ses pointes et une culotte. En foulée je fais quelques tours, le souffle est bon, l'allure aussi. Je crois que cette année j'aurais pu « rendre ». Ce sera, espérons-le, pour l'an prochain.

Avant de rentrer, je passe dans un café de l'avenue Victor-Hugo. Je m'installe dans un petit coin devant un muscadet. Une activité intense règne dans la rue ; des convois passent sans interruption. Conducteurs et soldats sont affairés. Au moment où je m'apprête à sortir deux voitures stoppent devant le café ; j'ai un sursaut ! Trois officiers et trois sous-officiers en descendent et pénètrent dans la salle. J'avais enlevé mes lunettes, mais en les voyant, je les remets précipitemment. J'ai reconnu en effet, les trois fameux écussons noirs sur lesquels se détachent la tête de mort et les deux tibias. La Gestapo !... Je ne pouvais mieux « tomber ». Aucune tête connue par bonheur ! Je respire... ce ne sont pas les hommes à qui j'ai eu à faire à Brest. Ils ont dû boire beaucoup. Leurs joues sont colorées et leurs yeux injectés de sang. Bruites sanguinaires, torturant sans pitié ! Celui qui porte deux



étoiles frappe violemment sur la table et d'un ton imposant demande :

— Champagne, tout de suite !

La bouteille est rapidement engloutie.

— Une autre !

La servante hésite un instant, mais, la mine de ces boches ne doit pas la rassurer. Elle apporte une autre bouteille qu'un d'eux refuse en disant : « nicht gut » ; une de la cave, une fraîche.

Les salauds ! Après leur ignoble besogne, ils se régalaient de notre champagne. Ah, si je pouvais alors qu'ils s'apprêtent à fuir, les exterminer ! Mais non, plus que tout autre, je dois rester calme.

Avant de quitter le café, je demande à la servante si les soldats sont de Vannes. Non ! Elle a cru comprendre qu'ils venaient de Quimper. Je sors en songeant que ces Allemands ont sur les mains le sang de plusieurs de mes camarades abominablement torturés. « Les vaches ! »

Les nouvelles du soir sont excellentes : sous la formidable poussée alliée le front normand a cédé et les éléments blindés américains foncent sur Saint-Malo, Lorient et Brest ; les chars sont signalés au sud de Rennes.

Rentrant à l'hôtel, je croise en face du cinéma « Royal », deux filles que je reconnais immédiatement. Elles ont travaillé à la « Soldatenheim », de Morlaix. Elles viennent de sortir du café du Commerce où je me rends. Elles passent près de moi, ne semblant pas, elles, me reconnaître ; que font-elles à Vannes ? Au bureau où je me renseigne on m'indique qu'elles sont arrivées dans la nuit avec des officiers boches. Attention ! Je monte en vitesse dans ma chambre et ferme ma porte à double tour.

Il est 20 heures. J'ouvre ma fenêtre et me met au balcon. Un spectacle me remplit le cœur d'allégresse, bien qu'il me rappelle le pénible souvenir

de notre repli précipité sur la Meuse entravé par les ponts détruits, les villages en flammes, les convois mitraillés. Comme chez nous à ce moment-là, la pagaille règne chez les boches. La consigne doit être : « fuir avant d'être coupé ». La discipline s'est sensiblement relâchée : soldats et marins débriillés passent près de leurs officiers et sous-officiers sans saluer ou se contentent de saluer à l'hittérienne, bras tendu. Beaucoup sont ivres et n'ont même pas de calot.

Jusqu'à 23 heures, je reste au balcon regardant les grosses pièces de marine tractées par auto-chenilles ne réussissant qu'après de nombreuses manœuvres à passer le cap difficile d'un tournant en angle droit. Une grosse voiture arrive ; elle est contrainte de stopper. Un colonel en sort, fait détacher la première pièce engagée et oblige tous les soldats qui passent à s'atteler au canon pour le faire descendre vingt mètres plus bas. Les hommes rient et semblent se moquer du chef éperdument.

Toute la nuit dans un demi sommeil j'entends le défilé. Bon voyage ! L'aviation alliée va pouvoir se « régaler » le long des routes.

Le lendemain, vendredi 4 août ! Je m'habille rapidement. Beaucoup d'animation dans les rues ! Les boches, sans tambour ni trompette, ont décampé pendant la nuit, mais avant de partir, ils ont allumé des incendies aux quatre coins de la ville. Je cours à la caserne du 505 dont les bâtiments brûlent comme des torches, puis je redescends la rue. Dans la cour de la Feldgendarmerie, un monceau de papiers finit de se consumer. Les bourreaux avant de partir ont détruit les rapports de leurs atrocités. Rue du Mené, je vois défiler les sapeurs-pompiers. Je pousse jusqu'à la Préfecture et arrive pour voir hisser nos couleurs. La foule entonne la « Marseillaise ». Je ne suis pas très

sentimental, mais au milieu de cette foule agitée, seul dans un coin, camouflé derrière mes lunettes, je pleure un bon coup en voyant nos trois couleurs remplacer le pavillon à croix gammée. Le moment de la Libération est venu, on croit rêver...

« Attention ! Attention ! ils arrivent ! » La foule se disperse de tous côtés. Cinq camions pleins de boches font irruption. Ces derniers sont armés jusqu'aux dents et dirigent menaçants leurs mitraillettes et leurs fusils vers la population qui les injurie et leur tend le poing. Je bondis dans un café face à la Préfecture, où je trouve plusieurs hommes porteurs de brassards. Me désignant l'un d'eux, le patron me dit : « C'est un des chefs de la Résistance. » Je l'accroche :

— Va-t-on les laisser défilier comme cela longtemps ? Que fait la Résistance ? C'est le moment pour elle de montrer le nez ! »

Je ne sais ce qu'il répond, mais mon apostrophe n'a pas l'air de lui plaire. Le patron du café doit intervenir pour nous apaiser. Revenu à de meilleurs sentiments le petit homme au brassard s'écrie : « Nous n'avons pas d'armes ; ce n'est pas avec des bâtons que nous allons les arrêter. »

J'arrive au magasin. Toute la rue est déjà pavoisée. Je me mets à la fenêtre juste pour voir le premier F. F. I. descendre la rue poussant un boche devant lui les bras levés sous la menace d'un pistolet.

Les passants, arrêtés au carrefour, l'insultent ; un homme se détache du groupe et le prenant par les épaules lui flanque le pied au postérieur à plusieurs reprises. D'autres prisonniers arrivent. Soudain un bruit de moteur ! Chacun se hâte vers une entrée. Un convoi passe à toute vitesse. J'assiste à ma fenêtre au curieux spectacle des boches fuyant armés jusqu'aux dents et ne pouvant s'arrêter pour

délivrer leur camarade. Quelques coups de feu claquent. Instantanément tous les drapeaux sont enlevés. Je remplis ma valise et file dans la rue jusqu'à l'hôtel. J'amarre le tout sur le porte-bagages de ma bécane et, en route pour Auray.

Arrivé au centre de cette ville, près d'une banque, je vois un boche fusil à la main. J'entre chez le confectionneur qui m'a vendu mon costume et referme la porte précipitamment. L'homme passe, rasant les maisons. J'entends des cris; j'entr'ouvre la porte et je vois le boche qu'on vient de désarmer se faire rosser par la foule. Les agents de police doivent intervenir pour qu'il ne soit pas tué sur place.

Je file jusqu'au « Pauvre Diable ». Fermé. Des coups de feu se font entendre à ce moment. Attention ! ce n'est pas le moment d'être tué. Je bondis dans une petite rue où se trouve la porte de service du magasin. Je cogne rudement. Une employée vient m'ouvrir. Tout le personnel est là ; ils ont déjà bu le champagne de la Libération. Les coups de feu qui viennent d'éclater ont transformé leur joie en une sérieuse inquiétude. Une femme à laquelle on vient d'ouvrir finit de les atterrer en annonçant la mort d'un agent et de deux autres personnes. (En fait l'agent a été grièvement blessé en dégoupillant une grenade ; quant aux deux autres elles ont été abattues par une rafale tirée d'un camion boche qui passait.)

Je rassure de mon mieux tout le monde par quelques plaisanteries. Je suis entièrement de l'avis du Directeur : le moment n'est pas encore venu de sortir les drapeaux et de manifester aussi bruyamment. Je vais jusqu'à la porte et l'ouvre. La rue est déserte. Un pas dehors : des coups de feu claquent tout près de moi. Je n'ai que le temps de rentrer et de pousser le verrou. Lorsque le calme est reve-

nu je vais jusqu'à la place où je retrouve René Caudel et son père qui me disent : « Au lieu de provoquer les boches, on ferait mieux de les laisser filer puisqu'il n'y a pas d'armes. »

Ensemble nous allons dîner et revenons vers 15 heures. M. Caudel, m'informe que le Commandant Manceau et sa fille ont été « ramassés » par les boches le soir où je leur avais rendu visite. Je manifeste de l'inquiétude : les Manceau pourraient croire que l'arrestation vient de mon indiscretion. M. Caudel me rassure ; on sait qui les a dénoncés.

20 heures sonnent à la mairie. Une traction-avant stoppe sur la place. Elle porte un fanion à croix de Lorraine. Serait-ce les Américains ? Nous nous précipitons. Quatre hommes en descendent, tenue de parachutistes et sur l'épaule, l'écusson « France ». Ils sont couverts de poussière, barbus, ont les yeux rouges et brillants. Ils nous serrent chaleureusement la main. L'un d'eux, tête nue, porte les galons d'adjudant. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans. Son blouson dégrafé laisse voir une poitrine velue ; la sueur coule à grosses gouttes sur sa face sanguine. Il tient dans la main droite un énorme pistolet : « Allons, le F. M. en batterie sur la place, et avisant un agent qui s'est approché :

— Avez-vous des prisonniers ?

— Oui, nous en avons fait huit cet après-midi.

— Très bien, allez nous les chercher. Nous allons faire un carton devant la mairie.

L'agent prend les clefs de la prison et s'en va. Quelqu'un murmure : « Ce sont des prisonniers, on doit avoir des égards !

— Des égards ? des égards ?... en ont-ils eu pour ma femme et ma fille qu'ils ont massacrés ? Ont-ils considéré comme des prisonniers nos parachutistes qu'ils ont pris, désarmé et tué, il y a quelques jours. Allons ! pas de jérémiades.

Dès que l'adjudant a parlé, j'ai vu que j'avais affaire à un exalté, prêt à faire n'importe quoi. Je suis pourtant bien décidé à ne pas le laisser agir. Je lui empoigne le bras :

— Mon adjudant, je comprends vos sentiments, mais je vous demanderais de ne pas mettre ici, devant la mairie, en pleine ville, votre projet à exécution. Il est inutile de présenter un tel spectacle à des femmes et à des enfants.

Les prisonniers arrivent. Je reconnais celui qui s'est fait désarmer tout à l'heure. Ils sont huit. L'un d'eux, un grand bel homme, a du être blessé, car, il a la tête entourée de bandages.

« Raconte-leur notre histoire », dit l'adjudant à son sergent qui en allemand se met aussitôt à leur parler. L'adjudant les place pendant ce temps les uns derrière les autres et crie à chacun de sa voix enrouée : « Tu es catholique, toi ? Trois font oui de la tête. » Eh bien, faites votre prière, le moment de payer est venu. Allons, en file indienne, plus vite que cela en route, un tous les 200 mètres. Sous la menace du F. M. les huit hommes avancent, les bras levés. Le sergent crie un ordre bref en allemand ; la marche s'accélère. Ils tournent à droite, puis à gauche et prennent la route nationale qui mène à Vannes.

Va-t-on les tuer ? Je suis révolté et écéuré de tels procédés. Il est inadmissible qu'on abatte des hommes, prisonniers et désarmés. Je me souviens de ce jour de juin où dans une petite ferme des environs de Thouars, je me suis vu contraint, après avoir défendu Saumur, de lever les bras devant les fameuses sections d'assaut. Elles aussi auraient pu nous abattre. Mes réflexions sont brusquement interrompues par un coup de feu. Nous traversons la place et arrivons à point pour voir la petite colonne disparaître au bas de la route. Je suppose que l'ad-

judant a tiré en l'air. Un gamin arrive et nous crie :  
« Ils en ont tué un ; il est au bord de la route, plein de sang. »

— Allons-y dis-je à Caudel et nous partons en courant. Nous arrivons près du blessé. C'est un marin ; il est étendu de tout son long, les bras rabattus sur la face. Le sang coule de la tête sur un treillis blanc. Le pauvre était déjà blessé et ses bandages sont tout rouges. Je mets un genou à terre et colle mon oreille sur la poitrine. Le cœur bat faiblement, mais, il bat. Me rappelant les paroles entendues à une conférence, il y a quelques mois : « La Croix-Rouge se penche sur les malheureuses victimes de la guerre, soignant combattants et civils sans voir à quel camp ils appartiennent. Cette Croix-Rouge plane au-dessus des misères et soulage les infortunes », aidé de René, j'allonge le blessé sur un brancard improvisé et nous le transportons à l'hôpital.

Quelques difficultés pour monter les marches et tourner. Nous sommes enfin dans la salle d'opérations toute blanche. Nous déposons le blessé sur la table. Je lui prends le poignet pendant que la bonne sœur qui nous a ouvert la porte court chercher le prêtre et le médecin de l'hôpital. « Je crois que c'est trop tard, je ne sens plus le pouls. » L'aumônier entre. « Je suppose qu'il est catholique et je vais lui administrer l'extrême-onction. » Une sœur a pris les papiers du moribond, sa montre et enlève sa plaque d'identité. Ce n'est pas un Allemand, mais un Belge. C'est la première fois que je vois extrémiser quelqu'un et ce quelqu'un est mort... Curieux ! L'aumônier récite des prières et fait des onctions. Je ne puis m'empêcher de songer aux parents de ce malheureux, à sa mère surtout. Peut-être avait-il été incorporé de force dans l'armée allemande. Il est mort, « n'en parlons plus ».

Après une courte prière nous reprenons l'échelle qui nous a servi à le transporter et sortons. Comme nous descendons le perron nous entendons des coups de feu et voyant le ciel strié de balles traçantes, au lieu de sortir par la porte centrale, nous suivons une sœur qui nous ouvre une porte de service dérobée.

— « Allons-nous chercher les autres ? » me demande René.

— Inutile d'aller risquer sa peau pour des morts, surtout des boches. La Résistance semble attaquer en ce moment, le mieux est de remettre l'échelle à son propriétaire et de rentrer à la maison sans être vus. Si nous sommes pris par les Allemands en ville, à cette heure, notre compte est bon, car, ils vengeront leurs huit camarades...

Nous avançons sans dire un mot, profitant de l'ombre que font les murs. Tout est calme, du moins en apparence. Avant de nous engager sur le pont nous nous arrêtons un moment. René murmure : « Il vaut mieux ne pas courir : marchons normalement et évitons de faire du bruit. » Nous remontons la rue, descendons vers le pont et grimpons à Saint-Goustan, par une ruelle tortueuse.

Nous arrivons à la maison sans avoir rencontré âme qui vive. Toute la famille nous attend avec inquiétude et pousse un soupir de soulagement quand René franchit la porte et dit : « C'est nous. » Nous racontons les derniers incidents de la journée. Vers minuit nous allons nous coucher.

Je suis tiré de mon sommeil par des détonations toutes proches. Que se passe-t-il ? Serait-ce les Américains ? Ma chambre donne sur le port dont les eaux brillent comme une cote de mailles. Les coups de feu viennent de l'autre côté, de la « Terre Rouge ». Je ne puis distinguer les armes qui tirent : F. M., mitraillettes ou mitrailleuses ?



Par instant quelques détonations plus fortes : des grenades probablement. Au loin, le canon gronde par intermittence ; j'entends des bruits de moteur. Les patriotes doivent barrer la route à un convoi descendant de Lorient. Il n'est guère rassurant d'entendre cette bagarre toute proche, répercutée par la colline boisée du Loch, sans percevoir un seul cri, une seule voix. Il semblerait que toutes ces armes soient privées de servants et qu'elles tirent toutes seules. Les maisons se seraient-elles vidées ? Pas le moindre grincement de volet, de porte, de fenêtre ; rien. Deux heures viennent de sonner à l'église. La mitraille cesse brusquement.

Je me couche. Le chambard recommence. Il en est ainsi toute la nuit. Le calme complet ne revient qu'avec le jour. Au petit déjeuner, M. Caudel explique qu'un groupe de patriotes s'est opposé pendant la nuit au passage d'un convoi qui filait sur Nantes. Le convoi est parti ce matin, les patriotes ayant « décroché » avant de s'en aller ; un des officiers allemands a déclaré que s'ils ne passaient pas, ils fusillaient cinquante otages et mettaient le feu à la ville.

Stupide d'ordonner à la Résistance d'attaquer un convoi et de le bloquer à l'intérieur d'une ville ! Quel danger pour la population civile sans défense ! Pourquoi ne pas attaquer entre Vannes et Auray, en pleine campagne, ayant soin d'interdire l'accès des villes.

Monsieur Caudel est entièrement de mon avis à ce sujet.

Je monte en ville ; beaucoup d'animation : hommes et femmes discutent en groupe : « Les Américains sont à Vannes », disent les uns ; « Que foutent les patriotes est où sont les armes ? » demandent les autres.

J'aperçois un brigadier de police et lui demande de me prêter une arme quelconque. Je fais valoir mon titre de chef de section. Tout plutôt que d'être descendu stupidement par le premier boche venu !

Un Directeur d'école me donne rendez-vous pour l'après-midi. Il a un 6-35 et un 7-65 camouflés dans son jardin. Il me prêtera son 7-65. Chaque maison a sorti son drapeau pour recevoir les alliés. Tout le monde est joyeux. Une foule impatiente attend sur la place. Il est 15 heures. Je vais rapidement prendre mon pistolet ; j'ai fait le brancardier hier, je peux devenir combattant aujourd'hui. Pas beau le pistolet, mais il fonctionne bien, c'est le principal. Jusqu'à 18 heures, je circule accompagné de René. A ce moment nous trouvons son père et ensemble nous remontons à Saint-Goustan pour le souper. J'en suis à la troisième bouchée quand soudain des coups de feu claquent de tous côtés. Nous sommes tous debout en même temps. M. Caudel murmure par deux fois : « Oh ! oh ! cela a l'air d'être pour nous ! »

Il semble que les coups de feu soient tirés dans le jardin et dans la rue. J'entends un bruit de course. Je sors, pousse le verrou de la porte. M<sup>me</sup> Caudel de son côté ferme la porte de la maison à clef. Je tire mon pistolet ; je suis résolu à descendre le premier boche qui se présente.

— « Cachez votre arme, malheureux, vous allez nous faire fusiller. Allez la camoufler dans le jardin », me dit M. Caudel. Je fais mine de sortir, passe mon pistolet à ma ceinture et referme mon veston. Les balles sifflent. Je grimpe les escaliers ; une locataire de la maison est sur le palier, appuyée au mur, tremblant de peur. En passant, je crie : « Ne restez pas en face de la fenêtre ; cachez-vous derrière le mur ; du cran ! »

Je suis dans le grenier, sous le toit. J'ouvre la fenêtre. Je comprends immédiatement ce qui se passe. Des patriotes, fusil à la main, courent en se baissant, longeant les murs des jardins. C'est sur eux que tirent les boches. Nikel, un locataire, est venu près de moi. Je lui laisse mon observatoire et vais à un autre fenêtre. René, qui vient de monter, me passe des jumelles. Je vois les boches stationnés en face ; le début de la colonne s'arrête à la « Terre Rouge ». Je me penche un peu plus et brusquement me « plaque » au mur. Notre observatoire est repéré. Plusieurs rafales partent. Je vois les balles traçantes arriver sur la maison : quelques coups sourds contre le pignon, un nuage de poussière ! Il était temps que je me baisse. En rampant je traverse la pièce. Nikel est toujours au même endroit. Je lui crie :

— Tu es fou de rester là. La maison est prise comme cible ; tu vas te faire « descendre ».

Je gagne l'escalier, m'arrête brusquement ayant entendu de nouveaux coups de feu et une faible plainte. Je remonte pour recevoir Nikel dans les bras. Il me fixe longuement et entr'ouvrant la bouche, murmure péniblement : « Je suis « foutu ». Il saigne abondamment ; une grande mare s'étale déjà sur le plancher. Toujours courbé, je le traîne dans la cuisine. Sa femme et trois gosses s'y trouvent. En voyant leur père, les enfants se mettent à hurler :

— Vite, Madame, une cuvette, de l'eau, une serviette. Votre mari est touché, mais cela n'est rien. Ne vous affolez pas et faites descendre les enfants.

Caudel monte. J'ai rabaissé le pantalon et tâte la blessure qui est très large et saigne de plus en plus. Les yeux du blessé sont grands ouverts, mais sans vie. Le cœur bat faiblement.

— « Donnez-lui un verre de « goutte » ça va lui faire du bien », dit la femme.

René suggère qu'on pourrait prévenir un de ses camarades, étudiant en médecine, qui loge près du lavoir à deux cents mètres. Je descends, et à toute vitesse en rasant les murs, je parviens chez ce dernier qui déjà alerté prépare ses instruments chirurgicaux : « Deux minutes et j'arrive. » L'état du blessé n'est guère brillant ; le malheureux a plusieurs hoquets ; une mare rouge gluante s'allonge sur le plancher. Une odeur fade écœurante s'est déjà répandue dans la pièce. Pendant que le docteur s'occupe du patient, je dissimule mon pistolet dans un placard, sous une pile de linge sale. Nous enlevons le pantalon du blessé ; catastrophe ! le pauvre est transpercé ; la balle est entrée par l'aîne et est sortie de l'autre côté. Le médecin hoche la tête : « Il est perdu ». Le curé arrive. Nickel est déjà mort. Je m'approche du prêtre et lui demande de préparer la femme. Il s'avance vers elle et lui dit doucement : « Allons, il faut avoir du courage. » La vieille maman, elle, vient d'arriver ; sa douleur fait pitié : « C'est le second, un en 14 et maintenant celui-ci ! »

Nous prenons un verre de cidre et après avoir serré les mains de ceux qui pleurent, René et moi descendons. Nous sommes dans la cuisine quand brusquement la porte s'ouvre. Une femme vient d'être blessée à une fenêtre, il faut la transporter d'urgence à l'hôpital. Le docteur qui est venu tout à l'heure est encore là ; nous décidons de la brancarder immédiatement nous-mêmes. Les risques sont gros, les boches peuvent nous tirer dessus ; on verra bien !

René a mis son brassard secouriste, le médecin son casque blanc de défense passive. En hâte, M<sup>me</sup> Caudel dessine au crayon une croix rouge sur

deux mouchoirs ; son mari et moi sommes ainsi munis de brassards.

Nous arrivons dans une école où la blessée, entourée de bonnes sœurs, se trouve allongée sur une table. Elle commence par nous parler de ses quatre enfants : elle voudrait se redresser et nous montrer sa blessure. Nous lui demandons de se taire et de rester tranquille. Les religieuses apportent un brancard ; nous l'y déposons et en route ! Caudel père arrive. Au bout d'un manche à balai, il a fixé une serviette qui nous servira de drapeau, ainsi les boches ne tireront pas. A Dieu vat !

René marche en tête, portant le drapeau improvisé. Le Docteur et moi brancardons. J'ai mis le casque blanc. M. Caudel ferme la marche. Pas facile de descendre les rues tortueuses ! Chut ! Nous allons passer le pont. Les boches sont à deux cents mètres et la lune brille plus que jamais. Nos regards sont tournés vers la grand'route où est stationnée la colonne. Pas de bruit ; tout semble endormi. Nous passons.

Nous prenons la rue Philippe Vannier, petite rue obscure et débouchons en pleine lumière face à un autre pont soutenant la route où se trouvent les Allemands. Nous approchons ; un bruit de souliers, des voix au-dessus de nos têtes : Que vont-ils faire ? Un cliquetis de fusil qu'on arme. René agite son drapeau. Le médecin hurle : « Roidcross » et moi en français : « Croix-Rouge, les gars ! »

Nous sommes sous le pont. Aucun de nous ne souffle mot. On a parlé en allemand là-haut. Vont-ils tirer ? Deux hommes se sont penchés au-dessus du parapet et regardent... Nous avons quelques minutes d'inquiétude. Rien. On nous laisse passer. Nous pressons le pas et prenons le sentier où hier nous avons brancardé le boche. Je commence à être fati-

gué. Je m'étais engagé dans les brancardiers de Morlaix un mois avant mon arrestation et ne m'attendais pas à faire mon apprentissage à Auray.

Nous voici enfin arrivés. M. Caudel nous a précédés ; la porte est ouverte. Nous conduisons aussitôt notre blessée dans la salle d'opérations et l'étendons sur la table. La balle est entrée sous le sein droit et sortie de l'autre côté. La femme parle et ne semble pas souffrir. Un docteur arrive, accompagné d'un assistant :

— Impossible de faire quoi que ce soit ce soir ; un pansement sec et c'est tout.

Il explique que la balle a épargné les poumons, une veine !

Comme nous reprenons le brancard pour sortir, quelqu'un survient :

— Il y a deux blessés tout près d'ici. Un boche a ouvert la porte d'un appartement ; l'homme et la femme ont levé les bras. « Français, nicht camarades » a dit la brute en dégoupillant une grenade et en la jetant au milieu de la pièce. L'engin a éclaté, tandis que le boche dans la rue se collait au mur. Il est revenu et lorsqu'il a vu les malheureux gisant criblés d'éclats, il est parti en riant : « Alles Capout ».

Nous plions le brancard et suivons notre guide en silence. Il est 1 heure du matin ; nous débouchons dans la rue principale : un patriote, mitrailleuse au poing, nous fait stopper. Je lui explique que nous allons prendre des blessés et qu'il ne doit pas nous suivre armé. Il répond : « Le premier Allemand qui paraît, je le descend. » Idiot ! J'ai bien envie de le désarmer... Il nous suit ainsi pendant deux cents mètres ; au coin de la rue un volet s'ouvre :

— Deux morts ici dans la maison.

— Pas le temps, demain. Pour le moment on s'occupe des blessés.

Nous voici arrivés ; l'homme et la femme gisent chacun sur un lit. Le plancher est recouvert de plâtras et de verre cassé. La déflagration a enlevé une partie du plafond. L'homme peut se lever et s'allonger sur la civière. Nous portons la femme et reprenons les ruelles de l'aller. Nous pénétrons dans l'hôpital : le Docteur nous attend dans la salle d'opérations et s'occupe d'abord de la femme qui paraît la plus atteinte. Les pieds et les jambes sont remplis de petits trous qui saignent : « Mauvais, les éclats de grenades ; les trous sont petits d'apparence, mais les blessures sont profondes. Passez-moi les pinces et les ciseaux. »

— « Tenez-lui un bras » me dit le Docteur ; une sœur tient l'autre. Naturellement, pas le temps d'endormir les patients. Il faut faire vite. La mitraille redouble de violence dehors. Nous n'en faisons pas cas. Le médecin coupe, le sang gicle ; il prend ensuite ses pinces et fouille. La patiente se contracte ; elle gémit faiblement. Je serre le bras un peu plus fort.

« Alors, vous venez », demande M. Caudel. Nous sortons. La lune est haute dans le ciel. La mitraille a repris de plus belle ; des gerbes traçantes montent de tous côtés. Beau feu d'artifice !

— Il vaut mieux rester coucher ici, nous dit une des sœurs. Après avoir bu un verre d'eau nous pénétrons dans une grande salle où sont alignés des lits blancs. Le ronronnement d'un avion volant très bas nous fait mettre le nez à la vitre. Je vois l'oiseau passer à notre gauche. D'autres, hélas ! l'ont vu. Toutes les armes automatiques de la colonne tirent dessus. Il s'abat en flammes et son incendie illumine notre ciel d'une grande lueur rouge. Je tombe de sommeil ; la journée a été rude.

C'est M<sup>me</sup> Caudel qui nous réveille. Il fait grand jour. Je regarde ma montre : 6 heures. Une sœur nous interpelle : « J'étais sur le point de vous mobiliser pour éteindre les incendies ; ça flambait dur à côté. » En hâte nous nous rendons dans le quartier éprouvé pas très loin de l'hôpital. Les barbares ont tiré à bout portant dans les maisons et ont mis le feu à quelques-unes qui chauffent encore dur. Une mère de famille de cinq enfants a été tuée d'une rafale de mitraillette en sortant de sa maison. Nous montons rapidement chez elle. Tout est saccagé ; les bandits !... Ils le paieront un jour :

Un passant à la vue de notre brancard nous signale qu'un boucher revenant de la « Terre Rouge » a été tué. Nous y allons. La victime est au même endroit que le boche d'avant-hier, près du pont, pliée en deux, toute raide, affreuse à voir ! Son fils arrive ; j'ai pitié de lui et l'encourage de mon mieux. Nous plaçons le mort sur la civière et partons.

L'état de la place est pitoyable. La mairie est criblée de balles. Seul de tous les drapeaux, celui qui est placé au centre sur le réverbère, flotte encore. Depuis hier midi, nous n'avons rien mangé. Nous gagnons Saint-Goustan. Il ne fait pas très chaud, un bon café nous fera du bien. Pendant que le « jus » chauffe, nous nous lavons. Les cloches de l'église sonnent. Huit heures ! J'avais oublié que c'était dimanche. Je bois mon café rapidement et me dirige vers l'église. Comme je débouche sur la petite place de Saint-Goustan, j'entends quelques coups de feu. Décidément nous ne serons pas cinq minutes en paix ! Des hommes et des femmes passent en courant :

— Les Georgiens sont en ville, fouillent les maisons et prennent les hommes comme otages.



J'arme mon pistolet et me réfugie dans un champ à côté du cimetière. Je vois soudain passer un groupe d'hommes armés de fusils, de mitraillettes et de revolvers. Pas de doute ; ce sont les patriotes qui attaquaient la colonne boche. Mais pourquoi se replient-ils ? Seraient-ils poursuivis par un ennemi supérieur en nombre ? Je les rejoins en courant.

— Où est le chef ?

— Ici, qu'est-ce que c'est ?

Je me présente et lui raconte brièvement mon aventure .

— « Capitaine Lefort, 3<sup>e</sup> Bataillon. »

Nous nous serrons la main. C'est ainsi que je deviens résistant morbihannais.

Tout en marchant, les patriotes racontent que depuis deux jours, ils tiennent en respect la colonne allemande. Leurs traits sont tirés, la barbe est longue. Tous sont exténués. Depuis avant-hier il n'ont pas fermé l'œil. La petite troupe s'arrête dans une ferme. Il y a deux manquants : un F. M. et son servent sont restés à la traîne. Le capitaine est assez inquiet ; un de ses hommes s'est tordu le pied et ne peut suivre. Nous buvons un coup de cidre et descendons nous camoufler dans un bas-fond. Les chiens se sont mis à aboyer. C'est ennuyeux ; les boches n'auront aucun mal à nous pister. Nous continuons notre route. Je suis tout surpris de trouver dans une prairie, à l'abri des talus, les locataires de la maison qui m'a donné asile. Seul le père Meny, qui n'a peur de rien, est resté philosophiquement chez lui. Il garde le mort. M<sup>me</sup> Caudel me demande si je ne veux pas rester avec eux :

— Je suis trop heureux d'avoir retrouvé la place que je devrais occuper à Morlaix : celle de combattant.

Les hommes qui m'entourent, presque tous des cultivateurs, ont l'air de braves gens. Je les suis. Nous stoppons dans un creux bien abrité. Chacun s'allonge. Les sentinelles sont postées en faction. Un patriote est envoyé en reconnaissance à Saint-Goustan. Tous ces gâs commencent à avoir faim et ne sont pas les seuls. Le capitaine rédige un papier qu'il fait porter à une ferme où nous avons passé. Une demi-heure après, une jeune fille apporte des pommes de terre, du lard, du beurre et du cidre. Pas de pain ! Les boulangers sont en grève et pour cause...

Chacun de nous fait honneur au menu. Ceux qui n'ont pas de couteau se servent des mains : « A la guerre comme à la guerre » ! Cette expression n'a jamais été aussi actuelle. Pendant que nous mangeons, une agente de liaison arrive et donne d'utiles renseignements au capitaine. Je suis en admiration devant cette courageuse jeune fille qui pour venir jusqu'à nous a dû faire du cyclo-cross. Après son départ, les patriotes s'étendent et ferment les yeux.

Le capitaine est un ancien cavalier. Je lui parle du 7<sup>e</sup> Chasseurs et lui cite quelques noms d'officiers. Il en connaît deux. Nous nous taisons ; brusquement les hommes se redressent et saisissent leurs armes. Des rafales claquent assez près... « On dirait que c'est pour nous ». Non. Ce doit être l'adjudant parachutiste qui fait encore des siennes ; il est d'une bravoure remarquable, mais, quel ennui qu'il n'agisse qu'à sa tête. » Allons, debout ! Les coups se rapprochent, changeons de secteur. Inutile de nous faire encercler. Rapidement nous faisons disparaître toutes traces de notre passage. Le panier et la vaisselle sont camouflés dans un buisson.

L'officier passe en tête et nous descendons vers la rivière. Ce sont tous de rudes gars, ces patriotes.

Ils ont risqué leur peau, se sont battus comme des lions sans souci du danger, mais on voit que peu d'entre eux ont été soldats. Je suis obligé de les faire marcher l'un derrière l'autre à une certaine distance, de façon que surpris par les boches, nous ne soyions pas tous « descendus » par une seule rafale. En me retournant j'aperçois un groupe derrière nous. Il est loin. Ami ? Ennemi ? Impossible de voir.

— Nous sommes suivis ; faites passer au capitaine.

Hélas ! les deux hommes qui me précèdent ne savent pas comment on fait passer un ordre de bouche en bouche. Ils sont pleins de courage et de bonne volonté, c'est déjà beaucoup.

Nous longeons ainsi la rivière pendant deux kilomètres. J'entends parler d'un village, « Le Bono », où le capitaine ne veut pas se rendre. Les boches peuvent, en effet, s'y trouver. Après avoir conversé quelques temps avec ses chefs de groupe, l'officier tout en nous recommandant le silence nous fait escalader la falaise et pénétrer dans un petit bois touffu où nous nous enfonçons de cent mètres. Chacun s'allonge ; le soleil chauffe. Le capitaine et son adjoint s'en vont en reconnaissance. Ils reviennent une demi-heure après ; nous nous enfonçons davantage dans le bois.

« Ne faites pas de bruit, les boches sont derrière nous sur la route, à deux cents mètres. » Pour gagner Vannes, il faut attendre la nuit. Soudain un bruit de moteur vient de la rivière. Nous nous taisons. C'est une pinasse montée par un pêcheur qui rejoint Auray. Un des patriotes est parti au ravitaillement ; il revient, porteur de quelques litres de cidre. J'ai accroché mon veston à une branche de sapin et je somnole. Le cidre est bon, mais, ce qui est meilleur, c'est le journal qu'on nous a ap-

porté : » *Le Morbihan Libéré* ». Nous le lisons à cinq en même temps. Tout à coup nous entendons des bruits de voix. Deux hommes arrivent, frappant sur des bouteilles vides. « Ils sont fous et vont nous faire repérer ! »

— Où êtes-vous les gars ? Sortez de là. Les américains sont au Bono ; nous venons de leur serrer la main. C'est enfin la Libération.

Comme des fous nous nous précipitons. Ils arrivent. C'est à ne pas y croire ! Le capitaine a enlevé son pull-over. Ses trois galons apparaissent aux épaulettes de sa chemise kaki. « Il peut les montrer maintenant. » En colonne, au pas de gymnastique, nous avançons, longeant la mer. En effet, ce sont eux : deux canons sont déjà en batterie à l'entrée du pont. Nous sommes tous très émus et plusieurs en serrant les mains sales de nos libérateurs versent de grosses larmes. Nous nous alignons et en bon ordre, capitaine en tête, au milieu d'une foule enthousiaste qui nous acclame, nous faisons notre entrée dans le petit village du Bono. Tous s'empressent autour de nous. Les habitants ont sorti leurs bonnes bouteilles et « régalent à l'œil ». Nous buvons sec. Un Américain m'invite à faire un tour en voiture. J'essaie de lui raconter quelque chose en anglais, mais je ne suis pas très fort. L'adjudant-parachutiste survient et de sa voix enrouée nous fait part de ses derniers exploits. Il est encore plus nerveux qu'à Auray : « Tous les boches de Baden, kapout ; j'ai mis le feu aux camions qui étaient sur la place et ce n'est que le début. » Quelques vieux briscards approchent et nous serrent la main. Je récupère une caisse de pansements individuels ; j'en fais la distribution. Le combat n'est pas encore fini et nous en aurons peut-être besoin.

Le soir vient. Nos gars commencent à s'échauffer : vin blanc à droite, vin rouge à gauche, cognac

entre les deux ! Si nous restons une heure de plus, nous serons tous « noirs ». Je vais trouver le capitaine ; lui aussi est partisan d'un départ immédiat. Dès que le groupe de Baden nous a rejoint, la compagnie se forme et capitaine en tête nous repartons :

— Eteignez les cigarettes, colonne par un et en silence.

Nous allons vers Pluneret, rejoindre les copains. Nous enjambons la barricade construite par les Américains à l'entrée du pont et nous voici de nouveau chez l'ennemi.

La lune derechef brille de tout son éclat. Nous prenons le côté le plus ombragé de la route. Je marche le dernier en serre-file. Un Américain m'a fait cadeau d'une grenade que j'ai passée à ma ceinture. Si j'avais un bon fusil comme les autres ! Une grenade et un malheureux pistolet blessant à peine un homme qui se trouve à vingt-cinq mètres, ce n'est pas brillant comme armement !

Le ciel est rouge ; les boches ont dû mettre le feu près d'ici. Nous continuons à avancer et voyons bientôt une grange et quelques tas de paille qui finissent de brûler. La « Terre Rouge » n'est pas très loin. Brusquement un commandement bref : « Halte-là ! » La voix vient de deux cents mètres en avant. Le capitaine qui marche en tête répond : « France. » Tout à coup des balles crépitent de tous côtés. Ce sont les boches. Nous nous précipitons dans le fossé. Le rafales passent au-dessus de nos têtes.

« Repli immédiat. »

Je rampe à reculons. Les balles avec le miaulement que je leur connais bien sifflent à droite et à gauche. Je fais ainsi deux cents mètres, me relève et saute dans un champ où je reste allongé. Que faire de mon pistolet et de mes six balles ? Nos

F. M. ne tardent pas à répondre, puis tout redevient calme. Personne, pas un bruit. Je me lève et avance. « Taca-taca-tacata » ; cette fois c'est pour moi. Je me retourne et court dans le fossé. Les balles passent trop haut. Malheureux de se faire tuer ici sans même pouvoir répondre ! J'avoue franchement avoir eu peur. J'arrive à un tournant où je reste blotti. Les copains ont disparu !!! La mitraille s'est arrêtée : après quelques minutes je reprends ma course.

Que faire ? Où aller ? Une solution, rejoindre les Américains au Bono. J'allonge la foulée : Ils ont entendu les coups de feu et là-bas ils doivent être en alerte. Débouchant sur la route je risque de me faire « descendre » comme un « lapin ». Voici le tournant pressé dans le pont et le bois de sapins, une ferme sur la gauche, dans la cour deux tas de paille. Je grimpe à une échelle : « Zut ! il manque deux barreaux. » J'ai à peine le temps de m'accrocher pour ne pas me rompre le cou. Un petit tas de foin est à côté, j'y fais un trou et je m'y blottis, après m'être recouvert de paille, le plus possible. Je sors le bras de mon abri pour regarder l'heure : une heure ! D'ici le lever du jour, j'ai le temps d'avoir froid. Impossible de faire un mouvement, car dans le bois, je viens d'entendre des branches mortes craquer sous des pas. J'ai ma grenade dans la main droite et mon pistolet dans la main gauche. « Comme le temps est long, les aiguilles ne tournent pas ! » Le moindre bruit me fait tressaillir et je suis transi de froid. Deux heures, trois heures : je suis tellement fatigué qu'enfin je m'endors.

Le jour commence à poindre. Les oiseaux se sont mis à chanter. Quelques moteurs tournent du côté du Bono : Les Américains se préparent. Le premier char qui passera, je l'arrêterai et j'y

grimperai. J'aurai ainsi le plaisir de rentrer avec nos alliés dans Auray libéré.

Vers 5 heures 30, je sors de ma cachette tout ébouriffé. Le jour est venu. Je frappe à la porte de la ferme ; une femme pas très rassurée vient m'ouvrir. Je lui explique que j'ai passé la nuit dans un tas de foin, que je meurs de froid et que je désirerais boire quelque chose de chaud. Elle me fait entrer, allume du feu dans la cheminée et pendant que je me chauffe à la flamme, prépare un bol de café. Après avoir remercié, je sors. Je n'ai pas de chance. Les bruits de moteur viennent de la droite : les Américains passent par la route nationale. Je rencontre sur le chemin un cycliste qui vient du Bono et va à Auray. Nous nous dirigeons ensemble vers la « Terre Rouge ». Nous nous arrêtons en route et rentrons dans une maison, car, des coups de feu viennent de claquer sur notre droite. Pour rassurer le paysan, qui se voit déjà fusillé, je cache mon pistolet et ma grenade dans un sac de blé.

A Auray, la bagarre a commencé. Canons et mitrailleuses pétaradent. Un épais nuage de fumée noire monte dans le ciel, tandis que de violentes explosions se font entendre. Cela dure un quart d'heure, puis le calme revient.

— « Allons, en route ; les boches ont dû « comprendre » !

Je reprends mon pétard et ma grenade et continue ma route. J'arrive à l'endroit où nous avons été accueillis à coups de feu, il y a quelques heures. Un bâtiment incendié fume encore. Je retrouve dans le fossé où nous nous sommes allongés quelques chargeurs, des grenades et même un béré. J'arme mon pistolet et poursuivant mon chemin, je débouche à la « Terre Rouge ». Les boches n'ont pas résisté longtemps. Deux sont morts ; un troi-

sième tient encore entre les mains une mitrailleuse que je lui prends. « Tiens ! c'est curieux, une « patchette », un prototype anglais. Un peu plus loin, je récupère une autre mitrailleuse, que je destine à Caudel.

Tous les boches qui gardaient la « Terre Rouge » sont là, prisonniers, les mains derrière la nuque. L'un d'eux que je fixe me dit : « Pour nous, finie la guerre. » J'arrive à l'intersection des routes de Lorient et de Pontivy. L'école Sainte-Anne, ainsi que deux autres bâtiments brûlent. Les servants des deux canons qui défendaient ce carrefour gisent à côté de leurs pièces. Je rencontre M<sup>re</sup> Caudel, qui m'embrasse, pleurant de joie :

— Toute la famille va bien ; René avec quelques copains est parti à la chasse aux boches.

Une activité intense règne dans la ville. La population ne ménage pas ses ovations aux troupes Américaines qui sur de gros chars, à toute vitesse, filent sur Lorient. Des prisonniers affluent de tous côtés. On les enferme immédiatement sous les Halles. Je vais jusqu'à l'hôpital. Les salles regorgent de blessés : civils, patriotes, boches attendent leur tour pour se faire panser ou opérer. J'admire le calme et le dévouement des religieuses. Un jeune parachutiste arrive, blessé grièvement. Comme la salle d'opérations est occupée, pour ne pas perdre de temps, nous le déshabillons. Le sang coule abondamment, tandis que je le soulève. La sœur lui enlève avec d'infinies précautions sa chemise. Pas belle, la blessure ! J'y mettrais les deux mains ; les os de l'épaule sont à nu. Je monte jusqu'à la salle d'opérations prévenir qu'un blessé grave vient d'arriver. Le docteur et le chirurgien sont débordés. La plus grande salle est remplie d'Allemands. Un pharmacien auquel j'ai eu l'occasion d'être présenté, par M. Caudel, a changé de profession et



fait lui aussi le médecin. Comme nous sortons ensemble, le chirurgien nous interpelle :

— Voyez donc si parmi les prisonniers il n'y a pas de médecin ou d'infirmier.

Nous arrivons sous les Halles, prison provisoire. Les officiers se sont groupés à droite, tandis que les hommes de troupe assis à gauche, mangent quelques gâteaux et des tomates qu'on vient de leur apporter. Nous trouvons un jeune capitaine médecin et un infirmier. Nous les ramenons à l'hôpital. Le docteur Allemand, parle très bien le français. Il est grand, mince et doit avoir une trentaine d'années. Je lui raconte les atrocités commises par ses patriotes. Il hoche la tête et se contente de répondre : « La guerre est une chose épouvantable. »

Nous revenons en ville. Plus un chat dans la rue. Que se passe-t-il ? J'interroge un patriote ; le bruit court qu'une colonne de quatre à cinq mille Allemands descend vers Auray, arrivant de Quiberon. Je fais signe à une auto-mitrailleuse américaine de stopper. J'explique ce que je viens d'apprendre à un officier, tant bien que mal. Il prend note et continue sa route. Sur la place, je trouve un rassemblement de F. F. I. La nouvelle est fautive, c'est un mythe lancé intentionnellement pour que la population reste chez elle. Je préfère cela. Les chars ont cessé de défiler ; on se bat ferme du côté d'Hennebont. Le roulement du canon est incessant. Je descend manger.

Je passe une partie de la matinée du lendemain à l'hôpital. Hennebont a été violemment bombardé par l'artillerie allemande et de nombreux blessés arrivent. Je retrouve à dix heures, sur la place, le capitaine Lefort, qui m'interroge sur ma disparition d'avant-hier. Je lui raconte mes aventures de la nuit. J'apprends par la suite que le commandant Manceau est vivant. Cette nouvelle me rend tout

joyeux. L'après-midi, je prends un vélo et me rends à Vannes, sans oublier ma mitrailleuse. La campagne est infestée de boches qui circulent par groupes. A trois reprises on me signale leur présence. Ne pouvant me lancer seul dans de telles expéditions, je prends des notes pour renseigner le P. C. à mon retour.

Je suis arrêté quelques kilomètres avant Vannes, par un poste américain qui vérifie mes papiers. Je porte heureusement un pli au commandant de la gendarmerie de Vannes. Sans lui, ma mitrailleuse était confisquée. Canons et camions incendiés forment une haie à l'entrée de la ville : débris de la colonne attaquée à la « Terre Rouge ».

Le temps de causer à quelques amis et je reprends la route d'Auray, vers 18 heures. Pendant le repas du soir, nous voyons descendre les chars qui, hier, sont montés sur Lorient. Quelques personnes « bien renseignées » prétendent que les Allemands contre-attaquent et que les Américains fuient. Je ris de bon cœur à l'annonce d'une telle stupidité et plaisante ces poltrons si joyeux ce matin et si déconfits ce soir.

Avant de me mettre au lit, j'ai la joie et l'émotion d'entendre au poste : « Poursuivant leur avance, les blindés américains ont libéré Morlaix. »

Morlaix libéré, veine ! Je vais pouvoir rentrer chez moi. Pourvu que je retrouve ma famille au complet et la ville intacte !

Au matin, je bondis au P. C., où j'ai le plaisir de saluer le commandant Manceau, qui vient d'arriver. J'écoute le récit de ses souffrances. Il est moins marqué que je ne l'étais, mais, il est plus âgé et toutes ses misères ont laissé des traces profondes. En plus de la flagellation, les boches lui ont enfoncé plusieurs fois la tête sous l'eau.

— Lorsque je vous racontais mon aventure, vous ne pensiez pas, mon Commandant, que vous alliez être arrêté le soir et subir le même sort.

Pendant que nous parlons, un ordre de mission est établie indiquant que ma carte d'identité porte le nom de Pierre Marchand et que je suis autorisé à conserver mes armes. Je sors après avoir remercié le Commandant ; il ne me reste plus maintenant qu'à trouver une occasion. Une fois de plus, la chance me sert. Un F. F. I. qui s'occupe du ravitaillement consent à me conduire jusqu'à Carhaix. Il doit se rendre à Pontivy ; il allongera un peu sa route.

Le lendemain, après avoir rendu visite à tous ceux qui m'ont secouru pendant mon séjour à Auray, après avoir reçu d'un F. F. I. en souvenir de la « Terre Rouge », un brassard du 3<sup>e</sup> Bataillon du Morbihan, je prends le chemin de la maison. Baud, Pluvigner, Pontivy, Rostrenen sont vite dépassés. Nous arrivons à Carhaix, vers 13 heures 30. J'y trouve une partie de ma famille. Nous nous embrassons ; l'émotion m'empêche d'abord de parler, puis, je pose ma première question :

— A Morlaix ?

— Tout s'est bien passé.

Je raconte alors mon histoire en détail, et en route vers Morlaix !

Avec quelle émotion, j'ai retrouvé ma bonne vieille citée, libérée des boches. La voiture à peine arrêtée, je me suis vu entouré de tous côtés et pressé de questions. J'ai grimpé en courant les cent dix marches qui conduisent à Saint-Martin. Je suis arrivé à la maison où j'ai serré bien fort ma mère entre les bras. Ma pénible épreuve est enfin terminée.

---

## Epilogue

Comme tous ceux qui furent Résistants par idéal, j'ai connu des déceptions amères. Les Allemands partis, les patriotes se sont multipliés en quelques jours. Certains ont refusé de faire partie de mon groupe quand les boches étaient là : ils arborent des brassards immaculés, ne sont pas les derniers à faire du zèle et même à porter des galons ! Comme à Auray, on coupe les cheveux. Stupide ! N'y a-t-il pas plus sérieux à faire... Je passe deux visites médicales. On me conseille du repos. Ce n'est guère le moment !...

Mon message expédié d'Auray, n'est pas arrivé à Quimper, où l'arrestation du Colonel Poussin, a désorganisé tous les services. Botros a réussi à fuir. Grâce aux renseignements que je donne les habitants de Lanmeur, identifient le lieu où j'ai été torturé. Accompagné des agents du C. I. C. (Counter Intelligence Corps), à la disposition duquel, je me suis mis, je me rends à Lezingar. J'y trouve la petite salle à manger, le canapé, la grande carte de Bretagne, le fanion autonomiste noir et blanc à hermine et sur le plancher quelques gouttes de sang. C'est vrai ! Il n'y a qu'un mois ! J'ai l'impression que c'est vieux d'un siècle... De Botros, je n'ai encore qu'une photo. Je la fais tirer en multiples exemplaires et me rends au 2<sup>e</sup> Bureau et au C. I. C. à Paris, pour signaler mon bon copain. Je fais

afficher sa sympathique figure un peu partout. Il faut à tout prix retrouver le bourreau.

A mon retour j'apprends deux nouvelles. La première est bonne : Botros a été vu à Châteaubriant, où il est passé en moto accompagné de son camarade Geffroy, chez lequel j'ai été frappé. La seconde est hélas bien triste : Dans le petit camp allemand de Plougasnou, où j'ai vécu trois jours en compagnie d'Emile Gégaden, on a découvert une fosse contenant quatre corps et un peu plus loin, à Ponplaincoat, un autre charnier. Je vais seul en pèlerinage à Ruffelic (c'est le nom du camp allemand). Que d'émotions en retrouvant le site et surtout les trous dans la lande, surplombant la mer, d'où on a enlevé les corps mutilés d'Yvonne Gégaden — vingt ans — de son frère Yves, de son fiancé Isidore Masson et de Charles Bescon. A Ponplaincoat, quatre autres cadavres : les deux frères Moal, Claude Kerguiduff, Jean Scour. Tous, martyrs de leur patriotisme ! Pourquoi ne suis-je pas allongé à leurs côtés ? Il faut un survivant pour retrouver leur bourreau ! Car Botros est responsable de toutes leurs souffrances, Botros dénonçant, Botros interrogeant, Botros torturant sans pitié... Ces malheureux, qu'il a fait souffrir, il les connaît bien ! Sa famille est intimement liée aux Gégaden et aux Moal. Il a fait son service militaire en même temps qu'Yves Gégaden. Néanmoins, aucun sentiment d'humanité chez cette brute. Ne dira-t-il pas en désignant Yvonne que les boches hésitent à tuer : « Bonne à mettre dans le même sac que les autres. » Et voici que de semaine en semaine des témoignages de rescapés affluent des différents coins de Bretagne. Une sourde colère monte en moi. Si la Providence a voulu que j'échappe à tant de dangers, c'est pour me permettre de retrouver le cou-

pable, de lui faire rendre des comptes. Confiance et patience : l'heure du châtement sonnera un jour.

Elle devait sonner six mois plus tard, alors que je commençais à douter de l'efficacité de mes recherches.

Trois coups violents à ma porte. Je saute de mon lit. Je suis à Paris depuis deux jours dans un hôtel, n'attendant point de visite si matinale.

— Qui est là ?

— C'est moi Yvon, j'arrive de Morlaix avec des nouvelles de ton fameux type, ouvre...

Aussitôt entré on me tend une enveloppe. Adresse du destinataire : un Morlaisien que je connais. Adresse de l'expéditeur : H. Botros, aux Armées. Je parcours attentivement cette lettre dont le texte n'a rien d'extraordinaire :

*Aux Armées, le 14 Février 1945.*

MON VIEUX ROBERT,

« Certainement que cette lettre va t'étonner. Tu  
« dois sans doute me croire mort ou en Allemagne,  
« mais, il en est tout autrement. Mon aventure  
« n'est d'ailleurs pas des plus banales, je vais te  
« la raconter brièvement. J'ai été ramassé par les  
« Allemands à Angers, pour leur conduire un  
« camion jusqu'à Paris, puis ensuite jusqu'à Stras-  
« bourg, où je suis resté attendre l'arrivée des  
« Américains. A l'arrivée des troupes Leclerc, je  
« suis allé me présenter au Bureau compétent, où  
« ils m'ont fait un papier, mais hélas ! ce papier  
« ne me sauvait pas et huit jours après je me suis  
« présenté dans un bureau F. F. I. Là, afin de véri-  
« fier mes papiers, ils m'ont mis en tôle, où je suis  
« resté quelques jours. Dès que j'ai été libre,  
« j'ai naturellement essayé de rentrer chez moi.

« Comme il n'y avait pas de transports et qu'on ne  
« délivrait qu'avec difficulté des autorisations de  
« circuler, je me suis engagé dans la Légion Etran-  
« gère. Voilà mon aventure, en résumé.

« Tu es le premier auquel j'écris. Je n'ai pas  
« encore écrit chez moi, bref à personne. Je ne sais  
« ce qui se passe chez moi, depuis six mois. J'espère  
« que tu voudras bien me donner quelques nouvel-  
« les de chez moi. Tu garderas cette lettre confi-  
« dentielle, je ne tiens pas à ce qu'on sache où je  
« suis ; d'ailleurs, je ne préviendrai mes parents  
« qu'après la guerre, donc ne parle à personne de  
« mon aventure, même à mes parents. Je t'ai écrit,  
« parce que tu es un bon copain et que tu pourrais  
« me donner quelques nouvelles du pays.

« En ce moment nous sommes au repos, en atten-  
« dant encore de retourner en ligne, parce que tu  
« dois bien le penser les coups dur nous sont  
« réservés. On n'y est pas malheureux ; on est  
« bien nourris, logés comme on peut, quoique en ce  
« moment ça va. Moi, tu vois, je préfère être en  
« ligne rien que pour les cigarettes. Parce qu'en  
« ce moment nous n'en n'avons que dix par jour et  
« quelquefois pas du tout, tandis qu'au « baroud »  
« nous en avons largement. Si tu pouvais, Robert,  
« m'expédier un colis de tabac de temps en temps,  
« tu me rendrais un grand service et tu me ferais  
« bien plaisir. C'est peut-être osé de t'en demander,  
« mais, mon vieux Robert, quand je n'ai rien à  
« fumer, je suis malheureux. Tu me diras, si tu  
« me fais quelques envois, ce que je te devrais,  
« pour que je puisse te faire un mandat chaque  
« fois.

« En te remerciant, mon vieux, à l'avance, je te  
« serre cordialement la main. »

*Signé : HERVÉ.*

P.-S. — Ne parle à personne de cette histoire. —  
Légionnaire H. Botros, N° 748 B. — C. A. B. 3. —  
R. M. L. E. — S. P. 71.174.

Aucun doute, c'est lui ! Mon premier réflexe est de bondir à la caserne de la Légion. En cours de route je change d'avis. Muni de la précieuse lettre et des journaux relatant les atrocités commises par le tortionnaire, je vais au Service de Recherche des Criminels de Guerre. L'affaire intéresse vivement le Colonel, commandant le service, qui charge un officier de s'en occuper. Celui-ci, malgré mon désir évident de procéder moi-même à l'arrestation, préfère agir seul. C'est peut-être mieux ainsi. « Sur-tout, ramenez-le vivant ! » c'est ma dernière recommandation. La scène se passe le 21 février.

Dans les premiers jours de mars, je reçois un pli de la rue de Villejust : « Hervé Botros a été arrêté le 28 février, dans la Légion Etrangère. » Traître à son pays d'abord, traître à l'Allemagne ensuite, Botros va avoir à répondre de ses crimes.

Que les Magistrats ne s'offusquent pas des protestations des anciens déportés ou internés, contre les lenteurs de la justice ! Quand on a souffert, comme ils ont souffert, on trouve qu'il n'y a pas à prendre tant de précautions avec des bourreaux. Les peines souvent dérisoires infligées à ces lâches, sèment le doute dans les esprits qui jusqu'alors croyaient à la justice. Arrêté le 28 février, Botros ne devait être jugé que le 20 septembre.

Le 25 juillet, avec l'autorisation du juge d'instruction, je me suis rendu à la prison de Mesglaouguen, à Quimper, pour y rencontrer mon ancien bourreau en cage. 25 juillet ! Anniversaire de mon évasion !

— « J'attendais ta visite », s'écrie Botros, en me voyant.



Derrière les barreaux du parloir, devant un tel cynisme, je perds mon calme ; fort heureusement, il y a double rangée de grilles entre nous. Un seul regret chez lui : être pris et savoir que deux de ses victimes sont en vie. Emile Gégaden est, en effet, rentré de l'enfer de Dachau. Comme je rappelle à Botros certains faits précis, il me répond : « Tu es mieux placé que personne pour t'en souvenir. » J'insiste sur son attitude démoniaque, quand il me torturait ; il m'interrompt en souriant : « J'avais bu, tu dois exagérer ; tout cela est du roman. »

Le procès qui s'est ouvert le 20 septembre 1945, en Cour de Justice de Quimper, a prouvé toute l'étendue et l'horreur du « roman » à Botros. Plougasnou, Trégastel, Scrignac, Huelgoat, Rosnoen, Trégarentec, Perros-Guirec, Rennes, etc... De ces villes et villages de chez nous, sont venus des veuves, des pères, des mères, des frères, des sœurs pleurant et serrant les poings devant l'attitude d'un homme qui, le sourire aux lèvres, s'assoit au banc des accusés.

A Trégastel, Botros se fait passer pour membre de la Résistance. Il entre en relations avec Guilloux, Loyer, Aubertin, Van Hoven, pour former avec eux un maquis. Il suggère une expédition, afin de dévaliser au profit de la Résistance un motocycliste allemand, payeur général des ouvriers. Il procure lui-même les armes. Tout est prêt. La nuit qui précède la manœuvre, c'est la Feldgendarmerie qui se présente. Les quatre malheureux sont reconnus porteurs d'armes et emmenés dans un bureau où ils trouvent Botros. Naïvement, l'un d'eux demande :

— Toi aussi, tu es pris ?

Un éclat de rire et une phrase qui fait souffrir plus que des coups :

— Bande de « cons », je suis de la Gestapo.

Je ne cite que ce fait rapporté au procès de Botros : il suffit à dépeindre l'ignominie du monstre. Inutile de le montrer ouvrant des ventres à coups de nerf de bœuf, écrasant des doigts, jouant de la mitraillette sous un uniforme d'officier allemand ! Inutile, il y aurait trop à dire.

Je fus le dernier témoin cité à la barre en cet après-midi du 20 septembre 1945. Je n'ai pas eu à chercher de mots. Je me suis contenté d'évoquer mon cauchemar du 6 juillet au 6 août 1944, trente jours qui feront date dans ma vie. J'ai revu les corps mutilés de Plougasnou, de Saint-Jacques-de-la-Lande, de Perros-Guirrec. J'ai pensé à tous ceux qui sont morts dans les bagnes nazis. J'ai revécu mes propres souffrances. Botros m'a écouté, tête baissée, sans un mot. J'ai parlé sans haine et sans crainte, ne demandant qu'une chose : la justice. Justice a été rendue... Botros a été condamné à la peine de mort.

Voici extrait du *Télégramme de l'Ouest*, le récit de ses derniers moments :

« *Quimper, 8 Novembre.* — Condamné à mort, le 21 septembre 1945, à la Cour de Justice de Quimper, Hervé Botros a été fusillé hier.

L'affaire Botros fut la plus grave que cette Cour de Justice eut à juger. L'accusé se distinguait des traîtres, par son cynisme et par le nombre et l'horreur de ses crimes.

« Policier au service des boches, dénonciateur, tortionnaire apportant un raffinement de cruauté dans les sévices qu'il faisait subir à ses victimes, il a sur la conscience des morts et des déportations sans nombre. Hier matin, à 7 h. 30, le Président de la Cour de Justice, M. Chauvin, accompagné de M. Albert, Juge, de M. Brouard, Commissaire du

Gouvernement, de M. Le Gal, Avocat et du Docteur Clouard, se présentait dans la cellule du traître. Botros dormait encore. Le Commissaire du Gouvernement le réveilla et lui dit : « Votre pourvoi est rejeté. L'heure est venue de payer votre dette à la société. » « Je suis prêt » dit Botros avec le sourire. Il revêtit le vêtement du bure des prisonniers en disant : « C'est bien bon pour aller à la mort. » Il demanda une cigarette, écrivit une lettre d'adieu à sa famille et assista à la messe qu'il lut à haute voix dans le livre qui lui fut prêté.

« Un convoi composé de cinq automobiles quittait bientôt la prison de Mesgloaguen et se dirigeait vers le stand du Mont Frugy, où l'exécution devait avoir lieu. Pendant le trajet Botros, demanda aux agents qui l'accompagnaient : « Est-ce que ce sera long ? — Non, non, ce sera vite fait. « Alors, ça va », répondit-il. « Vous direz à mes parents comment je serai mort. » Arrivé devant le poteau, il refusa de se laisser bander les yeux et le sourire aux lèvres se plaça lui-même à l'endroit désigné. Au moment où les soldats le mettaient en joue et où l'officier levait son sabre pour commander le feu, Botros leva le bras et cria de toutes ses forces : « Breiz atao ». L'écho répétait encore ces deux mots qu'on entendait le déchirement de la salve. Le traître s'écroula. Le coup de grâce lui fut immédiatement donné par un sous-officier. Il était 8 h. 5.

« Peu après, le fourgon mortuaire quittait le stand en direction du cimetière d'Ergué-Armel où la dépouille du misérable fut inhumée.

« La Cour de Justice ayant été transférée à Rennes, c'est la dernière exécution de traître qui aura lieu à Quimper. »

La famille ayant réclamé le corps, la population de son village natal n'a pas permis qu'il vienne souiller le cimetière où dorment ses ancêtres. La foule a menacé de mettre le feu au fourgon qui contenait ses dépouilles.

Martyrs de Plougasnou, dormez en paix, Justice est faite.

*Auray*, 6 Août 1944.

*Vannes*, 30 Novembre 1945.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS .....	3
--------------------	---

### PREMIÈRE PARTIE

#### Dans les Griffes

CHAPITRE PREMIER. — Un joyeux départ .....	7
CHAPITRE II. — L'arrestation .....	9
CHAPITRE III. — Premier interrogatoire.....	15
CHAPITRE IV. — L'inquisition .....	19
CHAPITRE V. — De Plougasnou à Brest.....	28
CHAPITRE VI. — A Pontaniou, au fil des jours .	40
CHAPITRE VII. — En convoi.....	55

### DEUXIÈME PARTIE

#### Libre !!!

CHAPITRE PREMIER. — Les braves gens.....	79
CHAPITRE II. — Détente dans l'attente .....	91
CHAPITRE III. — Libération .....	102
Epilogue .....	132

---